
SI - PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
22-IV-34

ESCLUSO
DAL PRESTITO

III 22 IV 34

Digitized by Google

Digitized by Google

LES HOMMES

ET LES MOEURS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Digitized by Google

22604

LES HOMMES

ET

LES MOEURS

AUX ÉTATS-UNIS;

PAR

LE COLONEL HAMILTON.

TOME PREMIER.





BRUXELLES,
A. PEETERS, LIBRAIRE;
LEIPZIG,
ALLGEMEINE NIEDERLANDISCHE BUCHHANDLUNG.

1834.

Digitized by Google

A M. W. WOLRYCHE WHITMORE,

ESQ. M. P.

Mon cher Whitmore,

Je vous dédie cet ouvrage; votre conduite, comme homme politique, a toujours été ferme et sans reproche, et personne n'a porté dans l'exercice de ses fonctions publiques un esprit moins faussé par les préjugés et plus philosophiquement jaloux d'arriver à la vérité. Ne vous mêlant jamais des haines de parti, et ne descendant pas à ces basses menées par lesquelles on achète une popularité d'un moment, en

Digitized by Google

se couvrant de mépris, vous vous êtes sagement contenté de mériter l'estime de vos concitoyens, en défendant leurs intérêts avec un zèle éclairé et une persévérance inébranlable.

Si j'eusse cru qu'en écrivant sur les États-Unis, un motif quelconque eût pu m'influencer et ternir la pureté de mes intentions, vous seriez la dernière personne à laquelle j'eusse voulu en appeler. Qui, plus que vous, est en état d'examiner sévèrement les propositions que j'avance, d'écarter de la vérité les nuages du sophisme et de la déclamation. C'est donc en témoignage de ma sincère estime, que je joins ici votre nom au livre que je publie. Vous y trouverez les vues d'un observateur indépendant; l'examen les a mûries, et je les offre au public avec cette confiance de l'écrivain qui prétend exercer quelqu'influence sur l'opinion.

Ce n'est qu'un an après mon retour, que je me décidai à publier mes observations sur les États-Unis. Il ne manque pas de voyages dans l'Amérique; et c'est avec peine que je me suis déterminé à mettre au jour des opinions qui ne pouvaient être regardées que comme offensantes pour un peuple dont je n'oublierai jamais l'hospitalité. J'aurais peut-être mieux fait de garder le silence, et de consacrer ces heures de paresse et d'oisiveté qui se rencontrent dans la vie de l'homme du monde, à une littérature plus légère, qui, sans être plus attachante, eût été mieux en har-

monie avec les goûts et les habitudes de l'auteur.

Mais, quand je vis que les institutions américaines étaient publiquement prônées dans le parlement réformé; qu'on les présentait comme des modèles pour la législation anglaise; que les bavards qui débitaient ces erreurs étaient écoutés avec patience, même avec admiration, lorsque le ridicule seul eût dû les accueillir; j'ai cru qu'il manquait un autre ouvrage sur l'Amérique, et j'ai entrepris une tâche que des considérations d'un ordre inférieur m'avaient fait abandonner.

Je ne prétends pas dire jusqu'à quel point j'ai été influencé, en écrivant sur les États-Unis, par les préjugés naturels à un Anglais. Qui peut se flatter de s'être entièrement dégagé des habitudes de l'éducation et de l'enfance, et d'avoir échappé à toutes ces préoccupations secrètes qui envahissent le jugement des hommes les plus sages.

Mais, à part ces nécessités et ces influences connues, je crois m'être délivré de tout ce qui pouvait me faire porter un faux jugement sur la condition morale et sociale des Américains. J'ai visité leur pays sans antipathies; et je ne doute pas que vous ne me rendiez la justice de dire que mes sentimens politiques n'ont jamais pu faire penser que je porterais un regard prévenu sur leur gouvernement. J'ai été reçu dans les États-Unis avec bienveillance; j'y ai rencontré des personnes pour lesquelles je conserverai tou-

jours la plus profonde estime, et qui ont rendu mon séjour tout à la fois utile et agréable. Je n'étais pas sorti d'Angleterre avec les idées d'un visionnaire et d'un enthousiaste mécontent; je n'y suis donc pas revenu trompé dans mon attente et dans mes espérances. Il y a long-temps que j'ai abdiqué toutes les prétentions ambitieuses de ce monde; je ne suis lié à aucun parti, et soumis à aucune opinion; j'ai visité plusieurs contrées, et je crois pouvoir réclamer les priviléges de tous les voyageurs.

Je laisse donc aux autres le soin de rechercher si un esprit de parti quelconque a pu me porter à déverser injustement le blâme sur les manières, les mœurs et les institutions d'un peuple, si intimement lié au peuple anglais par des intérêts présens et une commune origine.

On a souvent répété que les narrations des voyageurs étaient nécessairement mensongères; je l'admets; et je demande seulement qu'on me traite le plus favorablement possible. Le voyageur, dans ses observations, est généralement forcé de ne saisir que ces bagages futiles et légers qui flottent sur la surface de la société; il ne peut pénétrer dans ses trésors cachés. Ses sources d'information ne sont pas des plus sûres, et il ne peut que s'en rapporter à une expérience imparfaite. La plus grande partie des faits qu'il raconte ne repose que sur le témoignage d'autrui. Dans l'usage ordinaire de la vie, les hommes ne

peuvent choisir leurs mots avec cette scrupuleuse précision qu'on y apporte dans le silence du cabinet. Les détails sont, pour ainsi dire, donnés *en l'air* et répétés ensuite sans exactitude. Les événemens prennent les couleurs et les formes que leur imposent les caprices du narrateur; les petites circonstances sont omises ou défigurées par une trop grande importance[1], et l'infatigable fabrique des mensonges poursuit son œuvre.

Quant aux erreurs qui, comme je le crains, m'échapperont comme aux autres, je ne prétends pas qu'on me les pardonne; et, quelle que soit l'imperfection de mon œuvre, je la présente au monde sans demander grâce; car il me semble qu'un livre qui a besoin d'apologie, en est rarement digne.

Je suis, etc. T. H.

Rydal, 8 juillet 1833.

1

Digitized by Google

LES HOMMES

ET LES MOEURS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Voyage à New-York. — A bord. — M. Burke. — Sandyhook. — Description. — Arrivée à New-York. — Première impression. — La douane. — Enseignes. — — Taverne de Niblo. — Dîner.

Je m'embarquai le 16 octobre, avec le capitaine Bonnet, sur *New-York*, paquebot américain qui partait pour la ville du même nom. Il y avait à bord vingt-six passagers, et quoique tout fût disposé pour leur plus grande commodité, la chambre, comme on devait s'y attendre, était passablement encombrée. Notre société se composait de quinze ou seize Américains, cinq ou six de mes compatriotes, trois Anglais, un Suisse et un Français. Malgré cet assemblage tant

Digitized by Google

soit peu hétérogène, la plus parfaite harmonie régnait parmi nous. J'ai surtout à me louer en particulier des attentions que me prodiguèrent tous mes compagnons de voyage, au point que je sentis pour quelques-uns d'entre eux une telle amitié, que je voyais arriver avec peine le terme d'un voyage qui devait sans doute interrompre pendant long-temps nos relations d'intimité. Les tribulations d'un voyage de mer ont offert bien des sujets aux poètes et aux peintres. Considéré sous son rapport brillant, ce voyage est un emprisonnement ennuyeux et insupportable, pendant lequel le malheureux prisonnier passe des semaines et des mois dans l'atmosphère corrompue d'un réduit où l'on s'entasse, ou dans une espèce de cercueil qui lui sert de lit. Quelle situation pour un homme plein de vigueur et de santé ! Là viennent l'assiéger tous les maux les plus affligeans de l'humanité, anéantissement du corps et de l'esprit, perturbation de toute notre pauvre machine, accompagnée d'accidens affreux qui bientôt métamorphosent l'homme le plus favorisé de la nature en un objet de dégoût pour lui-même et les autres.

Tels sont les plaisirs qui attendent l'homme de terre que sa mauvaise étoile pousse à parcourir les mers. Les marins sont un peu moins à plaindre. Habitués à la vie d'un vaisseau, ils sont exempts de quelques-unes de ces souffrances, et complètement endurcis à celles qui nous paraissent les plus désagréables. Cependant comme leur boîte de Pandore est encore amplement pourvue de maux, ceux qui en échappent ne sauraient l'épuiser ; et je doute que l'enthousiasme du marin le plus ardent l'ait jamais fasciné au point de changer en paradis cet horrible enfer. Cependant

je dois avouer qu'à bord du *New-York* nous n'avons jamais eu à souffrir que des élémens. Les dispositions les plus commodes avaient été prises; on n'avait rien négligé pour contribuer au bien-être des passagers, et nous avions pour capitaine un homme qui n'avait rien de cette rudesse et de cette violence qui caractérisent ordinairement le marin. Il est vrai que M. Bonnet joignait à une grande habileté dans son art une instruction très-étendue, et j'appris, non sans orgueil, qu'il avait reçu son éducation maritime en Angleterre. Enfin le soin qu'il prenait de nous être agréable lui mérita la reconnaissance de tout le monde, et je suis heureux de déclarer que je lui dois bien des renseignemens importans sur le pays que je me disposais à visiter.

Il se trouvait parmi les passagers des gens dont l'originalité contribua à égayer la monotonie du voyage. Le plus remarquable était un coiffeur de Birmingham retiré, et vivant dans l'ignorance de tout ce qui n'avait pas rapport à la perruque. Marié depuis peu à une jeune femme, il s'était embarqué, formant le projet romanesque d'aller s'établir dans quelque joli ermitage au milieu des bois d'Amérique. Cette femme était passable; mais s'efforçant, sans s'en douter, de diminuer le pouvoir de ses charmes, elle passa le temps de la traversée à s'affubler de perruques de toutes sortes et de toutes couleurs, ce qui, à la vérité, excita l'étonnement plutôt que l'admiration des passagers. Les soupirs et les baisers amoureux de ce couple intéressant, quoique sanctifiés par le flambeau de l'hymen, devinrent tellement insipides pour les autres, que les femmes résolurent de s'en

plaindre. Une requête leur fut donc adressée : on les supplia de vouloir bien réserver leurs démonstrations de tendresse pour l'intimité de leur cabane. Je citerai aussi maître Burke, plus connu sous le titre du *Roscius irlandais*. Accompagné de son père et d'un maître de musique français, il traversait l'Atlantique pour aller exploiter son talent sur un nouveau théâtre. Quoique peu disposé à admirer ces génies précoces, qui pour la plupart sont prônés pendant un ou deux ans et deviennent ensuite des hommes très-ordinaires, je crois qu'il est impossible de ne pas regarder Burke comme un enfant prodigieux. Quoiqu'à peine âgé de onze ans, il était déjà savant musicien et jouait du violon avec le goût et l'aplomb d'un premier talent. Il avait de plus une intelligence capable d'atteindre aux sciences les plus abstraites. Son amabilité et ses prévenances le rendirent le favori de tout le monde. Quand à la fin du voyage, nous fûmes obligés de nous disperser, cet enfant nous quitta, emportant avec lui les vœux que nous formions tous pour qu'il échappât aux séductions et aux dangers inséparables de la profession à laquelle il se vouait de si bonne heure.

Partis de Liverpool à une heure, nous ne tardâmes pas à nous éloigner des côtes de Mersey. Le jour suivant, nous nous trouvâmes en face des rochers de Tuskar, et deux jours de marche nous mirent heureusement dans l'Atlantique; les imposantes montagnes des côtes de l'Irlande disparurent, et nous nous élançâmes dans ce vaste désert des mers. Pendant la première semaine, tout nous favorisa. Le vent, quoique modéré, était bon, et le *New-York,* renommé pour la célérité de sa marche, franchissait légèrement

la distance, toutes voiles déployées. Mais notre bonne fortune nous abandonna dès le septième jour. Les vents s'élevèrent avec violence et nous devinrent contraires, et les progrès que nous fîmes dans la quinzaine suivante furent lents en comparaison de ceux des premiers jours. Le mal de mer s'empara d'une partie de notre société. Cet espoir d'un passage rapide, que nous avions fondé sur notre bonheur d'un moment, s'évanouit, et il fallut bien, comme souvent dans la vie, renoncer à contre-cœur à nos plus chères espérances.

Nous étions à cinq cents milles, du côté de l'est, des bancs de Newfoundland, lorsque, le vingt-troisième jour, un vent favorable vint ranimer nos esprits. C'est alors que le *New-York* nous prouva incontestablement qu'il n'était pas au-dessous de sa grande renommée. Nous parcourûmes quinze cents milles les six jours suivans, et dans la soirée du vingt-huitième, nous avions passé le Sandy-Hook, qui forme l'entrée de la baie de New-York. Là de nouveaux contre-temps nous attendaient encore. Presque au port, les progrès de notre navigation furent arrêtés pendant quatre jours par un épais brouillard. Ces quatre jours sont les plus mortels que j'aie jamais passés. Le soleil, la lune, les étoiles, la terre, l'Océan, tout avait disparu sous cette vapeur impénétrable; et le vaisseau ne pouvait se mouvoir en sûreté qu'en ayant continuellement recours à la sonde. L'air que nous respirions semblait un élément plus lourd; nous nous sentions comme subitement frappés d'aveuglement; on aurait dit que nous nous retrouvions dans ce chaos qui remplissait l'espace avant la création du

monde. L'effet que ce brouillard produisit sur nous était vraiment remarquable. La gaîté disparut; on devint triste et morose; la conversation languit, et cette mutuelle indulgence que nous avions eue jusqu'alors les uns pour les autres s'affaiblit d'une manière sensible. Nous étions au bout de notre patience lorsqu'il s'opéra un changement favorable. Dans la matinée du 17 novembre, le brouillard s'entr'ouvrit tout-à-coup comme un rideau, et nous permit de contempler avec ravissement les côtes du New-Jersey. Vers le soir, nous reçûmes la visite du pilote et de plusieurs bateaux envoyés par les directeurs des gazettes de New-York, empressés de recueillir les nouvelles. Rien n'était plus divertissant que de voir l'avidité avec laquelle les visiteurs et les voyageurs s'interrogeaient mutuellement. Des questions sans nombre furent échangées sur la politique, les marchandises, les chargemens, les consignations, le fret, les banqueroutes, le blé, le coton, les constitutions, etc. ; et quoique dans cette occasion, comme toujours, l'intérêt personnel se manifestât de part et d'autre, cependant j'étais frappé du désir que chacun témoignait de se rendre utile l'un à l'autre. Tous semblaient prendre plaisir à s'étendre sur les détails les plus profitables aux questionneurs. Ici rien de ce laconisme taciturne et bizarre qui distingue les Anglais dans ce genre de communication. Personne cependant ne sembla prendre la peine de donner une intelligence complète des faits, ni de resserrer ses communications dans des limites telles qu'il pût s'assurer en retour des renseignemens dignes de sa curiosité.

Nous passâmes Sandy-Hook de nuit, et en nous

promenant le matin sur le pont, nous fûmes témoins de la plus belle perspective qu'on puisse imaginer. Nous étions dans les passes. D'un côté, nous apercevions *Long-Island;* de l'autre, *Staten-Island,* pays gracieusement ondulé; des montagnes couvertes de bois entrecoupés de villages et de chaumières; puis, au loin, New-York s'élevant majestueusement dans son île, au milieu d'une forêt de mâts.

Tels sont les traits qui nous frappèrent le plus en arrivant. Jamais une matinée plus belle ne brilla dans les cieux. Des flots de lumière éclairaient ce magnifique paysage, et nous éblouissaient d'autant plus que nous sortions de cet épais brouillard. Cependant je trouve que la ville de New-York, vue de la baie, n'a rien de remarquable; mais elle ne contribue pas moins à embellir les lieux qui l'entourent. La ville, bâtie à l'extrémité sud de l'île, s'élargit à mesure qu'elle s'éloigne du triangle. Elle s'étend le long des bords de l'Hudson et de la rivière de l'Est aussi loin que l'œil peut l'atteindre. Sur la droite se découvrent les hauteurs de Brook-Lyn, qui forment une partie de *Long-Island;* à gauche, les rivages boisés du New-Jersey bornent la vue. Quels que soient les défauts et les beautés pittoresques de New-York, il est impossible de rencontrer une ville mieux située pour le commerce. Ses communications avec l'Océan ne sont interrompues à aucune époque de l'année, et cette belle rivière navigable, qui, en parcourant un espace de deux cents milles, baigne l'intérieur du pays déjà fertile, lui offre encore des avantages naturels peu ordinaires. New-York n'a pas encore atteint la supériorité à laquelle elle peut aspirer; mais je crois que sa popula-

tion et l'étendue de son commerce la mettent au-dessus de toutes les autres villes des États-Unis. A mesure que nous approchions du quai, la vue s'animait ; le port était plus couvert d'un grand nombre de bateaux à vapeur et d'embarcations de toute sorte. Les craquemens des machines, les cris du rivage, commençaient à nous donner une idée du mouvement et de l'activité de cette ville. Le vaisseau jeta l'ancre à midi, et je me trouvai une demi-heure après à l'hôtel Bunker, qu'on m'avait fortement recommandé. Un jeune Américain m'y accompagna, me présenta à l'hôte, qui, après m'avoir gratifié d'une ennuyeuse conversation, m'apporta son registre, sur lequel j'inscrivis mes nom, prénoms et position sociale. Cette formalité remplie, un nègre eut ordre de placer dans ma chambre le peu d'effets qu'on me permit d'apporter du vaisseau, et je fus libre de courir çà et là pour satisfaire ma première curiosité. Le voyageur qui visite une ville étrangère, l'Anglais surtout, s'attend toujours à voir les objets qui se présentent à lui empreints d'une teinte de barbarie. La ville même de New-York ne saurait détruire ce préjugé. Cependant ses habitans se rapprochent certainement plus des Anglais que ceux d'aucune autre ville de l'Europe ; et sans la multitude de ces nègres et de ces gens de couleur qu'on rencontre à chaque pas, le voyageur oublierait facilement que le vaste Océan le sépare de la Grande-Bretagne. La classe riche a généralement adopté les modes de Paris et de Londres ; les goûts et les coutumes des gens du peuple, autant qu'on peut en juger, rappellent toujours les pays d'où ils viennent. Il est vrai que ces différentes nuances ne

Digitized by Google

peuvent guère être saisies au premier coup d'œil; on est seulement frappé du peu de rapport qui existe entre les habitans de New-York et les Anglais, pour la tournure et les manières. Ils n'ont rien de cette physionomie ouverte, de cette démarche fière qui se fait remarquer parmi nous. Leur personne est en général grêle et sans dignité. La lenteur avec laquelle ils s'expriment, les sons nasillards qu'ils font entendre sont loin d'être agréables, et me paraissent tout-à-fait contraires aux règles de l'harmonie.

Ces observations sur les habitans peuvent encore s'appliquer à la ville elle-même. Ce mélange perpétuel de maisons de briques et de bois ne ressemble à rien de ce qu'on voit en Europe. Des habitans de New-York peignent encore leurs maisons en couleurs brillantes, selon l'usage de leurs ancêtres les Hollandais, ce qui est d'un effet agréable, et répand un air de gaîté et de clarté qu'on ne saurait produire par aucun autre moyen. Le manque de solidité et de régularité dans la structure des rues les plus belles est le défaut principal qui frappe l'observateur. Leurs maisons les mieux bâties se trouvent souvent à côté d'une simple chaumière et d'un tas de masures qui détruisent complètement l'effet général. Cependant New-York est une ville agréable; elle nage pour ainsi dire dans les affaires commerciales, et ses murs peuvent à peine contenir la multitude de ceux qui emploient toutes leurs capacités à ramasser de l'argent. Telle est la première impression que New-York fit sur moi. Après avoir visité à la hâte les rues principales, mon obligeant compagnon me conduisit à la douane, afin de me procurer la permission de débar-

quer tout mon bagage. Je fus passablement surpris de voir que, dans un pays républicain, les formalités observées en pareil cas étaient plus vexatoires encore qu'en Angleterre. A New-York, on commence par vous faire jurer que vous avez désigné avec exactitude tous les objets contenus dans votre malle, ce qui n'empêche pas les douaniers d'y faire, comme partout, une recherche minutieuse. Je conviens de la nécessité de ces visites, tout ennuyeuses qu'elles sont; mais ne vous semble-t-il pas qu'ils se moquent de vous d'une manière insultante en exigeant un serment dont ils ne tiennent aucun compte. Le proverbe dit que *Jupiter se rit des sermens de l'amour;* si en Amérique ceux de la douane n'ont pas plus de valeur, il vaudrait mieux abolir un usage non-seulement immoral, mais encore impuissant à réprimer la fraude. Jamais, dans aucun pays de l'Europe, on n'a vu exiger le serment dans les cas où il n'était pas reçu comme preuve suffisante des faits avancés. Il est difficile de deviner pourquoi, sous un gouvernement populaire, on a mis en vigueur un usage aussi arbitraire.

Tous les voyageurs en général sont portés à censurer avec aigreur les réglemens de la douane. Au fait, rien n'est plus capable de pousser à bout le caractère le plus doux que cette cérémonie désagréable qui vous oblige à voir tous vos effets bouleversés par les mains grossières d'un homme à gages. La raison a beau vous dire que cette impertinente perquisition est de toute justice; que ce privilége est réciproque entre toutes les nations, qu'on ne saurait priver du droit de défendre l'entrée des produits des manufactures étrangères, ou d'y attacher les conditions d'importations

qu'elles jugent convenables, il n'en est pas moins vrai que cette opération excitera toujours l'indignation, parce qu'elle semble rabaisser le caractère national.

Il est impossible, sans un effort surnaturel d'imagination, de voir dans cet homme du commun le représentant de la majesté de la loi. Quels que soient les milliers d'objections raisonnables qu'on puisse me faire à cet égard, je ne pourrai m'empêcher de considérer comme une tyrannie particulière et illégale la rigidité avec laquelle ces gens visitent notre sac de nuit, et fouillent jusque dans la boîte de nos rasoirs. J'évite donc toujours de me trouver présent à la cérémonie, et dans cette occasion, après avoir donné l'ordre à mon domestique de surveiller l'inspection et de porter mon bagage à l'hôtel, je priai de nouveau quelques-uns de mes amis américains de me conduire dans la ville pour y faire de nouvelles remarques. J'aperçus en passant des enseignes qui me parurent très-bizarres, telles que celles-ci : *Marchandises sèches*. Comme je ne comprenais pas trop la signification de ces mots, mes compagnons m'apprirent qu'ils ne s'appliquaient qu'aux objets de lin, de soie et de coton. *Fabrique de cercueils :* voilà qui s'explique clairement ; dans tous les cas, la vue d'une vingtaine de ces meubles lugubres et utiles, rangés avec ordre et prêts à faire leur service, aurait suffi pour instruire de la nature du commerce dont il s'agissait. Les mots de *Magasin de farine et de comestibles*, de *Restaurant d'huîtres*, étaient plus agréables à l'œil et à l'imagination. Ceux de *Magasin souterrain*, *Araignées*, *Chiens de feu* (chenets), indiquaient un trafic nouveau et irrégulier caché sous les voiles d'une mystérieuse et

sublime obscurité, que je ne chercherai pas à dissiper en essayant d'en donner l'explication. Leurs affiches n'étaient pas moins divertissantes. Plusieurs traitaient de politique; mais l'une d'elles nous parut si obscure, que mes amis eux-mêmes entamèrent à ce sujet une longue discussion. Elle était ainsi conçue, et écrite en gros caractères :

JACKSON FOR EVER ! (*Jackson pour toujours !*)
GO THE WHOLE HOG ! (*Va pour tout le porc !*)

Lorsque je fus plus instruit, j'appris que c'était la phrase populaire et distinctive des radicaux américains, opposés aux fédéralistes, qui, ne voulant jamais adopter que des demi-mesures, sont représentés comme n'achetant aussi qu'une partie de l'intéressant animal que nous venons de nommer. Ceux qui se mettent sous cette bannière prétendent pousser les principes démocratiques jusque dans leurs dernièresconséquences; le général Jackson est aujourd'hui leur favori. On m'a assuré que ce dicton venait de la Virginie. Dans cet État, un boucher qui expose un porc demande à l'acheteur s'il le veut entier, afin de l'obtenir à meilleur marché que s'il n'en désirait que des morceaux choisis.

Il était convenu avec le plus grand nombre des passagers que nous dînerions ensemble le jour de notre arrivée, en témoignage de l'amitié que nous avions formée. Nous choisîmes pour lieu de réunion la taverne de *Niblo,* qui passait pour l'auberge la plus renommée de New-York. Quoique fatigué des courses du matin, qui me paraissaient d'autant plus longues que j'avais perdu sur le vaisseau l'habitude de

marcher, je voulus faire le chemin à pied; et prenant à mon hôtel les renseignemens nécessaires, je me remis en route. Chemin faisant, il m'arriva une petite anecdote dont je ne parle ici que pour faire voir aux voyageurs combien il est facile d'être induit en erreur sur le caractère d'un peuple lorsqu'on se presse de former un jugement.

J'avais déjà marché quelque temps lorsque je me vis obligé de demander le chemin. J'entrai dans la boutique d'un petit épicier. « Veuillez avoir la complaisance, monsieur, dis-je, de m'enseigner la route de la taverne de *Niblo*. » La personne à laquelle je m'adressai était un homme d'un extérieur fort désagréable, qui me toisa des pieds à la tête pendant une demi-minute sans me répondre une parole. — « Oui, monsieur, je le puis, » répliqua-t-il enfin, me regardant toujours fixement comme s'il me prenait pour *Katterfelto* : et n'attribuant ses manières qu'à l'insolence républicaine, je me disposais à sortir de la boutique, lorsque l'homme ajouta : « et j'aurai beaucoup de plaisir à vous l'enseigner. » Et m'accompagnant jusqu'au milieu de la rue, il m'indiqua le chemin que je devais suivre avec le plus grand soin. Quelque chose en moi frappa sans doute sa curiosité, et après avoir découvert que j'étais étranger, il se fit un plaisir de m'obliger. Cette petite circonstance me donna une première idée des usages du peuple, et servit non-seulement à me guider dans mes observations futures, mais aussi à m'expliquer la source des erreurs dans lesquelles la plupart des voyageurs sont tombés. Si je m'étais éloigné rapidement de cet homme, comme cela me vint à l'esprit, je n'aurais pas manqué de por-

ter sur la classe inférieure des États-Unis un jugement défavorable, et j'aurais tracé un portrait peu fidèle.

La *taverne de Niblo* peut se comparer à la taverne de Londres. Le dîner, quoique dépourvu de recherche, était excellent. On nous servit une soupe aux huîtres, une alose, des perdrix (1), des canards sauvages de différentes espèces, et plusieurs autres plats moins recherchés. La mode de disposer les mets en plusieurs services n'étant que très-rarement adoptée dans les États-Unis, la soupe, le poisson, la volaille, etc., furent placés confusément sur la table; de sorte que la plupart des mets étaient froids avant qu'on fût près de les entamer. Le chevreuil, quoique très-bon, est bien inférieur au daim. Les vins étaient délicieux, la société on ne peut pas plus aimable, et je regarde la première soirée que je passai à New-York comme une des plus agréables de ma vie.

(1) J'adopte pour le gibier les noms usuels des États-Unis. Il n'est cependant pas inutile de prévenir que ni la perdrix ni la gélinote n'ont de grands rapports avec les oiseaux de l'Europe du même nom. Comparativement leur chair est sèche et sans parfum.

CHAPITRE II.

—

New-York. — Déjeuner. — Lettres d'introduction. — Les gens distingués. — Les Américains en Europe. — Edifices. — Femmes. — Cours de justice. — Observations. — Table d'hôte. — Église épiscopale. — Général Hamilton. — Églises. — Théâtres. — Acteurs. — Incendies.

Le lendemain de mon arrivée, j'avais à peine achevé ma toilette lorsque le tintement d'une grosse cloche m'annonça l'heure du déjeuner. Je descendis aussitôt à la salle à manger, et je trouvai grande société, réunie autour d'une table, en disposition de faire honneur à un repas qui, au premier coup d'œil, n'annonçait aucunement un déjeuner. Des viandes solides

chargeaient la table, et de moment en moment on passait à la ronde des corbeilles de *toasts*, de tartines, de gâteaux de maïs et de blé noir. L'hôtesse était assise au bout de la table, et distribuait le café et le thé avec une dignité dans laquelle elle semblait se complaire. Des nègres en grand nombre circulaient de tous côtés, répondant avec vivacité à toutes les demandes qui leur étaient souvent exprimées par des vociférations. A l'autre extrémité de la table, je remarquai une demi-douzaine de dames se tenant à l'écart, attendu que la majeure partie de la société était d'un autre sexe.

Le contraste que ce déjeuner formait avec nos déjeuners anglais était frappant. Ici, point d'abandon, point de ces lecteurs ensevelis dans leurs gazettes, point de relais dans l'appétit, point de repos dans la mastication; mais tout était précipitation, fracas, clameurs, voracité, et l'œuvre de la réplétion allait son train avec une rapidité sans exemple. Avec de tels efforts, le repas disparut dans un clin d'œil, et je n'étais pas encore assis à ma place que déjà les convives se retiraient en si grand nombre qu'en peu de minutes la table ne présentait plus qu'un *banquet déserté*, comme dit élégamment Moore, dans une de ses chansons. Cette table ainsi dévastée n'offrait un spectacle attrayant ni à l'œil ni au goût; elle était toute jonchée des débris (*membra disjecta*) du repas. Ici des lambeaux de poissons exhalant une odeur nauséabonde; là un poulet déchiqueté; plus loin les flots d'un moutardier renversé se mêlaient sur la nappe aux flots de sauce, d'œufs et de café répandu; mais je fais grâce de cette peinture. Cependant je dois, en passant, faire remarquer un dégoûtant

usage. Le œufs frais ne se mangent pas dans leur coquille comme partout : on les verse dans un verre, et là s'opère un mélange de beurre, de poivre et de sel qui, arrivé au degré de fluidité voulu, est pris avec une cuiller, ou avalé comme un autre liquide. Je ne puis dire quel est l'avantage de cette innovation ; mais je sais par expérience qu'elle ôte tout appétit au convive qui n'en a pas l'habitude.

Je m'occupai alors de mes lettres de recommandation. J'en trouvai trente adressées à New-York, et je priai un de mes compagnons de voyage, habitant du pays, de vouloir bien m'indiquer parmi elles, celles qui devaient être le plus utiles à un voyageur tel que moi. Nous mîmes de côté à peu près la moitié des lettres que mes amis m'avaient données, et vraiment l'accueil que j'ai reçu ne m'a pas fait regretter cette mesure de précaution.

J'avais distribué mes paquets ; le temps était humide, je me renfermai chez moi pour prendre quelques notes. Mais mon travail fut bientôt interrompu. Mes compagnons de voyage avaient fait connaître mon arrivée, et plusieurs personnes, à la politesse desquelles je n'avais aucun droit, vinrent me saluer et m'offrir leurs services. D'un autre côté, les lettres que j'avais remises attirèrent foule chez moi. On m'assiégea d'invitations, et toutes les bonnes maisons de New-York me furent ouvertes.

L'accueil des Américaines bien élevées est on ne peut plus gracieux. On y trouve un abandon, une simplicité, tout-à-fait en harmonie avec les institutions républicaines. L'Américain fait moins de courbettes que l'Anglais, est moins prodigue d'expres-

sions, de formes polies, de complimens et de protestations sans fin dont la banalité est choquante; mais il vous saisit la main avec une cordialité qui fait voir qu'il veut vous recevoir comme un ami. Il ne faut pas chercher ici ces grâces de manières, ces attentions pleines d'attraits qui distinguent notre société européenne; mais il est certainement plus agréable pour un étranger d'être reçu comme je l'ai été, que de se voir environné de ce cérémonial de convention qui ressemble plus à une comédie qu'à tout autre chose.

Cette bienveillante réception me flatta d'autant plus que ce n'était pas l'idée que je m'en étais faite. J'avais vu en Europe les Américains retranchés dans une sorte de réserve repoussante; ils avaient l'air de croire que toute la dignité nationale était concentrée dans leur personne; la jalousie et une vanité hors de toute mesure en sont peut-être la cause; mais il est probable que ces dispositions à la roideur viennent aussi de cette hauteur affectée que prennent presque tous mes compatriotes les Anglais: quoi qu'il en soit, je suis convaincu qu'un Américain dans son pays est infiniment plus aimable qu'à l'étranger. Rentré chez lui, il retrouve son caractère, ses habitudes, ses manières, et au milieu de ses concitoyens il ne se considère plus comme le représentant obligé de l'honneur national. En Angleterre, il est toujours jaloux de prouver par son indifférence qu'il n'est ébloui par rien de ce qui l'entoure, et qu'il ne reconnaît aucune supériorité. Dans son pays, il marche l'égal de tout le monde. Les comparaisons n'humilient plus son orgueil, et il se complaît doucement dans la contemplation du haut

Digitized by Google

rang vers lequel les États-Unis marchent à pas de géant. Des seigneurs, des palais, des laquais galonnés et pavoisés n'offusquent plus sa vue, ou s'il pense encore à ces hochets de la vieille Europe, ce n'est plus qu'avec l'esprit d'un philosophe. Lié à la Grande-Bretagne par le commerce, par la littérature et par mille autres rapports que les siècles respecteront encore long-temps, l'Américain ne peut envisager ses destinées sans un vif intérêt. Dans les différends qui atteignent l'honneur anglais il peut bien se prononcer contre lui, mais son cœur ne lui refuse jamais un sentiment. C'est toujours avec une nouvelle ardeur qu'il nous prouve sa bienveillance et son hospitalité; rien ne le touche plus que nos éloges ou nos censures, quoiqu'il sache les apprécier à leur juste valeur.

Je ne connais pas de ville qui tende plus incessamment à ressembler à la ville de Lyon que celle de New-York. Sa situation est surtout admirable; quelle activité, quel mouvement! Quels accroissemens elle a pris et prend encore dans ses fortunes et dans sa population! Sous le rapport de l'architecture, rien de remarquable ne frappe les yeux. La maison d'Etat ou l'Hôtel-de-Ville, où se tiennent les cours de justice, est le seul édifice qui soit digne d'attention. C'est un parallélogramme prolongé, sur lequel s'élèvent deux étages, sans compter le rez-de-chaussée; un balcon surmonte et dépare le portique de marbre qui décore la façade. Ce portique est de l'ordre ionique. L'architecte a remplacé le dôme par une sorte de lanterne qui ne fait pas l'éloge de son goût. Le défaut de simplicité nuit à l'effet général, et certes une horrible prison qui touche à cet édifice, et qu'on aurait pu relé-

guer dans un quartier plus éloigné, ne contribue pas à l'embellir.

La Bourse est peu de chose et vraiment indigne d'une corporation aussi vaste et aussi riche que celle de New-York. Quant aux églises, celles que fréquentent les classes les plus aisées sont bâties en pierre, mais la plupart des autres sont de bois. Leur architecture est sans harmonie, et les flèches en bois, surmontées de pompeuses girouettes, se couvrent, sous la main des peintres, des couleurs les plus vives et les plus variées.

La rue de Broad-Way est le principal ornement de New-York; elle traverse toute la ville, et forme, pour ainsi dire, le point central d'où partent toutes les rues qui se dirigent vers les quais de l'Hudson et de la rivière de l'Est. C'est, sans contredit, une fort belle rue; les bâtisses sont de toutes les formes et de toutes les grandeurs, depuis la maison de bois n'ayant qu'un rez-de-chaussée, jusqu'aux hôtels en brique de cinq ou six étages, et cette irrégularité imprime à la rue un caractère d'originalité qu'elle n'aurait pas sans cela. Elle est bordée d'une allée de misérables et chétifs peupliers qui détruit l'unité du coup d'œil, donne peu d'ombrage et n'ajoute rien à l'agrément. C'est dans les boutiques de Broad-Way que viennent s'étaler tous les objets de mode; leurs devantures paraissent peu soignées et peu élégantes à ceux qui ont vu tout le luxe des magasins de Regent-Street et d'Oxford-Road. Vers deux heures la scène prend un caractère plus gai et plus animé. Des dames élégamment vêtues se promènent sur les trottoirs, et les jeunes gens inoccupés viennent faire les beaux. Mais d'après

la physionomie particulière de ce peuple, on peut juger que le commerce est le principal objet depuis l'âge de quinze ans jusqu'à quatre-vingts ; et la force de l'habitude entraîne encore à la Bourse les vétérans retirés du commerce. A New-York, on rencontre peu de ces *flâneurs* du matin; aussi les femmes vont-elles généralement sans chevaliers; mais on m'assura que le soir la galanterie reprenait ses droits.

Parmi les plus jeunes promeneuses, j'en ai rencontré qui étaient vraiment d'une beauté remarquable. Dans ce climat cette beauté dure peu; elle vient et passe comme l'ombre. De vingt à vingt-deux ans l'Américaine est déjà fanée, et peu après cet âge elle voit disparaître avec rapidité les derniers restes de sa fraîcheur. Tout est fini à trente, elle n'a plus que des souvenirs et l'espoir de voir renaître sa gloire dans la personne de ses filles.

Les modes de Paris arrivent jusqu'à New-York, et la réputation de madame Maradan Carson s'étend sur l'ancien et sur le nouveau monde. J'ai des prétentions à être bon juge en cette matière, et je dois dire que les femmes de New-York sont loin de manquer d'élégance. La taille des femmes américaines est généralement au-dessous de celle des Anglaises; leurs joues, sans couleur, sont privées d'embonpoint. Cependant je n'ai jamais rencontré nulle part autant de jolies personnes que dans cette ville. Leurs traits sont d'une grande régularité et rappellent souvent les belles madones de Saint-Pierre; leurs bouches garnies de mauvaises dents et brodées de lèvres sans couleur, offrent peu d'appas; leur démarche n'est ni française ni anglaise; elles ont le bon sens de n'y mettre aucune

affectation. Ce ne sont jamais ces petits pas des promeneuses parisiennes, ni ces larges enjambées qui donnent l'air d'un grenadier. En somme, quoique j'aie rencontré ailleurs beaucoup plus de grâce que dans les États-Unis, il faut avouer que la critique la plus sévère trouve peu à reprendre dans la mise et la démarche des femmes du pays.

Je m'empressai de visiter les cours de justice. Dans la première où j'entrai, deux juges siégeaient, et le jury était en délibération : il s'agissait d'une cause de voies de fait entre deux vieilles femmes. On ne saurait se figurer le peu de formes qui entourent la justice dans ce pays. Les juges, les avocats étaient sans perruque et sans toge, vêtus comme de simples particuliers, avec des habits de toutes couleurs et de toutes formes. Ici, point de massier, aucun signe caractéristique de l'autorité, si ce n'est la baguette des constables. Le procès n'offrait pas plus d'intérêt qu'une querelle ordinaire entre deux femmes. Des témoins vinrent déposer avec un flegme et une indifférence auxquels nous sommes peu habitués en Angleterre. Le premier témoin parla tantôt avec une main sur la Bible et l'autre dans ses poches, tantôt appuyé négligemment sur le banc des plaideurs. Les juges étaient des hommes de cinquante ans, n'offrant rien de particulier dans la manière de remplir leurs fonctions; les avocats étaient plus jeunes, et ne montraient ni zèle ni aptitude. La seule chose vraiment désagréable à observer, était un crachement général qui se faisait entendre dans toutes les parties de l'audience. Juges, conseils, jury, témoins, spectateurs, tout le monde crachait, et le parquet de la salle pré-

sentait un coup d'œil qui me fait frémir, même au moment où j'écris, et dont j'épargne le tableau à mon lecteur.

Après avoir satisfait ma curiosité dans cette audience, je me rendis à la cour suprême de l'État, où j'eus encore moins à admirer. On examinait une affaire relative à une lettre de change; et ce sujet, dans aucun pays, ne saurait exciter trop vivement l'intérêt. Je me retirai lorsque le jury parut pour donner son *verdict*. Ce n'est pas sans étonnement que je vis les trois quarts des jurés se présenter mangeant du pain et du fromage, et leur chef, la bouche pleine, saisir à peine les intervalles de la mastication pour laisser échapper quelques mots de l'avis qui venait d'être délibéré. Dans ce pays on regarde un juge comme un charpentier, comme un chaudronnier; il n'est pas plus respecté que les forgerons et les calfats. On les paie, c'est tout dire, et l'Américain pense qu'avec de l'argent il ne manquera pas plus de justice que de vêtemens.

Je ne puis croire qu'en tout ceci la justice soit basée sur des données justes et convenables. Un jurisconsulte habile me demandait si ce que j'avais observé dans les cours américaines ne me corrigeait pas de cette prédilection toute anglaise pour les perruques, les robes, les masses, et autres signes extérieurs inventés pour en imposer à la multitude. — Non, lui répondis-je, loin de là, ce que j'ai vu m'a fait apprécier les usages de mon pays. De là une longue discussion pendant laquelle mon adversaire montra la plus grande franchise; chacun pourtant garda son opinion. Je crois inutile de redire ici ses

argumens. Un protocole signé par une seule des parties ne peut offrir une grande garantie : on peut accuser le siguataire d'avoir choisi pour lui la cause des dieux, en laissant aux autres celle de Caton.

C'est l'usage en Amérique de demander, avec un certain air de triomphe, si un Anglais trouve de la sagesse dans une perruque, et s'il peut croire que quelques livres de crins posés sur la tête d'un homme puissent y ajouter de l'esprit et du savoir. Non certainement, une tête *au naturel,* des habits grossiers ne sauraient nuire à une discussion; et même, dans quelques régions primitives, un juge *in cuerpo,* assis sur un tabouret de bois, est aussi propre à administrer la justice qu'un magistrat affublé d'une perruque et d'une toge d'écarlate ou d'hermine. Mais par quelle erreur l'Américain croit-il qu'on s'arrête à ces puériles questions? Si l'homme était une pure intelligence, toutes les formes deviendraient inutiles. Mais il en est bien autrement : nous avons des sens, une imagination que la religion elle-même a cru devoir captiver par un culte extérieur. Et comment l'Américain qui approuve l'étole du prêtre et les épaulettes du général, peut-il repousser toute distinction quand il s'agit de ses magistrats? Le respect que nous exigeons dans les cours d'Angleterre, n'est pas pour l'homme, mais pour la majesté de la loi, seul lien des hommes en société. Il lui faut une grandeur, une solennité qui frappe l'imagination et la raison du peuple; et quand on voit ce qui se passe dans les tribunaux américains, on peut répondre que c'est pour éviter de semblables abus que les formes solennelles ont été inventées. En elles-mêmes elles ne sont rien, mais le but qu'elles

atteignent est grand. Qu'on assure la dignité, la sainteté de la loi par des cérémonies routinières, peu importe; mais je suis bien certain qu'on ne viendra jamais chercher de ce côté de l'Océan les moyens d'y parvenir.

A New-York on dîne à trois heures. Je regagnai donc mon hôtel, et après quelques ablutions indispensables, quand on a visité les tribunaux américains, je descendis à la salle à manger. Là s'élève un comptoir couvert de cigares et de liqueurs de toutes sortes. C'est dans ce lieu qu'on attend le dîner. Je pus à peine franchir le seuil de la porte, tant la foule y était grande; mais enfin une cloche sonna, et par un mouvement soudain et rapide, toutes les places furent envahies, et le torrent me transporta à la mienne. Je ne compris rien à cet entraînement, chacun avait son siége et était bien assis.

Avec bon appétit on pouvait trouver agréable l'aspect de la table. Grande confusion de mets qui n'étaient ni français ni anglais, mais se rapprochaient plutôt de ces derniers. La graisse coulait à flots, et pour ceux qui, comme moi, détestent toutes les préparations oléagineuses, rien n'était plus insupportable. Cependant il ne faut pas se plaindre, s'il est vrai d'appliquer à la multitude des plats ce que l'on dit des conseillers, que là où est le grand nombre, là est la sagesse. Malgré tout, je ne pus faire qu'un mauvais repas.

Autour de moi j'observai la même voracité qu'au déjeuner. Personne ne parlait : chacun semblait entasser les morceaux dans son estomac, sans s'inquiéter du voisin; et si celui-ci avait le malheur de demander

Digitized by Google

d'un plat, on le servait, mais avec une humeur telle, qu'on n'osait y revenir; ce qui, du reste, eût été difficile, car votre assiette vous était rapportée chargée d'une masse énorme de matière animale. Ces écuyers tranchans n'ont certainement pas appris les usages au Wauxhall. De distance en distance on avait placé des bouteilles d'eau-de-vie, dont chacun se servait à volonté. Quelques personnes seulement attendirent le dessert, les autres se levèrent comme de coutume, et sortirent. En m'en allant, je laissai à table deux ou trois Anglais de mes compatriotes.

Les Américains n'ont aucune des qualités des bons et joyeux convives. Ils sont à table comme pour remplir une tâche, et s'en débarrasser le plus tôt possible. J'attribuai d'abord cette singularité aux soins empressés et multipliés que réclament les affaires; mais regardant autour de moi, je vis que la plupart de ces dîneurs expéditifs se promenaient nonchalamment dans la salle avec le cigare à la bouche.

A six heures la cloche nous appela pour prendre le thé, mais la société fut moins nombreuse. Ce petit repas eut aussi ses pièces de résistance. On y servit de légères tranches de bœuf salé cuit à la fumée, et, je le dis avec horreur, les femmes en mangèrent leur bonne part. Le thé et le café étaient détestables. A dix heures on servit encore un souper qui resta sur la table jusqu'à minuit, et alors les *mangeries* cessèrent. Tels sont les usages des hôtels garnis à New-York.

Le dimanche j'assistai au service divin dans Grace-Church, qui est, sans contredit, la plus belle église de la ville. La réunion, quoique composée presque

exclusivement de gens riches, était fort nombreuse. Toutes les dames, vêtues des couleurs brillantes et vives, qu'elles choisissent de préférence, rappelaient la variété d'un champ de tulipes, et produisaient un effet admirable. Devant le pupitre on avait préparé un siége et un coussin pour un vieillard de quatre-vingts ans. Cette attention, qui attirait la vue sur les infirmités d'un vieillard malheureux et sans doute sans amis, me parut une bonne et douce pensée.

L'église épiscopale américaine diffère peu de notre église anglaise. La liturgie est la même, quoiqu'on se soit permis, souvent sans raison, d'y retrancher ou d'y ajouter quelques mots. Dans la première phrase de l'oraison dominicale ils ont changé le mot *which* en *who* comme étant plus grammatical. Il faut avouer que le vague du pronom neutre semble être plus en harmonie avec l'Être infini et incompréhensible que nous invoquons. Disons aussi qu'ils ont introduit quelques innovations vraiment faites pour exciter la pitié.

L'église de la Trinité, dans Broad-Way, est remarquable comme étant la plus richement dotée de toute l'Union. C'est dans son cimetière que reposent les restes du célèbre général Hamilton. Quel sort fut le sien! Le grand homme n'était pas Américain par naissance, mais par adoption. Il était né dans l'Inde, et descendait d'une bonne famille écossaise. La voie politique qu'il choisit était difficile à suivre. Trop honnête, trop indépendant pour se soumettre à la populace. il n'eût jamais acheté sa faveur en modifiant ses opinions. Comme législateur, il déploya une intelligence supérieure, soutenue par les connaissances les plus approfondies des temps passés. Toujours praticien,

jamais théoriste, il n'envisagea pas l'espèce humaine dans ces illusions de perfectibilité qui avaient ébloui les Jefferson et les Madison. Activité d'esprit, profondeur de jugement, puissance de conception, tout en fit le premier homme de son pays; tandis que les autres appréhendaient les obstacles qui pouvaient être apportés au pouvoir exécutif, il voyait le mal ailleurs. La démocratie était, selon lui, le roc contre lequel viendraient se briser un jour les destinées de la patrie. Il voulait donc que l'on modelât la nouvelle Constitution fédérale sur les institutions anglaises, qui, d'après l'expérience, pouvaient solidement fonder et défendre une juste et raisonnable liberté. Il est faux de dire qu'Hamilton eut l'idée d'introduire dans les États-Unis la monarchie et les abus qui ont contribué à altérer la Constitution anglaise; mais il désirait une base moins populaire pour les assemblées législatives, un sénat à vie, un gouvernement fédéral assez fort pour assurer l'exécution de ses décrets, en dépit de l'opposition des partis et de la jalousie des États; il voulait une représentation fondée sur la propriété et le talent, plutôt que sur le nombre, et peut-être eût-il préféré au despotisme brutal de la populace la tyrannie d'un dictateur.

Hamilton fut enlevé à son pays dans toute la force de l'âge et du talent. s'il eût vécu, il est difficile de prévoir toute l'influence qu'aurait eue son génie sur les destinées américaines. Ses talens et son éloquence lui eussent gagné des partisans, quoique ses doctrines fussent nécessairement impopulaires. Tout d'abord le parti fédéraliste se plaça dans une position défavorable, en voulant persuader au peuple qu'il ne pou-

Digitized by Google

vait prétendre à l'exercice du pouvoir politique. Ce fut la mort de ce parti; et l'influence qu'il exerça dans les premiers jours de la révolution, ne fut due qu'au talent et au caractère; fondé sur quelques hommes, il tomba avec eux, et même avant. Arrêter l'élan révolutionnaire était impossible à l'homme, et ceux qui le tentèrent ne pouvaient réussir long-temps. Dans la première rencontre, le fédéralisme fut défait à tout jamais; et malgré l'échec d'un moment, le pouvoir saisi par le parti républicain demeura intact et triomphant.

Avant de sortir du cimetière de la Trinité, je veux signaler une autre tombe. Sur un marbre qui couvrait un massif de pierre, je lus ces mots :

« *Ma mère,*
» *La trompette du jugement peut sonner,*
» *Et les morts sortir de leurs tombeaux.* »

Telle est l'inscription qui présente plus d'affectation que de sublimité. Les noms de celui qui a érigé ce monument, et de la femme qu'il renferme, n'ont pas été conservés par la tradition; on ne les connaîtra qu'au dernier jour : que la mère et le fils soient alors réunis!

Un des premiers soins d'un voyageur est de courir aux théâtres. Il y en a trois à New-York, et l'on m'a assuré qu'ils étaient tous dans un état de prospérité; ce qui prouve que chacun peut encore, après les travaux de la journée, trouver un superflu qu'il consacre à ses plaisirs. C'est au théâtre du parc (Park-Theatre) que se réunit le plus beau monde. L'édifice est convenablement disposé pour les spectateurs.

Digitized by Google

Robin des bois, qu'on jouait le soir où j'y suis allé, fut détestablement représenté. On nous donna ensuite une farce dans le goût américain. Il s'agissait d'un vieux baronnet bien entiché de sa noblesse, et tenant fort au respect qu'on lui devait. A l'âge où il était, il avait la folie de vouloir se marier et de compter sur ses charmes. C'était là le plaisant de la pièce. Couvert de ridicules à toutes les scènes, il fit beaucoup rire, et l'on s'en alla plein de mépris pour l'aristocratie anglaise, et triomphant de ce qu'il n'y avait pas de baronnets en Amérique.

Un acteur nommé Forest jouit dans ce pays de la plus haute réputation. Comme tragédien, les Américains ne lui reconnaissent pas d'égal; et ce serait l'humilier que de le comparer à Kean, Young, Kemble ou Macready. C'est un Thespis sans modèle et sans rival. Je vis ce prodige, et j'avoue que tous ces éloges me parurent bien exagérés. Cet acteur est gros et commun, sans grâce, sans dignité; peu de jeu de physionomie; aucune élévation dans la manière de concevoir ses rôles. Il a quelque énergie qui finit toujours par dégénérer en extravagance. L'auditoire fut pourtant enlevé; à chaque éclat de voix de l'acteur, c'était des cris, des tonnerres d'applaudissemens à se boucher les oreilles. Je donne ici mon opinion en toute liberté, parce que je sais qu'elle ne peut nuire en rien à une réputation aussi bien établie que celle de M. Forest, qui jouit aussi d'une haute estime comme homme privé. Il a réalisé une grande fortune, et tout le monde s'accorde à faire l'éloge de toutes les qualités qui le distinguent. On lui reconnaît des talens en littérature.

Digitized by Google

M. Burke, mon compagnon de voyage, eut aussi chambrée complète chaque fois qu'il joua, et j'en revins toujours avec une nouvelle admiration pour ses talens. Il parodiait à merveille; mais que dire d'un auditoire qui applaudissait les bouffonneries d'un enfant dans les rôles du roi Léar, de Shyloch, de Richard et d'Iago?

Il n'est guère possible de passer vingt-quatre heures à New-York, sans entendre crier : au feu. Les incendies sont si communs, qu'ils ne sont jamais accompagnés de cet effroi, de cette anxiété qui frappe tout le monde dans les villes où ces malheurs sont moins fréquens. Les pompiers y ont acquis un grand renom, et je résolus, pour me convaincre de leur courage et de leur activité, de me trouver partout où le feu se déclarerait. Les quatre premiers incendies qui eurent lieu depuis mon arrivée furent sans importance, et je n'eus pas même le temps de m'y transporter avant qu'ils fussent éteints; mais le cinquième m'offrit un spectacle complet. J'arrivai au moment où des torrens de flamme s'échappaient des croisées d'une vaste maison à trois étages, où des cris, des clameurs, une horrible confusion ne laissaient rien à désirer au curieux observateur. Une pompe arriva, et le bruit des roues qui se faisait entendre de tous côtés, annonça qu'elle serait bientôt secondée par plusieurs autres. On perdit un peu de temps à faire venir de l'eau, et je crois que le service pourrait être mieux entendu à cet égard. Cependant peu de minutes réparèrent ce retard, et la lutte commença entre les deux élémens.

Le corps des pompiers est composé de jeunes gens,

que ce service, vraiment dur, exempte de la milice. Rien ne peut égaler leur dévoûment; en un moment les échelles furent placées, les murs escaladés, et l'on vit tomber par les fenêtres tous les ameublemens, sans qu'on s'inquiétât aucunement des épaules des spectateurs qui encombraient la rue. De nouvelles pompes se succédaient sans interruption et se mettaient à l'œuvre, sans que le feu cédât, et la maison ne présenta bientôt plus que des colonnes noircies qui apparaissaient au milieu des flammes.

La nuit était venue, et les ténèbres ajoutaient encore une nouvelle horreur à ce tableau pittoresque. On voyait par intervalles des figures humaines apparaître au milieu du feu et disparaître dans les tourbillons de fumée. La confusion était dans la rue et la clameur épouvantable. Les voisins, qui d'abord avaient pris la chose assez froidement commencèrent à s'alarmer lorsqu'ils virent que les pompes jouaient sur leurs maisons, et que les lits, les chaises et les autres meubles étaient précipités de toutes les croisées. La maison où l'incendie avait commencé n'était plus qu'un monceau de ruines. Tout fut bientôt terminé, et quand je quittai le lieu de la scène, chacun réclamait ses effets et se disposait à s'aller coucher aussi tranquillement que si aucun malheur ne fût arrivé. Je rencontrai les propriétaires de la maison brûlée, ils montraient beaucoup plus de résignation que je n'eusse cru en trouver dans une pareille circonstance.

Je dois avouer que je n'ai rien à rabattre des éloges pompeux qui ont été prodigués aux pompiers de New-York. Le seul défaut qui m'ait frappé, c'est la liberté qu'on laisse aux curieux de s'entasser sur le lieu de

l'incendie, ce qui augmente beaucoup la confusion. En Angleterre, des chaînes sont tendues dans les rues et gardées par la police et les constables. Un Américain, à qui je faisais part de mon observation, en comprit toute la portée, mais m'assura qu'il serait impossible d'en faire usage dans un pays comme les États-Unis, où l'exclusion du peuple est toujours mal vue. Je ne suis pas juge en cette matière; mais il me paraît évident que si l'éloignement du peuple en pareille circonstance est un moyen de sauver plus sûrement la propriété, sa présence, réclamée au nom de la liberté, devient un malheur public et particulier.

J'ai pris de minutieuses informations, et il m'a été impossible de découvrir la vraie cause de tant d'incendies. Il faut pourtant le dire, dans la seule ville de New-York il y a plus de désastres par le feu dans un an, que dans toute la Grande-Bretagne pendant le même espace de temps. Proviennent-ils de la quantité de bois qui entre dans la construction des maisons? Doit-on les imputer aux crimes? Je ne pense pas que ce soient là les seules causes; la négligence des domestiques, qui sont presque tous nègres, et soumis à peu de surveillance, doit puissamment y contribuer. Mais en voilà assez sur cette matière; je la laisse au point où je l'ai trouvée.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

New-York. — Rivière d'Hudson. — Fêtes de New-York. — Description du cortége. — Le discours. — L'ex-président Monroë. — La populace renverse les Hustings. — La banqueroute. — M. Gallatin. — Promenade sur l'Hudson. — Perspectives. — Déjeûner sur le bateau à vapeur. — Visite au docteur Hosack. — Ses propriétés. — Fermes en Amérique.

Le 25 novembre est un jour de grande fête à New-York. C'est l'anniversaire de l'évacuation de cette ville, par l'armée anglaise. Rien n'est épargné pour célébrer ce glorieux événement : revue de la milice, coups de canons, détonations d'armes, pro-

Digitized by Google

cessions de marchands; viennent ensuite ces joies bruyantes et patriotiques qui terminent dignement la journée. A l'époque de mon voyage, on voulut, en l'honneur de la dernière révolution française, ajouter encore à l'éclat de ces fêtes; j'appris que cette idée venait de la classe ouvrière, ou *workies*, comme ils s'appellent eux-mêmes, pour se distinguer de ceux qui habitent de belles maisons, mangent des plats recherchés, lisent des romans et des poèmes, et boivent du vieux Malaga, au lieu de rhum de Yankee. Cette classe, objet de leur envie, mieux instruite par les résultats de la révolution de 93, voyait d'un assez mauvais œil les nouveaux préparatifs de ces réjouissances; ne pouvant les empêcher sans imprudence, il fallut bien y prendre part, bon gré mal gré.

On convint de remettre les fêtes au lendemain, si le temps était défavorable. Le vingt-cinquième jour fut aussi mauvais qu'auraient pu le souhaiter les plus ardens légitimistes. Les rues étaient inondées par des torrens de pluie, et je ne pus voir sans pitié la triste mine de ce corps de milice, musique en tête, mouillé jusqu'aux os, et défilant devant l'hôtel, aux sons du *Yankee-Doodle*.

Le jour suivant s'annonça mieux; le temps était froid et couvert, mais la pluie avait cessé.

A dix heures je me dirigeai vers une maison dans Broad-Way, où l'on m'avait obligeamment engagé à venir voir la cérémonie. Les boutiques étaient fermées, des hommes en habit militaire, d'autres décorés d'écharpes et de rubans, se hâtaient d'aller rejoindre les postes qui leur étaient assignés. A mesure

qu'on approchait du chemin que devait suivre le cortége, la foule augmentait; les marches, devant les maisons, étaient tellement encombrées de créatures humaines, que je ne parvins que très-difficilement à la maison où j'étais invité. J'arrive enfin, on me présente de suite à une nombreuse et aimable société que la curiosité avait réunie dans le même but que moi. Des heures s'écoulèrent avant l'arrivée du cortége, mais j'étais trop bien placé pour être tenté de m'en plaindre.

Les sons éloignés de la musique, le roulement des tambours, les fifres, le choc bruyant des cymbales, les notes aiguës de la trompette, commencèrent à se faire entendre; tout-à-coup parut une cavalcade superbe, faisant retentir l'air de ses chants de triomphe, et déployant une variété de couleurs, telle que la nature n'en étale jamais dans ses plus beaux jours de fête. La marche était ouverte par un cavalier monté sur un cheval richement caparaçonné, dont l'air martial et imposant, annonçait le héros de cent batailles : je cherchai en vain à connaître le nom de ce chef. Vint ensuite un corps de la milice; le soin particulier qu'il prit de se distinguer des soldats ne demeura pas inutile, le but fut complètement rempli. Les marchands le suivaient; d'abord les bouchers à cheval, ou traînés dans un équipage grotesque, artistement orné de saucisses pendues en festons; les tailleurs avec leurs cocardes, des nœuds sur la poitrine, marchant en mesure, précédés de bannières flottantes, qui étalaient dans les airs mille sujets différens; les serruriers avec leur forge et leurs soufflets; des caravanes de savetiers, vêtus de la manière la

plus séduisante, se livrant dans le moment même à leur travail habituel, étaient portés sur un théâtre mouvant qui les montrait au public avec tous leurs avantages. Les menuisiers tenaient aussi leur rang. Mais laissons quelque chose à faire à l'imagination du lecteur, et pour peu qu'elle lui représente quelques régimens de milice, des musiciens, des officiers à tournure peu guerrière, revêtus d'uniformes sans grâce et sans fraîcheur, il aura un tableau complet de cette fête.

Je parlerai cependant des pompes à feu qui jouaient un grand rôle dans ces fêtes, qu'aucun incendie n'était heureusement venu troubler. La minutieuse propreté de ces machines, la recherche avec laquelle elles étaient ornées, excitèrent l'admiration générale; ce déploiement de magnificence n'en finissait pas, et produisait sur moi l'effet de ces dîners splendides dont les mets sont trop nombreux pour qu'on puisse faire honneur à tous. L'enthousiasme que nous manifestons pour un plat, nous oblige à en apprécier un autre; si nous reconnaissons le mérite de la venaison, nous rabaissons au même instant celui de la perdrix, et notre appétit déjà satisfait avant la fin du repas, exige que nous bornions notre choix à un seul de ces mets sucrés dont la table est couverte; c'est ainsi que mon admiration passait d'un objet à l'autre. Les bouchers étaient ravissans, les menuisiers me charmaient, j'étais frappé de la singulière beauté des selliers; mais dans cette succession de tableaux le spectateur, fatigué, ne trouva plus d'expressions pour peindre son admiration; en un mot, cette longue cérémonie qui dura trois grandes heures me

prouva, plus que jamais, qu'on se rassasie des plaisirs comme de tout autre chose. Tout ennuyeux que fût ce spectacle, il eut enfin un terme, et je me rendis au Square de Washington, où les cérémonies de la journée se terminaient par un discours public. J'aperçus en arrivant un vaste théâtre qu'on avait élevé pour la circonstance, au milieu duquel était disposée une seconde élévation destinée aux premiers fonctionnaires de l'état. Comme le cortége ne paraissait pas encore, je pensai qu'il n'arriverait pas de longtemps, et j'acceptai une invitation dans une des maisons du Square, où se trouvaient réunis des officiers de marine et d'autres personnes de distinction. Le vénérable ex-président Monroë faisait partie de cette société; j'observai, comme on le pense, avec le plus grand intérêt, cet homme qui avait joué un rôle si brillant à l'époque des malheurs de l'Amérique. Il était cassé par l'âge et les infirmités, et j'appris avec peine qu'il joignait à ces afflictions, communes à tous les hommes, celle de la pauvreté. Une physionomie douce, mais sans expression, un front large, bien dessiné, mais peu saillant, des yeux sans vivacité, une tournure chétive; tel était alors l'extérieur de M. Monroë. Les hommages rendus par tout le monde à cet homme d'état furent pour moi un spectacle touchant; mon émotion s'accrut à la vue de ce peuple qui salua sa présence par les marques les plus vives de respect et d'attachement. M. Monroë, étant trop faible pour se rendre à pied jusqu'au théâtre, qui n'était pourtant pas fort éloigné; on le fit monter dans une voiture découverte; les fonctionnaires le suivaient, et m'étant glissé parmi eux, j'obtins facilement la

permission de me placer dans ce lieu réservé, qui pouvait contenir une centaine de personnes. La cérémonie ne commençant pas encore, la populace, que des régimens de miliciens armés empêchaient d'approcher des barrières, exprima son mécontentement par des cris féroces; un homme d'assez bonne mine s'avança enfin, et lut à haute voix une adresse concernant les Français habitant New-York, adresse qui avait été rédigée dans une assemblée publique. Je remarquai que ses yeux se tournaient continuellement vers une société d'hommes de cette nation qui occupait au-dessous de lui une place d'honneur. Ce document diffus et prolixe, écrit dans un style ampoulé, me sembla très-peu intéressant. Mais la foule augmentait toujours, et devenait de plus en plus insupportable; bientôt on s'aperçut que des enfans, soit par malice ou par espièglerie, cherchaient à renverser les supports du principal échafaudage, s'inquiétant peu des dangers qu'ils courraient eux-mêmes, en cas de réussite. Malgré tous ces désagrémens un monsieur appelé Governour se présente, tenant à la main un grand discours écrit, qu'il lut de manière à être à peine entendu de ceux même qui l'entouraient; ce qui excita de nouveau le mécontentement, et donna lieu à des cris encore plus furieux; la multitude ayant sans doute fondé sur l'éloquente inspiration de l'orateur, des espérances de plaisir et d'instruction, fut tellement vexée de ne pouvoir recueillir une seule de ses paroles, qu'elle l'interpella dans les termes les moins flatteurs : *Élevez donc la voix! que le diable vous emporte! plus haut! nous n'entendons pas un mot!* Et ce pauvre M. Governour, de s'égosiller pour satis-

faire à une demande aussi déraisonnable; mais comme la nature lui avait refusé les privilèges des *Hunt* et des *O'Connell*, il fallut bien renoncer à dissiper la mauvaise humeur de ses auditeurs. L'ordre disparut complètement, une partie de cette populace réussit à forcer les rangs des soldats, à grimper sur le théâtre, au grand mécontentement de ceux qui s'y trouvaient; d'autres jugèrent à propos de renverser l'échafaudage, et au moment où M. Governour prononçait avec emphase un morceau sur l'esclavage des Irlandais, l'édifice parut pencher d'un côté, et un bruit alarmant se fit entendre.

Un de ces messieurs eut la présence d'esprit d'engager tout le monde à rester immobile, et cette mesure prévint les malheurs que pouvait occasioner cet événement; quant à moi, fatigué depuis long-temps de cette scène, je me retirai aussitôt que la terreur panique eut cessé.

La privation de ce discours était bien peu de chose; les phrases pompeuses et vides de sens, dont il était rempli, ne me donnèrent qu'une pauvre idée de l'intelligence des Américains. Il était uniquement question d'une banqueroute; j'ignore ce qui, dans cette fête, pouvait à ce point exciter la curiosité; mais si j'avais pu deviner que je ne verrais autre chose que des marchands affublés de costumes ridicules, montés sur des chevaux de charrette, et quelques régimens de miliciens indisciplinés, je ne me serais pas dérangé. Non que je regrette ici le défaut de splendeur; on sait que le luxe n'est pas le fait des républiques; et quand bien même ces fêtes eussent déployé à mes yeux tout l'éclat de la grandeur impériale, mon attente

n'en eût pas moins été déçue. Je croyais voir cette multitude se livrer à l'élan du plus généreux enthousiasme, je croyais entendre se perdre dans les airs des chants de triomphe proférés par des milliers de citoyens venant saluer l'aurore de la liberté, dans la personne d'un des membres les plus puissans de la fraternité des nations. Ici rien d'aussi grand.

La journée se termina sans la plus légère gaîté, sans entraînement, sans une manifestation générale d'opinion, pas plus que s'il s'agissait de la France, ou du royaume de Maroc, du Kan de Tartarie, ou de Louis-Philippe, roi des Français. Cette foule regardait et riait, à la vérité, de ces marchands et apprentis se donnant en spectacle avec leurs bas blancs et leurs habits bariolés, défilant gravement au son de la musique, bannières en tête; mais l'idée *morale* de cette fête, si je puis m'exprimer ainsi, était on ne peut plus mal rendue. Cette indifférence, à la vue de tout ce qui se passait, me rappelait Peter-Bell regardant une primevère; et s'il m'était permis de parodier quelques beaux vers d'un de nos meilleurs poètes contemporains, je finirais en disant de chacun de ces spectateurs glacés :

« Avec pompe porté sur un coursier fougueux,
» Un boucher n'est jamais qu'un boucher à ses yeux. »

Telle est mon opinion : permis au lecteur d'en former une autre.

Une des soirées les plus agréables que je passai à New-York, fut celle où j'assistai à une réunion composée de littérateurs et des hommes les plus remarquables des États-Unis. On se rassemble à huit heures, une

fois par semaine, alternativement dans la maison de chaque membre; une partie du temps se passe à converser, le souper vient ensuite, et après quelques libations modérées, on se sépare. C'est là que j'eus l'honneur d'être présenté à M. Livingston, lieutenant-gouverneur de l'État; à MM. Gallatin, Jay, et à plusieurs autres hommes de grand mérite.

Tout mon intérêt se porta sur M. Gallatin, que je connaissais de nom depuis fort long-temps. Né en Suisse, il devint citoyen des États-Unis, peu après la révolution; ses rares talens ne pouvaient manquer de briller sur un pareil théâtre, et il ne tarda pas à être investi des premiers emplois. Ce fut, je crois, dans le cabinet de M. Jefferson, que M. Gallatin commença sa carrière diplomatique; il occupa toujours depuis une place importante dans le pays, et fut souvent envoyé comme ministre à différentes cours d'Europe. Sa naissance étant un obstacle à sa nomination de président, il se décida à abandonner les affaires politiques pour chercher, dans l'étude plus douce de la littérature, un délassement digne d'un esprit dont l'âge n'a pu affaiblir l'énergie.

M. Gallatin a dû être très-beau dans sa jeunesse; sa physionomie expressive annonce un *penseur* profond; je vis de suite, par sa conversation, qu'il était ennemi impitoyable de ces sophismes politiques et religieux qui exercent aujourd'hui chez presque toutes les nations une si dangereuse influence. M. Gallatin parle anglais avec un léger accent de son pays, mais il est difficile de s'exprimer avec plus d'élégance, et d'écrire cette langue avec plus de pureté.

La conversation se soutint agréablement pendant

toute cette soirée, personne n'usurpa le monopole de la parole.

On y traita des sujets de politique et de littérature, mais sans ce pédantisme et cette prétention qui détruisent souvent le charme de la discussion. J'étais enchanté d'avoir l'occasion de connaître la manière de voir des plus grands savans de ce pays intéressant, et je me promis de réitérer souvent mes visites à cette société.

J'avais déjà passé quinze jours dans cette ville hospitalière, lorsque je résolus de varier mes plaisirs, en acceptant l'aimable invitation que me fit le docteur Hosack, de visiter ses propriétés situées sur les rives de l'Hudson. Ce savant s'est fait un nom célèbre par ses ouvrages qui lui ont mérité l'honneur d'être admis dans plusieurs institutions philosophiques les plus remarquables de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne. Il exerça pendant long-temps à New-York l'état de médecin, et après avoir amassé une grande fortune, il s'est retiré emportant l'estime de ses concitoyens.

Le jour que j'avais choisi pour me mettre en route s'annonça fort mal; je partis néanmoins sur le bateau à vapeur le *Nord d'Amérique*, suivant la rivière jusqu'à Hyde-Park, qui était à quatre-vingts milles de distance. Je comptais beaucoup sur les paysages tant vantés de cette rivière pour charmer mon voyage; les élémens en disposèrent autrement. A peine étions-nous sur le bateau, qu'il s'échappa, des nuages pesans dont le ciel était couvert, comme des flocons de neige; le vent était si froid qu'il me fut impossible de rester sur le pont, quoiqu'enveloppé de tous les manteaux ima-

ginables. Je reparaissais cependant de temps en temps, espérant découvrir quelque site, et lorsque je redescendais à moitié gelé dans la chambre, la vue du poële me paraissait fort agréable.

Il n'y avait donc pas moyen, en pareille circonstance, de se former une juste idée du paysage; ce que j'apercevais par hasard au travers du brouillard, me suffisait pour me convaincre que mon espoir n'eût pas été trompé si j'avais été favorisé par le temps. Cet endroit qui porte le nom de Highlands, me frappa surtout par cette magnifique réunion de tout ce qui existe de plus beau et de plus majestueux dans la nature. Le Rhin n'offre rien de comparable; c'est là que la rivière s'est creusé un lit, entre deux rangées de montagnes évidemment séparées par une convulsion de la nature, et les beautés variées que présente ce tableau, produisent un effet que l'imagination ne saurait rendre.

Le paquebot qui nous transportait avec une grande rapidité, mérite d'occuper une place dans ma description; ses dimensions étaient gigantesques. N'étant calculé que pour la navigation des rivières, sa quille tirait peu d'eau, tandis que la partie supérieure du bateau s'élevait prodigieusement; lorsque, placé sur la poupe, on observe toutes les dispositions qui ont été prises, elles paraissent immenses, et cependant elles sont en proportion avec le nombre de passagers qui voyagent continuellement entre Albany et New-York.

On n'avait rien oublié de ce qui pouvait ajouter à la commodité des voyageurs. Ce qui m'étonna le plus, fut de voir sur le pont la boutique d'un barbier; le visage de mes compagnons m'apprit que la précaution n'était pas inutile.

L'étage au-dessous n'avait rien de remarquable ; il se composait de deux chambres de cent cinquante pieds de long environ. Un de ces appartemens spacieux était magnifiquement orné de glaces, de sophas et d'autres objets de luxe. L'autre semblait destiné à servir de buvette ; on y voyait un comptoir couvert de liqueurs de toute espèce, depuis le champagne jusqu'à la bière, où l'on attendait ceux qui avaient le gosier sec et le gousset bien garni.

Une triple rangée de lits entourait ces deux pièces, et comme on pouvait également se coucher sur les bancs et les sophas, il y avait place dans ce bateau pour cinq cents personnes.

Le déjeûner offrit un spectacle curieux : trois cents mangeurs à table, des mets abondans, et pas de désordre. Les domestiques qui étaient fort nombreux déployèrent pendant tout le temps une activité infatigable. Les uns recevaient l'argent, les autres distribuaient, en courant, les côtelettes et le café ; bref, ce déjeûner ne fut pas moins lestement expédié que celui auquel j'avais assisté sur terre. Tous avaient l'air de dévorer, comme cédant à un appétit dont on ne trouve pas même d'exemple dans nos ménageries. Quelques minutes suffirent ; le cliquetis des fourchettes et des couteaux, les voix si bruyantes au premier instant, s'éteignirent tout-à-coup ; les assiettes, les plats, les tasses, disparurent comme par magie ; tout ce qui avait rapport au repas fut si rapidement enlevé, que sans cette preuve intérieure, qu'il était impossible au plus impudent sceptique de nier, le déjeuner pouvait se comparer à un de ces rêves brillans qui bercent l'homme dans son

sommeil, et s'évanouissent peu après dans les airs.

Le bateau s'arrêta devant plusieurs villages pour recevoir et déposer des marchandises. Je compris, d'après leurs vastes magasins, que ces lieux servaient d'entrepôts aux pays voisins. Ils étaient bâtis de bois peint et blanc; leurs tavernes, très-nombreuses pour la population, étaient surmontées d'enseignes gigantesques, qui annonçaient de loin le désintéressement de leur hospitalité. Les affaires dont il s'agissait furent promptement expédiées, toutes les mesures ayant été prises pour éviter la perte de temps. Je débarquai vers deux heures à Hyde-Park, charmé de trouver à l'auberge un refuge contre les torrens de neige, dont toute la surface du pays était déjà blanchie.

Comme je priais l'hôte de m'indiquer les moyens de me transporter au lieu de ma destination, je vis paraître le docteur qui venait me chercher dans sa voiture. Quoique le pays que nous traversions fût agréablement varié, je n'étais pas d'humeur à l'admirer. Pendant la route le docteur me parla des améliorations faites dans le pays, de celles qu'on projetait encore, mais je l'écoutais avec cette indifférence tout au plus permise à l'auteur glacé et mal à son aise. Nous n'avions qu'un mille à parcourir. L'aimable société que je trouvai en arrivant, les jouissances que la fortune et l'hospitalité avaient réunies dans ce lieu, me firent bientôt oublier les désagrémens du voyage. Le docteur Hosach ayant fait ses études de médecine en Écosse, y avait passé ses premières années. Les nouvelles que je lui donnai de plusieurs de ses camarades d'étude l'intéressèrent vivement. Les uns avaient fait un chemin brillant, les autres, non moins savans

peut-être, étaient morts inconnus. En échange le docteur eut la bonté de me donner des renseignemens précieux sur l'état des arts et des sciences dans les Etats-Unis, renseignemens qu'il m'eût été difficile de me procurer ailleurs.

L'étude des sciences exalte l'imagination, excite dans l'ame les plus généreux sentimens, et détruit ces préjugés qui sont pour les peuples une barrière plus insurmontable que celles de la nature. Les sciences sont de tous les pays; leurs admirateurs forment une vaste république, et sont enchaînés par des liens que ni la politique, ni rien au monde ne peut rompre.

Mes rapports avec M. Hosach ont donné lieu à ces remarques. Quoique notre conversation embrassât mille sujets, un Américain et un Anglais pouvaient discuter; je ne rencontrai chez le docteur aucun préjugé national. Il parlait avec une égale admiration de tous les grands hommes de l'Europe. Sa manière d'exprimer son opinion sur le mérite de ceux de ses compatriotes qui s'étaient distingués dans les arts, dans les armes, dans les sciences ou dans la philosophie, ne laissait rien percer de cette vanité et de cette exagération si communes chez les Américains.

Le jour suivant fut magnifique. La neige, excepté dans les endroits où elle avait été entassée par le vent, avait entièrement disparu. Mon hôte me proposa de visiter ses immenses propriétés; j'acceptai son invitation. La maison est dans un site admirable; elle s'élève sur une haute montagne qui domine l'Hudson, dont les eaux majestueuses, en poursuivant leur cours, répandent sur toute la contrée un air de grandeur et de richesse. Là, elles arrosent un pays assez pitto-

resque mais sans physionomie particulière ; ici, elles se perdent au milieu d'une rangée de collines couvertes de bois et de rochers, dessinant une agréable perspective. Quoiqu'il en soit, la vue ne s'étend au loin que dans une seule direction (au sud-ouest); de ce côté les sommets rocailleux et arides du mont Catskill s'élèvent jusqu'aux cieux et forment un horizon digne de cette scène.

Nous traversâmes un pays magnifique, dont les antiques forêts ont été remplacées par des champs entourés de barrières irrégulièrement plantées. La pensée de Dieu, en créant les montagnes et les plaines, les eaux et les forêts, était sublime; elle ne fut pas comprise de l'homme. Aucun des ornemens naturels qui pouvaient tomber sous la hache n'ont été respectés, et les populations ont porté partout avec elle le désordre et le ravage.

Pourquoi ces plaintes? Ces changemens n'ont-ils pas été impérieusement commandés par l'accroissement des peuples : ne sont-ils pas devenus indispensables aux besoins et aux jouissances de l'homme civilisé? Le temps reproduira des beautés nouvelles, mais l'idée de cette métamorphose dans les siècles futurs peut-elle nous consoler du présent? Les brillans avantages de la civilisation, ses immenses richesses, n'ont pas encore remplacé les trésors qu'avait prodigué la nature.

Le docteur Hosack était cultivateur; il prenait grand plaisir à faire valoir ses terres, occupation très-louable sans doute, mais très-coûteuse. Ayant importé d'Angleterre des bestiaux de race, il pouvait rendre de grands services au pays. Je m'entends peu en agricul-

ture, et la manière scientifique avec laquelle le docteur parlait des longues cornes, des jambes courtes, me donnait la mesure de mon ignorance. Ses établissemens étaient spacieux, en bon ordre, et renfermaient des chevaux excellens. Une paire destinée au carrosse fixa mon attention. Ces bêtes magnifiques ne coûtent, dans le pays, que deux cents dollars; à Londres on les payerait jusqu'à trois cents guinées.

Ce n'est pas en Amérique que le riche propriétaire doit se livrer à l'agriculture. Le prix du travail est très-élevé et encore ne peut-on pas se procurer de bras. La société n'est pas assez avancée pour cultiver sur une vaste échelle. Bien des siècles s'écouleront peut-être avant que l'Amérique ne produise un Coke. Les John Sinclair sont encore à naître.

Dans l'état actuel des choses le petit fermier l'emportera toujours sur le grand spéculateur. Ce que l'homme produit par son propre travail et celui de ses enfans, ne lui coûte pas cher. S'il est obligé d'avoir recours à des étrangers, les dépenses deviennent énormes. Toute l'étude de ces dernières consiste à retenir beaucoup et en rapporter peu en échange. Vient ensuite le besoin des receveurs, des surveillans, et par conséquent l'augmentation des charges; en un mot, le propriétaire peut se regarder comme très-heureux, lorsque tous ces gens se contentent de dévorer les produits, sans y joindre la terre.

Après deux jours passés très-agréablement avec mes amis, je me rembarquai pour New-York. Le docteur m'accompagna à bord, où il me présenta à une famille qui revenait passer l'hiver en ville. Une de ces dames, la plus aimable que j'aie jamais rencontrée,

m'empêcha de trouver le voyage ennuyeux. A dix heures le vaisseau s'arrêta devant le quai ; je ne tardai pas à être réinstallé dans mes appartemens de l'hôtel *Bunker*.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

New-York. — Éducation des colléges. — Discipline des écoles. — Pension pour les enfans de couleur. — Nombre des élèves. — Préjugés de l'opinion. — Condition des nègres. — Anecdote sur un jeune Haïtien. — Les gens de couleur.

Le professeur *Griscomb*, membre de la société des amis, eut la bonté de me faire visiter un grand collége dont il avait la principale direction. Le plan d'éducation généralement adopté dans les États-Unis, est celui que nous suivons surtout en Écosse; on n'y

a apporté aucun genre d'améliorations. Cet usage de former des classes de 50 et 100 jeunes gens, me paraît contraire au bon sens, l'avancement des élèves studieux et habiles devant être retardé par la paresse et le peu de moyens des autres. On a cherché à remédier à cet inconvénient, en confiant la surveillance et l'enseignement d'un subdivision aux plus avancés, qui prennent le nom d'instructeurs de la classe, ou de moniteurs. Dans ce réglement les avantages sont balancés; les élèves apprennent, il est vrai, plus facilement; le travail du maître devient moins fatigant; mais ces petits professeurs sont injustement responsables de l'incapacité et de l'ignorance de leurs camarades. On m'a assuré qu'en Angleterre, comme à New-York, ce système avait eu de grands succès; il peut être en effet profitable à la moitié des jeunes gens qu'on instruit de la sorte; cependant je ne puis m'empêcher de répéter que cette idée de sacrifier à l'avancement du plus grand nombre, les progrès de quelques-uns, me paraît sujette à de nombreuses objections. De tous les établissemens qui ont adopté ce mode d'éducation, celui du professeur *Griscomb* m'a paru le mieux dirigé. Le talent et le zèle du maître n'ont rien épargné pour que les études y fussent en rapport avec les moyens et l'âge des élèves.

Il existe une différence marquée entre le mode de punir et de récompenser chez les Anglais et les Américains. Ces derniers ne tolèrent ni les corrections personnelles, ni les violences d'aucun genre. Je ne saurais dire encore jusqu'à quel point ce système est louable; et à en juger par l'institution de M. *Griscomb,* je serais porté à croire à de bons résultats! Je n'ai

jamais pu me rendre compte de l'antipathie que témoignent les Américains pour nos colléges anglais, dont les usages sont au moins aussi en harmonie avec les idées républicaines, que dans leurs propres colléges.

Le rang n'y jouit d'aucun privilége ; il n'y en a que pour les qualités personnelles. La règle qui oblige les élèves à se servir eux-mêmes les révolte au dernier point, et je n'ai pas encore rencontré d'Américain qui ait pu aborder cette question de sang-froid. Rien ne me semble plus plaisant que ce constraste. Un jeune Anglais de famille qu'on envoie étudier à Westminster, brosse ses habits, lave les tasses, tandis que le plus petit marchand américain croirait entacher son sang plébéien en permettant à son fils de remplir de telles fonctions.

Tâchons cependant d'expliquer cette bizarrerie. En Angleterre ces emplois serviles sont exercés par des *hommes libres ;* en Amérique, dans les états même où l'esclavage est aboli, le service domestique, exclusivement confié aux nègres, se trouve lié à une foule d'accessoires humilians. Il est donc impossible de faire comprendre à un Américain que ces fonctions n'ont rien de vil en elles-mêmes ; mais que par une confusion d'idées, les habitudes et la position sociale de ceux qui les remplissent, les ont rabaissées. Ce préjugé ne peut avoir autant de force dans un pays où ces services sont l'apanage d'une classe de gens respectables, dont l'intelligence marche de pair avec celle des autres artisans ; mais il ne saurait exister en *aucune manière* dans un pays où, pendant long-temps, les princes du sang royal étaient les seuls exceptés de ces soins. Laissons maintenant de côté l'idée de

dégradation personnelle, et posons simplement cette question : cet usage établi en Angleterre est-il favorable ou non aux progrès du caractère moral? En Angleterre, l'expérience a prouvé que ce système réussit à merveille. Personne ne dira que les Anglais qui ont été soumis à cette discipline sont dépourvus de grandeur et de noblesse dans le maintien. Personne ne peut trouver mauvais que l'homme destiné à réunir un jour les avantages de la naissance et de la fortune, ait été dans sa jeunesse placé de manière à ne pouvoir se distinguer de ses camarades que par ses qualités personnelles.

Peut-être cette coutume ne convient-elle qu'au pays où la distinction des rangs forme une partie intégrale de la constitution. Dans les États-Unis, où l'orgueil de la naissance et du rang ne peut exister, elle doit nécessairement perdre de son efficacité. Je ne me permettrai pas de prononcer à cet égard. J'ajouterai seulement que ce sujet n'ayant jamais été sérieusement discuté dans ce pays, mon opinion d'un autre monde ne peut être d'aucun poids.

J'avais consacré ma journée à l'inspection des écoles, et je quittai le professeur *Griscomb*, pour aller visiter une pension destinée aux enfans de couleur. J'y trouvai réunis une centaine de jeunes gens, sur les traits desquels j'aurais pu suivre toutes les diverses gradations de couleur qui séparent l'Ethiopien de l'homme d'Europe. Quelques-uns étaient si blancs qu'il m'eût été difficile de retrouver les traces du sang africain. Leur personne était propre et bien tenue, et quoique appartenant aux classes les plus pauvres, leurs habits n'indiquaient pas la misère. L'intelli-

gence et la bienveillance du professeur me frappèrent. Il répondit franchement à toutes mes questions, et semblait orgueilleux des progrès de ses élèves.

Depuis mon arrivée dans les États-Unis, j'ai souvent entendu des hommes graves et intelligens, soutenir que le nègre est d'une race inférieure, et forme l'anneau qui sépare l'homme de la brute. J'étais heureux de me trouver à même d'ajouter de nouvelles observations à celles que j'avais déjà faites en Angleterre. Je priai donc le maître de me dire si ses remarques confirmaient l'opinion que les enfans noirs apprenaient moins facilement que les blancs. Il m'assura le contraire, et me dit que, pour la sagacité, l'aptitude et l'intelligence des sciences, ces malheureux enfans ne le cédaient en rien aux autres. Mais, hélas! s'écria-t-il, à quoi leur serviront ces connaissances, puisque les préjugés de la société leur défendent d'en faire usage! Quels que soient ses talens, le nègre sera toujours nègre, toujours un être voué à la dégradation et privé de tout ce qui flatte l'ambition des autres hommes.

Je croyais, lui répondis-je, que cette ligne de démarcation n'existait pas dans les États où l'esclavage était aboli. Dans celui de New-York, par exemple, les hommes de couleur ne sont-ils pas appelés à exercer tous les emplois?

« Votre question me prouve, répliqua-t-il, que vous n'êtes pas Américain : cette exclusion n'est commandée par aucune loi, mais la force tyrannique de ce préjugé a seule fondé l'opinion généralement admise sur l'infériorité des malheureux nègres. Je n'avais rien à répondre; ces observations s'accordaient

trop avec celles que j'avais déjà faites à cet égard, pour que je ne fusse pas convaincu de leur vérité.

Après m'avoir expliqué sa méthode d'éducation, le maître me donna les preuves les plus satisfaisantes des progrès de ses élèves. J'assistai à la classe de navigation, et je fus témoin de l'intelligence et de la rapidité avec lesquelles plusieurs de ces jeunes gens parvinrent à résoudre quelques problèmes difficiles. La plupart étaient déjà forts sur l'arithmétique, d'autres se distinguaient même dans l'étude des hautes mathématiques. On en vint ensuite à un long et sérieux examen sur la géographie; ces enfans répondirent sans peine à des questions qui m'auraient fort embarrassé moi-même.

Cette petite troupe m'intéressait tellement que, reprenant ma première conversation, je demandai au professeur quel pourrait être le sort de ces enfans en entrant dans le monde? Il me répondit que le nombre des emplois auxquels il leur était permis de prétendre, était très-borné. Ceux qui étudient la navigation sont destinés à la marine; mais quelle que soit la supériorité de leurs talens, ils ne pourront jamais obtenir des places d'officiers, même sous les ordres de capitaines plus ignorans qu'eux. La brillante carrière du cuisinier ou du maître-d'hôtel est à la vérité ouverte devant eux; mais la place de simple contremaître d'un vaisseau leur est aussi difficile à obtenir que celle de chancelier d'état. Les mêmes obstacles se rencontrent ailleurs. Permis à eux de manier les pierres, le mortier et la truelle; mais quant à devenir maître maçon, les mêmes raisons qui leur défendent de professer la philosophie les éloignent encore de ce

noble emploi. Quel est le blanc qui voudrait obéir à un maître homme de couleur? L'état de cordonnier, de menuisier, de tailleur, leur est également défendu. — Ils pourraient sans doute les exercer pour des gens de leur caste; mais quel est le gentleman qui voudrait porter des vêtemens fabriqués par un être d'une couleur différente de la sienne? Ils pourraient être épiciers; mais quelle ménagère distinguée consentirait jamais à se fournir de thé et d'épicerie chez un vil nègre!.... Ils sont plus heureux dans l'état de barbarie : comme tels, il leur serait permis de saisir par le nez le président des États-Unis. En Amérique, le service domestique leur appartient exclusivement; cependant les émigrés irlandais qui, depuis quelques années, arrivent par bandes, sont devenus leurs rivaux.

Il n'est donc pas juste de dire que l'esclavage soit aboli dans les États du Nord. Seulement on ne peut plus forcer un nègre au travail, et ses sueurs et ses nerfs ne sont plus une propriété particulière. Mais est-ce donc là le seul bienfait de la liberté? Si cette expression n'est pas un vain mot, elle doit signifier que les droits sont égaux, et que chacun est libre de faire usage des facultés qu'il a reçues de la nature. Dans ce sens, on peut soutenir sans crainte que cette classe dégradée est encore dans la servitude, et que, sous le joug le plus affreux, il lui est impossible de vaincre un préjugé universellement répandu. Le fouet ne marque plus les épaules du nègre, mais il semble encore gémir sous les chaînes, et l'humiliation se lit sur son front. N'est-ce pas un abus de langage que de proclamer la liberté d'un homme soumis à toutes

les privations. La loi ne l'a-t-elle pas réduit à la pire des conditions, en créant pour lui celle D'ESCLAVE SANS MAITRE.

On ne peut nier que la population nègre ne soit particulièrement destinée à remplir, auprès de leurs concitoyens, les fonctions les plus pénibles. Il y a vraiment quelque chose de dérisoire dans l'application de ce mot de *citoyen*, à ces malheureux *parias*. — Quels droits leur confèrent ce titre? Sont-ils admis à être jurés? Peuvent-ils s'enrôler dans la milice? Peuvent-ils s'asseoir à la table d'un blanc, ou lui tendre la main en signe d'amitié? Hélas! si ces hommes sont *libres,* qu'appelez-vous donc esclaves?

Quelques personnes reconnaissent pourtant l'injustice de ce préjugé, tout en le partageant. Quoique ce mépris pour les gens de couleur soit porté souvent à un degré tel qu'un Anglais ne saurait le comprendre, il existe des hommes éclairés qui montrent plus de modération; c'est à ceux-là que je m'adresserai. Ils ont déjà cherché à porter quelque soulagement au malheur de cette race infortunée. Mais qu'ils ne s'en tiennent pas aux avantages trompeurs que donne aux nègres le droit de suffrage, récemment voté par la législature de New-York (1). Ce n'est pas l'hostilité de la loi qu'il faut combattre, mais celle de l'opinion. Si, de concert avec les ministres de la religion, ils veulent travailler à vaincre le préjugé par la raison,

(1) La législature de New-York a accordé, en 1829, le droit de suffrage à tout homme de couleur possédant une propriété ou un établissement valant deux cent cinquante piastres. Belle concession, sans doute, mais qui ne doit pas en amener beaucoup aux élections!

l'ignorance par le talent, la vanité des grands par la douce bienveillance du christianisme, ils ne peuvent manquer d'inspirer à leurs compatriotes des idées plus saines. Un siècle se passera peut-être avant le succès de cette entreprise, mais le jour du succès arrivera. Ceux qui auront opéré ce miracle seront les bienfaiteurs des nègres et des blancs : ils auront rendu à tous la liberté ; car l'homme dont l'esprit est dominé par un sot préjugé n'est guère plus libre que celui qui en est la victime.

A cette occasion, je cède à l'envie de placer ici une anecdote caractéristique, quoique le fait m'ait été raconté beaucoup plus tard. Dînant un jour à la table d'hôte de mon auberge, je me trouvai par hasard à côté d'un marchand anglais de Saint-Domingue, qui nous fit le récit suivant.

Le fils d'un général haïtien, très en faveur auprès de Boyer vint dernièrement à New-York pour son instruction.

Ce jeune homme, quoique mulâtre, joignait à des manières agréables plus d'esprit que n'en ont ordinairement ses compatriotes. Habitué dans son pays aux hommages dûs à son rang, il partit pour New-York, savourant d'avance tous les plaisirs qui semblaient l'attendre dans une cité aussi opulente.

En débarquant, il fit porter ses effets à l'hôtel qu'on lui avait indiqué comme étant le meilleur ; mais on lui en refusa brutalement l'entrée, et ce fut en vain qu'il s'adressa aux autres. Enfin, il fut trop heureux de trouver une chambre dans une maison garnie tenue par une négresse. L'orgueil du jeune Haïtien qui, soit dit en passant, ne le cédait en rien au dandy le

plus élégant, fut tout d'abord blessé par ce contretemps; mais l'expérience de toutes les minutes ne tarda pas à lui prouver qu'il était un être dégradé aux yeux même du blanc le plus obscur. Le soir, il se rendit au spectacle, donna son argent à l'ouvreuse de loges; mais celle-ci le lui rendit avec dédain pour lui faire comprendre que les gens de sa couleur devaient se placer dans les dernières galeries.

Le jour suivant, mon compatriote qui avait souvent dîné chez le père du mulâtre, vint lui faire une visite; il trouva ce jeune homme désespéré. Tous ses rêves de plaisir s'étaient évanouis; il se hâta de retourner dans son pays, bien décidé à ne jamais revenir aux États-Unis.

Qu'il aille en Europe. Et si jamais il voyage en Angleterre, il peut être sûr d'être bien accueilli partout où il se présentera avec les poches pleines; les églises, les théâtres, les opéras, les concerts, les voitures, les ballons eux-mêmes lui seront ouverts. Il peut se reposer sur des canapés de duvet, charmer ses oreilles par les sons de la musique, se procurer les mets les plus exquis. Il peut voyager en *prince* ou en *roturier*, selon sa fantaisie; il peut jouir des honneurs qu'on accorde aux têtes couronnées, pourvu qu'il puisse payer en roi. En un mot, tant qu'il aura de l'or, tout ira bien; s'il devient pauvre, il est condamné au sort le plus triste. Il fera bientôt connaissance avec les douceurs qui attendent les vagabonds, et M. Roë ou M. Ballantine lui prescriront des exercices utiles à sa constitution. Il n'aura qu'à se montrer pour alarmer tous les surveillans de la paroisse. La nouvelle police le poursuivra comme un taureau

échappé, le maître de la plus mince auberge lui fermera sa porte s'il ose s'y présenter; s'il demande l'aumône, on lui dira de travailler; s'il demande du travail, on le renverra sans lui répondre; s'il vole, on lui paiera son voyage à Botany-Bay, ou on lui fera cadeau d'un habillement jaune tout complet; s'il assassine, on l'enverra dans un autre monde où, l'or ne lui étant plus nécessaire, il y verra sans doute la fin de ses peines.

CHAPITRE V.

New-York. — Maisons. — Domestiques. — Usages de la haute société. — Aristocratie des richesses. — Réunions. — Vins. — Observations. — Préjugé contre les Anglais. — Les commerçans. — Opinions héréditaires.

Lancé depuis mon arrivée dans un cercle assez vaste, je crois pouvoir maintenant hasarder quelques observations sur l'état de la société à New-York. Les maisons des riches y sont en général bâties en briques, avec une façade de pierre ou de marbre, et

Digitized by Google

quant aux distributions, à peu près semblables à celles d'Angleterre. Les salles à manger et les salons sont ordinairement au rez-de-chaussée, et communiquent par des portes à coulisse qui s'ouvrent quand on annonce le dîner. Ces salles à manger ne diffèrent pas des nôtres, mais les salons portent un cachet plus ancien. Ils ne brillent pas par les ameublemens, mais tout y est commode et simple. Ici point de tables de roule, de pendules d'or moulu, de grandes glaces, de boîtes du Japon, point de draperies de soie ou de velours, aucune de ces mille recherches élégantes que les dames anglaises se plaisent à réunir dans leurs appartemens. En un mot, l'aspect de ces maisons est républicain. Les besoins y sont prévus; mais le goût du luxe ne se montre nulle part. Il y a cependant en Amérique beaucoup d'hommes assez riches pour consacrer quelques sommes à des acquisitions de tableaux, de vases turcs ou chinois; mais chaque shelling devant produire un intérêt, ils sont incapables de sacrifier au goût des arts un argent qui peut augmenter leur fortune. Ils aiment mieux être assis sur du cuir ou sur du coton, avoir un livre de banque portant balance en leur faveur, que de s'étendre mollement sur du damas en foulant aux pieds de riches tapis de Perse.

L'abolition du droit d'aînesse est cause de cet état de choses. Une homme qui se trouve à la tête d'une nombreuse famille, se voyant obligé de donner à chaque enfant une portion égale de son héritage, ne saurait placer de gros capitaux dans des objets de luxe, qui ne peuvent ensuite être convenablement divisés. Il arrive même rarement qu'un frère laisse à ses héritiers une fortune indépendante. Que serait-ce, s'il

fallait, à la place d'actions sur le canal de l'Erié ou sur la banque de New-York, recevoir des tableaux et des objets d'art?

Une autre raison de la simplicité des goûts américains se trouve dans le peu de soins des domestiques. Ils sont tous choisis parmi les gens de couleur, et ces hommes, habitués dès l'enfance à être traités comme des êtres inférieurs, manquent tout-à-fait d'énergie morale. Toutes les femmes reconnaissent la supériorité du service anglais. Le nègre a besoin d'une surveillance de tous les instans. Il exécute et ne raisonne jamais. Quelle sollicitude pour une maîtresse de maison! Du grenier à la cave elle doit tout ordonner, tout diriger, et suivre elle-même ces mille détails minutieux qui s'exécutent machinalement en Angleterre sans qu'on soit obligé de s'en occuper.

Le maître de maison a également ses soins. Il est d'abord son sommelier, et aimerait mieux que les clefs de sa cave fussent au fond de l'Hudson que dans la poche d'un nègre, qui pourrait ainsi se trouver quelquefois en présence du *Marston* et du *Bingham*, et l'on sait que son énergie ne va pas jusqu'à pouvoir résister à une pareille tentation. Tous ces désagrémens ont porté quelques personnes à prendre pour domestiques, des habitans de l'île Emérald. Je doute que ce changement ait eu partout de bons résultats. Dans les États-Unis, on regarde la domesticité comme un état dégradant, et le président lui-même, malgré toute sa popularité, ne trouverait pas, parmi ses concitoyens, un homme qui voulût brosser son habit ou monter derrière sa voiture. Les Écossais et les Anglais qui arrivent avec l'idée de servir, épousent bientôt

ces préjugés. En débarquant sans chapeau et sans linge, ils cherchent un maître; mais dès qu'ils ont gagné quelqu'argent, ils prennent leur congé, et vont, pleins d'orgueil et d'espérance, se faire fermier ou marchand dans l'intérieur du pays.

Un domestique n'est jamais long-temps en place; il arrive ignorant, et quand il commence à rendre quelques services, il faut lui donner son compte et en chercher un autre. Je suis bien persuadé que les Américains, qui sont si jaloux en politique de leurs perpétuelles réélections, s'abonneraient volontiers à ce que le corps des domestiques fût autrement constitué.

En entrant dans une maison américaine, vous ne trouvez jamais un domestique pour vous annoncer. Dès que vous paraissez, il prend la fuite et vous laisse à votre étoile pour vous conduire dans des appartemens que vous ne connaissez pas, et où l'on ne rencontre que les chapeaux et les ombrelles de ceux qui vous ont précédés. Marchant en aveugle, on heurte à toutes les portes; on entre souvent dans la chambre à coucher d'une jeune femme, et l'on est réduit à s'échapper par où l'on est venu. C'est le parti que j'ai pris dans une maison respectable, où j'avais accepté une invitation, et je ne sais vraiment pas ce qu'on aura pensé de ma retraite précipitée.

Quoiqu'il en soit, les usages sont à peu près les mêmes à New-York, que dans nos grandes villes de commerce, même but dans les efforts, même aristocratie de fortune, même entraînement vers des distinctions ridicules et déraisonnables.

Il est de mode d'appeler les États-Unis le pays de la liberté et de l'égalité. Si le mot égalité veut

simplement dire qu'il n'existe pas d'ordre privilégié en Amérique, l'application en est rigoureusement juste (1). Mais sous un point de vue moins large, ce n'est qu'un mot vide de sens. Il existe autant d'égalité pratique à Liverpool qu'à New-York. Les hauts barons de la bourse ont autant d'orgueil dans l'une que dans l'autre cité; leurs filles et leurs femmes déploient les mêmes prétentions et la même morgue. Que peuvent les lois contre la vanité de l'homme et son désir inné de se distinguer des autres? Arrêtez-les sur un point, ils se précipitent sur un autre avec plus de violence. L'esprit le plus libéral et le plus élevé a toujours en réserve une qualité du corps ou de l'esprit, une vertu, un caractère, une fortune, un je ne sais quoi de réel ou d'imaginaire, qui le place à ses yeux au-dessus de ses semblables. Le riche méprise le pauvre, l'homme à talent l'ignorant ; l'orateur doué du don des langues et né dans une classe élevée, regarde en pitié ce *roturier* qui, par ses talens et l'estime dont il jouit, a peut-être encore plus de vrai mérite que lui.

Les hommes sont ainsi faits, et le beau sexe ne le leur cède en rien. Une femme qui a quelque attrait ne peut pas être républicaine dans le cœur. La beauté est despotique, elle veut étendre son pouvoir partout, et n'abdique jamais ses priviléges. Les Américains disent souvent que tous les hommes sont égaux; je n'ai jamais entendu une femme le dire. La femme

(1) Pas très-rigoureusement car, dans certains états, le droit de suffrage n'est accordé qu'à ceux qui possèdent une certaine fortune. Dans la Virginie, cette quotité est fort élevée.

veut, au contraire, qu'on lui accorde tous les droits à la préférence et à l'admiration, et n'est satisfaite que lorsque ses prérogatives sont reconnues. Sa vanité n'a pas de bornes; un trait gracieux, une main douce, une boucle, un bonnet, une plume, un colifichet, un sourire, un geste, un rien devient le signe de la capricieuse suprématie. Ne parlons plus de femmes républicaines; on ne saurait en trouver nulle part: la nature humaine est la même dans les deux mondes.

Au milieu de cette communauté marchande, l'aristocratie exerce tout son empire. On la retrouve partout. Pendant un bal, j'ai eu une assez longue conversation avec une belle dame qui passe pour une puissance dans le monde fashionable. Elle me demanda ce que je pensais de la société, et je répondis que j'avais rarement rencontré autant de jolies femmes réunies.

— Vraiment! reprit-elle avec surprise, cela me ferait penser que les Anglais ne sont pas très-difficiles; mais enfin que dites-vous des usages et des manières?

— Oh! je ne puis, madame, en faire un aussi pompeux éloge; mais ce n'est pas dans une assemblée aussi brillante de jeunesse, de beauté, de gaîté et d'esprit, que je voudrais me permettre la moindre remarque désobligeante.

— Cependant, répondit ma belle causeuse, il ne faudrait pas être d'une bien grande rigidité et d'une finesse bien délicate, pour faire une différence entre le cercle vulgaire qui nous entoure et les dames qui fréquentent des sociétés plus distinguées. Mistress***

est une bonne vieille qui semble se faire un point d'honneur de rassembler dans ses bals tout ce qui se présente, et vous resteriez dix ans à New-York que vous ne rencontreriez ces figures-là nulle part ailleurs. Il n'y a pas ici douze femmes que je voulusse admettre chez moi.

Je me permis alors de lui adresser quelques questions sur de jolies personnes qui dansaient autour de nous; questions qu'elle éludait selon la circonstance. « Quel est ce joli petit pied? — C'est la fille d'un marchand de tabac. — Et cette danseuse si pleine de grâces?—C'est une femme de rien, commune et sans éducation. » D'autres étaient tellement inconnues qu'on n'en savait ni les noms, ni l'origine. En un mot, un comte de l'empire, à cheval sur ses soixante quartiers de noblesse, ne se serait jamais exprimé avec autant de violence et de mépris sur ces charmantes plébéiennes. Ainsi que le lecteur apprenne qu'il y a au monde des femmes encore plus *exclusives* que les patronesses d'Almack.

Je crois maintenant devoir donner une idée de la haute estime qu'on a pour les gens riches dans cette ville. A une réunion, qui eut lieu il y a quelques jours, mon hôte voulut bien me présenter à toutes les personnes de distinction qui se trouvaient dans son salon. Malheureusement il crut devoir faire une préface apologétique pour chaque individu, et elle portait toujours sur le plus ou le moins de fortune qu'on lui supposait. « Voyez-vous, me dit-il, ce grand sec, qui a un tour dans l'œil et le nez crochu? Eh bien! il y a un mois qu'il a gagné cent mille gourdes, dans une seule spéculation sur les suifs. Cet autre, ajouta-

t-il, riche au moins d'un demi-million de piastres, a demandé à faire votre connaissance, et je vous conseille de ne pas manquer cette occasion. » Enfin, il arriva à un troisième notable, encore plus riche que les premiers. Si j'eusse été présenté aux sacs d'argent, au lieu de l'être à leurs possesseurs, ma soirée eût été tout aussi intéressante, et peut-être beaucoup moins ennuyeuse.

Dans une ville dont les habitans sont exclusivement occupés à amasser des piastres, il m'eût été impossible de trouver le moindre agrément dans les connaissances que je faisais en passant. Je ne prétends pas cependant établir ici que tous les Américains donnent dans ces *sottises;* mais ce qui est évident, c'est que la conversation, dans les cercles, roule presque exclusivement sur les capitaux et leurs divers emplois. Que de renseignemens j'ai recueillis sur le prix du blé, du maïs, du coton et du tabac! Je connais toutes les fortunes et la dépense de chacun, toutes les banqueroutes, tous les dividendes, et si les spéculateurs de Glascow et de Paisley étaient à cet égard aussi instruits que je le suis, ils se garderaient bien de hasarder autant de marchandises sur la place de New-York.

L'heure du dîner est généralement à trois heures; et comme on retourne aux affaires après le dîner, ce repas n'est agréable ni pour les hôtes, ni pour leurs convives. Aussi sont-ils moins fréquens qu'en Angleterre. De là, peut-être, les modifications qui se sont introduites dans leur caractère, et que la profusion et le luxe des tables ne peuvent dissimuler. Un dîner à New-York est toujours servi sur une vaste échelle. La terre, l'air et l'Océan sont mis à contribution; toutes

les habitudes de la famille sont troublées. L'heure du repas est retardée; la confusion est partout, depuis Pierre le mulâtre, chargé du soin des appartemens, jusqu'à Sylvie la fille de cuisine.

Les maisons ne sont ouvertes aux visiteurs que pendant la soirée. Dans ces visites, il y a peu de cérémonie : on sort, on entre sans rien dire; la musique et la conversation se partagent le temps; on fait circuler quelques rafraîchissemens, et chacun se retire avant minuit.

Cet abandon dans les manières est fort commode pour les étrangers comme moi. Elle offre à l'observateur des facilités qu'il ne trouve pas ailleurs, et j'eus le bonheur d'être introduit dans des cercles où les voyageurs, mes prédécesseurs, n'avaient jamais pu pénétrer.

Les usages, pendant un dîner, sont les mêmes qu'en Angleterre. Seulement il est rare que les femmes y soient invitées ; aussi n'y voit-on ordinairement que les dames de la maison. Elles viennent toutes au thé; c'est alors que commencent la musique et la danse, et ceux qui, comme moi, ne prennent pas une part active à ces amusemens, devisent gravement sur les sujets les plus sérieux, les révolutions d'Europe, la paix, la guerre, la réforme parlementaire.

Avant de se mettre à table, la conversation est languissante , comme il arrive dans tous les pays; mais les portes s'ouvrent enfin, et un repas splendide s'offre à la vue du gourmet. Ici rien n'est épargné; au lieu de ces quelques mets rares, qui dans nos dîners semblent courir les uns après les autres, les plats s'alignent en triples colonnes, et il faudrait au moins un acre

d'acajou pour les étaler en long. La vaisselle plate contribue peu à relever l'éclat du banquet; mais, sans ajouter au luxe, elle est cependant suffisante pour les besoins du service. La maîtresse de maison se place et chacun l'imite. Les domestiques noirs, blancs, jaunes, cuivrés, sont partout en action; les mets paraissent et disparaissent comme par magie; la tortue, si lente par elle-même, circule ici avec autant et plus de rapidité que le fameux Charles Wetherell; les jambons et les dindes vous assiégent, le chevreuil ne fait qu'un bond d'un bout de la table à l'autre; et toutes les facultés d'une vingtaine d'êtres raisonnables se concentrent là dans une seule et unique occupation.

Au milieu des premiers coups de fourchette le silence est assez général; mais deux ou trois verres de champagne changent bientôt l'aspect du festin. Les yeux des femmes brillent d'un plus vif éclat, et chacun laisse apercevoir un certain air qui indique qu'on n'est pas absolument mécontent de soi et du genre humain.

Bientôt apparaît le dessert avec ses mille friandises; mais hélas! comment y faire honneur! Après le fromage, les dames se lèvent, et le bordeaux et le madère règnent en souverains. Le madère, dans ce pays, est partout excellent, et je n'en ai jamais bu de semblable en Europe. Les gourmets attribuent cette supériorité au climat et aux soins particuliers dont on entoure ce vin. Jamais ici on n'enterre le madère dans un caveau où la température est toujours la même; il est logé de manière à recevoir en plein les rayons du soleil d'été et les froides bises de l'hiver, ce qui contribue sans doute à lui donner cette saveur particulière et vraiment délicate qu'on lui trouve dans les États-Unis.

Le bordeaux n'est pas meilleur qu'en Angleterre. On ne se sert du porto que comme remède ; et il ne paraît sur les tables que pour faire fête aux Anglais qui, ici comme ailleurs, ont la réputation de préférer ce vin aux autres. Quant au xérès, je n'ai pu en trouver de passable ; il n'est pas encore bien goûté en Amérique.

Les gourmets se piquent ici d'une grande connaissance dans les vins. Les femmes ont à peine quitté la table, que de larges libations commencent; de nouveaux verres servis à chaque convive annoncent de nouvelles bouteilles, et chaque bouteille a son histoire particulière; origine, crû, arrivage, voyage, rien n'est oublié; chaque buveur donne son avis motivé, et ce jugement solennel recommence à chaque bouteille; il n'y a pas moyen d'aborder un autre sujet de conversation. On fait ainsi le tour du cellier, et lorsque tous les vins ont été goûtés, les hommes reviennent au salon, et, après le café, se retirent sans aucune cérémonie.

Je serais injuste, si je ne disais pas que j'ai souvent trouvé beaucoup d'agrément dans ces dîners. Les Américains y mettent une simplicité, une rusticité de manières qui, au premier abord, étonnent un étranger. Ils adressent des questions sur la famille, les habitans, les intentions, les rapports : on se croirait appelé à témoigner après avoir juré sur les évangiles; mais tout cela se fait avec une telle bonhomie, un tel laisser-aller, qu'il est impossible de s'en formaliser. Il ne faut pas juger une nation d'après les usages d'une autre nation. Ces questions paraîtraient sans doute déplacées en Angleterre; elles violeraient toutes les lois de la politesse et de la courtoisie; mais il n'en est pas de même dans un pays où tout le monde permet

ce genre de curiosité. Cependant il faut avouer qu'il n'est pas fort agréable d'être ainsi l'objet d'un examen, souvent conduit d'une manière tellement grossière, qu'il est difficile de ne s'en pas apercevoir. Je puis néanmoins assurer qu'il y a peu de pays où l'hospitalité soit aussi générale et aussi bienveillante, où l'on fasse un accueil plus désintéressé, et où le voyageur, qui ne cherche ordinairement que des connaissances, trouve souvent de vrais amis.

Que de fois on a répété qu'il existait en Amérique un préjugé insurmontable contre les Anglais; maintenant que j'ai voyagé dans cette contrée, je puis assurer que jamais assertion ne fut plus dénuée de fondement; l'ignorance, la crédulité et la mauvaise foi y ont seules donné cours. Il y a certainement un préjugé contre les étrangers en général; mais loin d'être contre les Anglais, il est plutôt en leur faveur.

Disons-le cependant, parmi le grand nombre d'Anglais que le commerce conduit dans les États-Unis, il en est peu qui aient reçu une éducation soignée et vu la bonne société. Venant dans le pays seulement pour y suivre leurs affaires, ils n'attirent l'attention que sur ce point de vue, et reçoivent une hospitalité qui les met dans des rapports très-faciles avec tous les négocians.

Mais qu'un Anglais visite le pays dans des vues plus libérales, on le reçoit d'une toute autre manière et avec des sentimens bien différens. Dès qu'on s'est assuré de sa respectabilité personnelle, il est admis partout, et y trouve un accueil qu'on chercherait en vain dans les autres pays. Ce n'est pas sans quelque examen de leur part, car malgré leurs défauts de

Digitized by Google

manières et d'usages, personne ne saisit mieux qu'eux les vices de forme, lorsqu'ils se rencontrent chez les autres. Ils prononcent sur les moindres apparences; mais leur opinion est toujours fondée sur une observation délicate et fine. Avec eux l'aplomb de l'insolence ne passera jamais pour l'aisance de la bonne compagnie; l'élégance et le luxe seront prisés à leur juste valeur. Le charlatan n'est pas ici sur son théâtre, et il peut se considérer comme passé maître, s'il parvient à tromper les yeux vigilans qui le surveillent.

En avançant que les manières américaines sont audessous de celles de l'Angleterre, je n'entends établir ma comparaison qu'avec les cercles anglais de la première distinction. Car la haute société de New-York n'est inférieure en rien à la haute aristocratie commerciale de Liverpool et de nos autres villes marchandes. Je me plais même à assurer qu'ils ne le cèdent à aucun négociant du monde pour la libéralité, les connaissances, la grandeur de caractère. Presque tous ont voyagé en Angleterre, et ont rapporté sur la nation des idées infiniment plus justes que celles que l'ignorance et l'envie ont répandues chez leurs compatriotes; et s'il était permis de juger tous les Américains par ceux qu'on rencontre dans les grandes villes qui bordent l'Atlantique, on ne pourrait leur refuser une place vraiment élevée parmi les nations.

Mais hélas! on ne peut appliquer ces observations qu'aux premiers négocians et aux premiers jurisconsultes du pays. Hors de cette classe, tout prend un autre cachet, et l'observateur impartial ne peut que critiquer. Les négocians du second ordre n'offrent

aucune garantie, ni dans leurs manières, ni dans leur moralité; et en les comparant aux petits marchands anglais, vous découvrez chez eux une cupidité sans bornes, une complaisance de principes qui fait que tous les moyens leur sont bons pour arriver à un bénéfice; je serais honteux de trouver de semblables dispositions chez mes compatriotes. J'ai entendu louer, en pleine table, des opérations qui, en Angleterre, eussent conduit à Botany-Bay, ou tout au moins à la perte de la réputation. Il est impossible de rester une heure dans le salon d'un hôtel, sans entendre de ces conversations qui dénotent l'absence de tous les principes moraux. Ils ne connaissent qu'un frein, la loi; l'éviter, c'est prouver sa vocation au commerce et son savoir-faire.

On dira sans doute que, n'ayant aucune connaissance du négoce, j'ai pu me tromper en jugeant ainsi les transactions dont j'ai entendu parler. Je le veux bien; mais mon opinion est assise sur des preuves tellement évidentes que je ne puis la croire erronée. Je puis me tromper en matière de commerce; mais quand il s'agit d'une fraude matérielle, il ne saurait en être ainsi. Lorsqu'un homme se vante d'avoir trompé, ou loue un autre de l'avoir fait, qu'en conclure? Que le narrateur est sans honneur, et qu'il suppose que son auditoire n'a pas plus de principes que lui. Car quel est l'homme qui consent à faire des aveux gratuits qui l'exposent au mépris de toute la société?

Il est bon de faire observer aux lecteurs que ces considérations ne sont pas fondées exclusivement sur les mœurs de New-York. Un hôtel garni est un

rendez-vous où se rencontrent des hommes de tous les États de l'Union. Pendant trois semaines, je me suis trouvé chaque jour au milieu de plus de cent personnes que le hasard rassemblait et renouvelait continuellement; cette réunion m'a fourni des moyens sûrs d'observation, et je dois avouer que le résultat a été de diminuer considérablement la haute estime que j'avais conçue pour le peuple américain.

Quoique j'aie rencontré à New-York des hommes vraiment distingués et instruits, je dois dire que l'éducation est bien plus répandue dans nos cercles anglais. Ils nous sont évidemment inférieurs dans les connaissances qui exigent des études longues et suivies. Mais, quant à ces talens que chacun peut acquérir par ses propres observations, ces talens qui sont d'un usage immédiat dans la vie, je ne crois pas qu'il y ait un autre peuple qui les possède au même degré que les Américains. De là, leur goût pour les méthodes analytiques, dans lesquelles ils ont assez de succès.

Un autre résultat de cet état de choses, c'est que la conversation, dans la meilleure société, est moins relevée qu'en Angleterre. Celui qui parle suppose un tel degré d'ignorance dans son auditoire, qu'il se croit obligé de démontrer des propositions qui sont généralement admises, et que nous considérons comme les fondemens reconnus de toute discussion. Ici, ces premiers principes se démontrent encore par de longs raisonnemens, et l'on n'arrive jamais à ce qu'il faudrait établir.

Dans les États-Unis on est persuadé qu'il existe certaines doctrines, certaines opinions transmises

comme des héritages de générations en générations, et destinées à perfectionner les progrès intellectuels de ceux qui en héritent. On les reçoit de ses ancêtres comme l'argenterie, comme la canne à pomme d'or. De sorte qu'il y a des dogmes politiques et religieux qui, ayant acquis une autorité de prescription, ne sauraient être soumis au creuset de l'examen; ils deviennent des aphorismes pour tout le monde. Les problèmes les plus ardus de la législation sont établis de telle manière que ce serait presque un crime de vouloir élever un doute à leur égard. Demandez-leur sur quoi ils fondent cette foi aveugle, ils ne vous en donnent aucune raison solide. L'Américain se croit vraiment doué d'un sens particulier pour découvrir la vérité par *intuition*, sans autre moyen quelconque. Ils possèdent à un haut degré les vérités triviales les plus répandues, et croient que toute l'intelligence humaine est resserrée dans ce cercle. Cette disposition d'esprit est peu favorable aux progrès de la société et je l'ai trouvée enracinée en Amérique bien plus profondément que chez aucun des autres peuples que j'ai visités.

Demain je partirai pour Boston. Je remets à mon retour mes réflexions sur les établissemens publics de la ville de New-York, désirant observer d'abord les traits généraux qui distinguent le pays.

CHAPITRE VI.

Départ. — Voyage à Providence. — Maître d'hôtel Irlandais. — Arrivée. — Physionomie de la ville. — Édifices. — Maison en construction. — Dîner à l'hôtel. — Rencontre du capitaine Bennet. — Voyage à Boston-Pawtucket. — Arrivée à Boston. — Esclavage des Américains. — Hôtel-de-ville. — King's Chapel — Service divin. — Unitairianisme à Boston. — Université de Cambridge. — Bunker' Skill. — Prison de Charleston. — Architecture de la prison. — Maison de travail. — Réglement des prisons. — Travail des prisonniers. — Anecdote. — Discipline des prisons.

Je m'embarquai le 8 décembre, à quatre heures, sur le paquebot *le Chancelier Livingston*, et nous levâmes l'ancre quelques minutes après; nous longeâmes la

rivière de l'Est ainsi que le canal qui sépare *Long Island* du continent; j'avais beaucoup entendu parler du périlleux détroit nommé *Hell-Gate*, formé par la projection de masses énormes de rochers qui, obstruant le passage de la rivière, la font sortir de son lit en agitant ses eaux avec furie. Lorsque nous traversâmes, la marée était haute et le détroit n'offrait rien d'effrayant. Le courant était très-rapide, mais une double machine, dont la force égalait celle de 90 chevaux, suffit pour en triompher; le *Chancelier*, en dépit de ses terreurs, poursuivit gaîment son cours, sans perdre de sa vitesse. Cependant plusieurs vaisseaux ont échoué à cet endroit; il y a moyen, dit-on, de l'éviter, en passant par un autre canal. Les dispositions à bord étaient si bien prises, que le voyageur le plus exigeant ne pourrait trouver l'occasion de se plaindre. Les deux immenses poëles de la chambre y répandaient une grande chaleur; mais l'atmosphère avait heureusement conservé une portion suffisante d'oxigène, pour soutenir la vie au milieu des bouffées d'haleines qui s'échappaient de la bouche d'une centaine de passagers. L'heure du thé arriva : chacun put donner la mesure de son appétit. Le repas fut dévoré aussi promptement qu'on pouvait le souhaiter, mais les odeurs de poissons, d'oignons, de graisse réunies, se firent sentir long-temps après. Je ne pus décider dans le moment si ce mélange était nuisible ou non à l'atmosphère; je crois bien que maintenant je ne résoudrais jamais la question.

Il était impossible de songer à se coucher; la seule pensée des draps et des couvertures me faisait frémir; je n'avais pas de livres, et je ne me souciais pas de

prendre part à aucune des conversations que j'entendais autour de moi. Je demandai mon écritoire et mon papier. Si j'étais de mauvaise humeur en écrivant, ce n'était pas sans motif : j'avais à ma droite deux individus qui discutaient vivement le bill du tarif; à ma gauche un vieux monsieur sans chaussure, dont la toux et l'expectoration ne rappelaient guère le séjour des houris; derrière moi j'entendais le bruyant ronflement d'un homme dont j'enviais le bonheur, puisqu'il oubliait pendant un instant les peines de ce monde. En face je voyais un autre individu sans culotte, qui, avant de sauter dans son lit, racontait à son ami, avec détails, les succès d'une entreprise qu'il venait de faire sur l'huile de baleine; à côté de moi était assis un ministre qui, tout en lisant *sotto voce* un chapitre d'Ezéchiel, lançait à chaque instant un regard furtif sur ce que j'écrivais.

Il faut avouer que le tableau n'est pas gracieux; cependant les plaisirs d'un voyage doivent, comme tous les autres, s'acheter aux dépens de quelques ennuis. L'homme que la plus légère contrariété rend de mauvaise humeur, ferait beaucoup mieux de rester chez lui, et si je suis entré dans ces petits détails, ce n'est que pour apporter plus d'exactitude dans la peinture des mœurs de la société.

Je me suis trop long-temps arrêté sur les désagrémens du voyage pour ne pas en donner la contre-partie. La mer était calme, le vent excellent, j'étais choyé par un maître d'hôtel irlandais, qui, pour rendre mon lit plus *confortable,* y avait entassé des coussins dérobés à mes voisins. Je l'intéressais, disait-il, parce que j'étais de son pays; qui aurait pu croire

que le faible lien de la nationalité pût avoir de l'influence sur un homme de cette classe. Je causai avec lui : il m'apprit que *vivre* en Irlande était *mourir de faim* dans un autre pays ; quoique retenu dans ses paroles, je m'aperçus qu'il était ennemi juré de la société et de ses lois ; que, n'ayant pas un sou à sa disposition, il était venu aux États-Unis pour éviter la prison dans son pays. Le jour où il quitta l'Irlande devrait être le plus beau de sa vie. Sa position actuelle est heureuse ; il avoue qu'il peut mettre de côté, qu'il mange et qu'il boit bien, qu'il a des vêtemens chauds pour se couvrir, qu'il n'a plus rien à craindre des receveurs d'impôts et de dîmes. Qu'y a-t-il donc sur la physionomie d'un Anglais qui puisse exciter dans un tel homme les sentimens qu'on éprouve pour un compatriote? On croirait que sa mémoire ne devrait conserver du passé que le souvenir de ses infortunes, et qu'il serait livré tout entier à ses jouissances présentes vers lesquelles son imagination n'aurait osé s'élever à l'époque de son vasselage. Cependant, à l'entendre, il regrette son toit, il pense qu'il se serait tout aussi bien tiré d'affaire en Irlande ; il n'a rien à reprocher à l'Amérique, c'est un pays excellent pour l'homme sans fortune ; l'eau-de-vie, le pain, les viandes y sont moins chers ; mais sa vieille mère, ses sœurs et *Tim Regan* qu'il aimerait tant à revoir. Enfin s'il plaît à Dieu, c'est dans son pays qu'il veut être enterré à côté de ses pères.

Si jamais *Pat* revient en Irlande, je lui prédis d'avance qu'il n'y restera pas long-temps. Il a maintenant oublié ses premières privations ; mais s'il est obligé de s'y soumettre encore, il comprendra bien mieux la

différence qui existe entre le pays de son adoption et celui qui le vit naître. Mais disons-le avec reconnaissance, les malheurs une fois passés, notre souvenir ne s'arrête plus que sur les jours heureux de la vie.

Nous arrivâmes le jour suivant à *Providence,* où plusieurs diligences attendaient sur le quai les personnes qui se rendaient à Boston. Quoique je fusse muni de lettres d'introduction auprès de différentes personnes de la ville, je n'avais pas l'intention de m'y arrêter; ma place était déjà retenue dans une de ces voitures. Mais, étourdi par la confusion de tous ces gens qui se précipitaient pour avoir des places, je fus épouvanté à la vue de huit gros individus, déjà entassés dans la voiture que j'avais choisie, et je changeai de résolution. Je préférai sacrifier mon argent, dans l'espoir de voyager plus agréablement le lendemain. D'ailleurs le temps était désagréable et orageux, j'étais en outre mouillé jusqu'aux genoux, par la neige à moitié fondue dans laquelle j'avais été obligé de marcher en débarquant. La perspective d'un bon hôtel dans la ville, me sourit davantage que celle d'un voyage de huit heures pour me rendre à Boston.

L'intérieur de l'hôtel que je voyais de loin ne me parut pas magnifique. Rien n'indiquait au dehors que ce fût une maison garnie: on voyait au rez-de-chaussée une rangée de boutiques. L'escalier qui menait aux étages supérieurs était fort étroit: peut-être aurait-il passé pour propre à Rome, mais en Angleterre on l'aurait trouvé peu convenable. En entrant, j'adressai plusieurs questions aux personnes de la maison qui passaient près de moi, sans pouvoir en obtenir une réponse. Je m'approchai du comptoir, et je

vis l'hôte si occupé à faire un mélange d'eau-de-vie et d'eau, pour une bande de fumeurs, qu'un étranger de ma tournure ne pouvait espérer d'attirer ses regards. Je me tournai donc vers une femme qui, malgré son air indifférent, paraissait disposée à m'écouter, et je la suppliai de nouveau de vouloir bien me dire s'il y avait moyen de me loger pour la nuit. Je ne fus pas plus heureux cette fois, et il y avait quelques minutes que j'attendais, lorsque, dans un de ces momens où les demandes des buveurs étaient moins pressantes, on trouva le loisir de m'écouter et de me répondre. Enfin, j'augurai mieux de ma position. Je trouvai non-seulement ce qu'on peut raisonnablement désirer, mais encore un luxe auquel je n'avais pas osé prétendre : un salon particulier, communiquant avec une chambre à coucher très-commode, et de plus la liberté de fixer les heures de mes repas.

Après avoir changé de toilette et donné quelques ordres, je sortis pour visiter la ville. Providence est la capitale de l'état de *Rhode Island*, et renferme environ vingt-cinq mille habitans. Elle s'élève sur le penchant d'une montagne qui domine toute la vue de cette superbe baie. On aperçoit de temps en temps quelques édifices en briques, d'autres dont la façade au moins est en pierres ; mais les maisons, en général, sont toutes en bois. Les manufactures de coton y sont très-nombreuses ; comme je n'entends rien à ce genre d'établissemens, je ne fus pas tenté de les visiter. Le collége, situé sur une hauteur des environs, me parut très-beau à l'extérieur ; mais les chemins pour y arriver étaient tellement obstrués par la neige, qu'ils offraient des périls au-dessus de mon courage. Il était

donc décidé que je ne verrais pas *Brown college.*

L'origine de Providence est encore une triste preuve de la mobilité des destinées humaines. Les *Pères Pélerins*, comme on les appelle, avaient fui leur pays pour chercher, dans les déserts du nouveau monde, cette tolérance religieuse qu'on leur refusait dans l'ancien; mais à peine les victimes de la persécution furent-elles installées dans la Nouvelle Angleterre, que foulant aux pieds toutes les règles de la morale et les divins préceptes de la religion chrétienne, à leur tour ils devinrent *persécuteurs. Les Sociniens, les Quakers,* tous ceux enfin dont les opinions différaient des leurs, furent chassés sans pitié. Parmi eux se trouvait *Roger Williams*, ministre puritain, qui osa, dans les églises de Massachussets, expliquer sa manière de voir sur l'apostasie. Le clergé chercha d'abord à le ramener par les argumens et les remontrances; mais voyant qu'il ne réussissait pas, il usa de violence pour délivrer la population orthodoxe d'un théologien aussi habile.

Roger Williams fut banni; suivi d'un petit nombre de ses disciples, il erra dans le désert, et arriva à l'endroit appelé par les Indiens *Mooshausic*, où ils établirent Providence.

Telles furent les causes principales de la fondation de l'état de Rhode Island. Le jour sous lequel elles nous présentent la nature humaine ne saurait lui être favorable; elles nous prouvent, plus que jamais, que la bigoterie et la persécution marchent ensemble, et qu'il ne manque souvent, aux victimes de la tyrannie politique et religieuse, que le pouvoir, pour devenir oppresseurs.

L'Arcade est le seul édifice qui offre quelques beautés en architecture ; à chaque extrémité s'élève un portique d'ordre ionien. La tige des colonnes, à en juger par l'apparence, est construite dans les proportions de l'ordre dorique grec, ordre magnifique en lui-même, mais qui ne saurait s'allier à un entablement ionique sans blesser la vue. Je ne connais rien, en Amérique, où le défaut de goût soit plus sensible que dans les édifices. Les maisons de campagne des plus riches citoyens sont pour la plupart ornées de piliers, qui s'élèvent depuis le bas de la maison jusqu'au haut; ces piliers supportent, ou, pour mieux dire, ne supportent rien, et pourtant plusieurs de ces maisons ont trois ou quatre étages. Il en résulte que ces colonnes, dont les proportions ne sont guère plus gracieuses que celles d'un tuyau de pipe, sont loin d'exciter l'admiration. Quoique dans la plupart des édifices publics on découvre une ignorance totale des règles les plus simples d'architecture, les Américains s'étonnent de l'indifférence des étrangers à la vue de monumens dont les défauts ne peuvent échapper à l'œil le moins exercé.

Il est assez d'usage, dans une ville maritime, d'aller chercher sur le port une idée souvent incomplète de l'activité de son commerce. L'itinéraire de Providence assure que ses rapports avec l'étranger sont très-étendus : cela peut être; mais je ne vis sur la baie que deux grands vaisseaux et une vingtaine de petits bateaux ou de goëlettes.

Je ne dois pas oublier de parler de la singulière opération à laquelle j'assistai. Il ne s'agissait rien moins que de soulever un grand bâtiment pour y

ajouter un étage au-dessous; il était bâti en bois, avec des cheminées en briques, et se composait de deux maisons réunies par le toit. La partie inférieure de l'une formait un magasin rempli de tonneaux et de balles de coton. Je m'arrêtai quelque temps pour suivre les progrès de l'entreprise. On souleva d'abord l'édifice par le moyen de plusieurs leviers qu'on introduisit sous les fondations. Ayant réussi à l'élever à quelques pieds de terre; on posa des supports aux quatre coins pour le soutenir. Bientôt l'édifice parvint à la hauteur de cinq pieds et les échelles devinrent nécessaires pour ceux qui voulaient entrer ou sortir. Je pus m'apercevoir, en regardant aux fenêtres, que les habitans de la maison se livraient, comme à l'ordinaire, à leurs affaires journalières, sans s'inquiéter de leur nouvelle position dans l'atmosphère. Il en était de même du magasin où la vente et les achats n'avaient pas été interrompus. Cette opération, toute simple qu'elle fût elle-même, annonçait une grande habileté dans l'art mécanique.

Après cette excursion je revins à l'hôtel où m'attendait un assez bon dîner. C'était la première fois que je mangeais seul depuis mon départ d'Angleterre, et j'ai cela de commun avec mes compatriotes, que j'attache une grande importance au privilége de choisir mon dîner et de fixer l'heure à laquelle je le mangerai. Ce n'est que dans la solitude que l'homme peut jouir de la satisfaction qu'il éprouve à l'idée de former un être complet dans la création. Dans un repas public, il n'est qu'une fraction, un décime au plus, un centième peut-être de ce monstre mangeant dont l'appétit égale celui des *mastodon* et des *Behemoth*. Il travaille sans relâche,

mais il est tourmenté par l'idée qu'il perd en dignité ce qu'il gagne en profusion. C'est par hasard qu'il se trouve dans une société qu'un besoin passager a réunie et avec laquelle il n'aura peut-être jamais d'autres liens que ceux formés par un appétit brutal. Jamais l'Américain, dont l'esprit a été ainsi avili dès sa jeunesse, ne connaîtra ces hautes pensées qui se présentent à l'imagination de l'homme solitaire! A la fin d'un bon dîner cet homme se complaît dans la dignité de sa nature et dans les brillantes destinées vers lesquelles il se croit appelé. Il est en paix avec le genre humain, car il est mollement couché sur un sopha, et sa table est couverte de vins et de liqueurs. Il est content de lui-même; il s'arrête avec complaisance sur les succès qu'il a obtenus soit dans les armes, dans la littérature ou dans la philosophie. S'il cherche à lire dans l'avenir, l'horizon est brillant et sans nuage; s'il jette un coup d'œil sur le passé, il se hâte d'en effacer les peines, pour ne songer qu'aux jours heureux. Il est dans ses pantoufles, enveloppé de sa robe de chambre, que lui importe le monde et toutes ses ambitions? J'en appelle au philosophe; qu'il réponde?......

J'étais dans ces momens de jouissance physique et intellectuelle, lorsque mon domestique entra pour me dire qu'il venait de rencontrer le capitaine Bennet sur l'escalier, et qu'il se disposait à venir me rendre visite après mon dîner. Je lui fis répondre que rien au monde ne pourrait m'être plus agréable; quelques minutes après, j'eus la satisfaction d'échanger avec l'intelligent et aimable marin mille témoignages d'amitié. Dans notre tête à tête il m'apprit qu'il voyageait avec sa femme pour se rendre à Boston, venant de

quitter New-Bedfort, sa ville natale. Le capitaine proposa de me présenter à sa famille; je l'accompagnai de suite à son appartement où je passai une soirée agréable. J'appris, non sans plaisir, que nous ferions route ensemble, le lendemain. Ce voyage, avec le capitaine Bennet, m'offrait de grands avantages. Habitant la Nouvelle-Angleterre, il put me donner, sur cette province, de ces détails précieux qui échappent souvent aux observations du voyageur.

Le jour suivant nous étions sur pied de bon matin. Après un déjeuner passable, nous quittâmes Providence à sept heures, et je fis connaissance, pour la première fois, avec une diligence américaine. L'Anglais, habitué au luxe des malles-postes et des chemins ferrés, pourrait avec raison trouver cette voiture horrible; cependant il n'eût pas été permis à un Français ou à un Italien de la trouver telle. Les proportions de cette voiture étaient lourdes; sa charpente, de la grandeur d'un charriot ordinaire, était soutenue par des courroies énormes, qui se rattachaient à des morceaux de fer massif que personne, aux mouvemens de la voiture, ne pouvait prendre pour des *ressorts*. Cette diligence n'est fermée que par de simples rideaux en cuir, qu'on a le privilége de lever à volonté, lorsque la chaleur vous incommode. En hiver, cependant, les avantages de cette invention sont plus qu'illusoires. Le vent s'introduit par mille crevasses, et, avec le thermomètre au-dessous de zéro, il arrive que cette liberté de circulation n'ajoute guère aux agrémens du voyage. L'intérieur pouvait contenir neuf passagers placés sur trois rangs; au siége du milieu était adapté une courroie

qui s'enlevait à volonté et qui servait, au besoin, de dossier aux voyageurs. Le conducteur peut admettre une personne sur le siége; le prix de cette place est le même que dans l'intérieur. Toute la machine enfin était aussi grossière que possible; les chemins mal entretenus, qu'elle avait à parcourir, exigeaient peut-être une semblable construction; les chevaux, quoique très-laids, étaient forts et capables de remplir leur pénible tâche. Je souriais en moi-même en pensant à l'effet que produirait un pareil *attelage* sur un chemin anglais. La vue d'un ballon, s'élevant dans les airs, attirerait moins la curiosité. Si on a voulu donner l'idée de ces voitures englouties à l'époque du déluge, et découvertes, il y a peu de temps, par le professeur Buckland, celle-ci peut passer, sans difficulté, pour l'équipage qui conduisit à l'arche Noé, sa famille et tout son établissement. L'automédon Jéhu, homme vêtu de la manière la plus ignoble, avait l'air d'un fossoyeur retiré, et jamais cocher de son espèce n'avait respiré dans les quatre parties du monde.

Il nous fallut huit heures de marche pour arriver à Boston qui n'était éloigné que de quarante milles. Je me rappelle avoir dit, dans le temps, que ce chemin était le plus mauvais qu'on pût rencontrer; je ne tardai pas à me rétracter, lorsque j'eus voyagé davantage dans les États-Unis. Il était obstrué par des ornières profondes, des pierres énormes, que le marteau aurait pu convertir en matériaux excellens. Les lecteurs anglais peuvent rire, lorsqu'on leur parle sérieusement des secousses de la voiture; il n'en est pas moins triste d'arriver tout meurtri et avec les membres perclus. Quant à moi, j'avoue que, me rappelant tout ce

que j'ai souffert dans mes excursions sur le continent d'Amérique, je ne lirai jamais, sans le plus vif intérêt, le récit de pareilles infortunes. Dans la circonstance actuelle, je ne parlerai que de la manière violente avec laquelle je fus plus de vingt fois enlevé jusqu'au haut de la voiture, qui n'était pas mieux bourrée que les coussins qui nous servaient de siéges; aussi ai-je tremblé que ce choc n'opérât quelque révolution dans mon système phrénologique. Un des voyageurs, grave valétudinaire, m'assura que rien n'était meilleur, pour guérir la *dyspepsia*, que ce genre d'exercice; chaque fois, disait-il, qu'il éprouvait une attaque de cette maladie, il venait se faire secouer de la sorte. Le remède me semble pire que le mal, et je le plaignais de toute mon ame.

Comme il avait dégelé pendant la nuit, la neige avait presqu'entièrement disparu. Le pays que nous traversâmes est assez varié, mais le sol en est aride et pierreux, et l'étendue immense d'un terrain, autrefois labouré, aujourd'hui couvert de bois, montre que ses produits n'ont pu compenser les frais de culture. Nous passâmes à Pawtucket, à quatre milles de Providence; c'est le village des États-Unis où l'on fabrique le plus de coton. Je comptai jusqu'à douze manufactures. Les maisons des ouvriers paraissent propres et commodes; cependant j'ai su depuis que tous ces établissemens avaient fait banqueroute dans l'espace de 18 mois, ce qui ne prouve guère que le système du tarif ait obtenu de brillans résultats.

J'étais trop mal à mon aise pour prendre part à la conversation animée qui se soutint pendant toute la route. Cependant je me divertis beaucoup de l'incré-

dulité d'un jeune fermier du Connecticut, auquel le capitaine Bennet ne put jamais faire croire que le bouleau blanc, regardé dans son pays comme un arbre inutile, était cultivé avec soin en Angleterre. Mais il ajouta foi, sans la moindre difficulté, à toutes les absurdités qu'on lui débitait sur les lois, la politesse et les mœurs de mes compatriotes.

A mesure que nous approchions de Boston, la population augmentait. Nous gravîmes une hauteur d'où on pouvait apercevoir la baie, et bientôt, je me trouvai de nouveau dans le tourbillon d'une grande ville. Cette perspective bizarre, cette irrégularité d'architecture me frappèrent moins dans Boston que dans New-York. Cette dernière ville, il est vrai, s'est accrue très rapidement; elle fut bâtie, en grande partie, dans l'espace de 30 ans. Les progrès de la population et des richesses ont été plus lents dans Boston. La partie neuve ne forme que la plus petite portion de la ville; mais le temps a, pour ainsi dire, effacé les difformités de l'autre, en y attachant cette idée de respect qu'on a toujours pour les édifices anciens.

Tout est grave et solide à Boston, rues, peuple, maisons, tout porte ce cachet. On peut comparer New-York à une jeune femme qui, malgré ses formes colossales, est encore légère et fringante. Boston se présente comme une rivale; ses manières sont plus graves, elle semble avoir perdu la fraîcheur de ses plus belles années, mais elle conserve assez de beauté pour exciter l'admiration; la première est d'une gaîté bruyante, prenant, chaque année, un nouvel embonpoint. La seconde, grasse, forte, belle et féconde, chasse ses enfans à mesure qu'elle leur donne le jour.

Digitized by Google

Un vieux proverbe prétend que *toutes comparaisons clochent*, et que, par conséquent, il ne faut jamais les pousser trop loin.

Heureux le voyageur qui peut se délasser des fatigues de la route dans le bel hôtel de Trémont! Cet établissement est monté sur un grand pied; je me procurai facilement un appartement commode où se trouvait réuni tout ce que peut exiger un homme seul. Je jouissais en outre de la félicité de disposer de tous mes momens; je pouvais boire, manger et dormir à l'heure et de la manière qui me convenaient.

Les Américains se disent libres, et cependant ils subissent le joug le plus humiliant. Chez eux ils sont peut-être moins esclaves; mais y a-t-il beaucoup de domestiques qui voulussent se soumettre à l'innovation barbare de déjeuner à onze heures et de dîner à sept. Quoiqu'il en soit, personne n'est moins libre qu'un Américain sur les grands chemins et dans les hôtels garnis de son pays. C'est Boniface, le plus cruel des despotes, qui dispose des heures du sommeil et de celles du repos. Jamais un monarque puissant ne put se vanter de gouverner des sujets plus patiens et plus soumis. Il agit avec eux comme avec des troupeaux. Il sonne la cloche, et tous accourent, comme des chiens à la voix de leurs maîtres. Tous acceptent, sans murmurer, ce qu'il lui plaît de leur servir; ses décrets sont irrévocables comme ceux du destin; il a choisi, pour devise, ces mots : obéir ou mourir (de faim.) »

Tout homme qui voyage dans les États-Unis, doit se munir du meilleur chronomètre de Baraud. Ici, plus qu'ailleurs, les moindres erreurs dans les calculs

du temps sont suivis de désagrémens sans fin. Malheur à celui qui, retenu par ses plaisirs ou ses affaires, oublie l'heure du dîner! Il ne retrouvera plus la côtelette fumée, et devra se contenter d'une soupe à moitié gelée, d'un reste de poisson, du morceau de porc, tiré, tout exprès pour lui, du baril, ou bien faire le sacrifice de son dîner. Telle est la règle; il est libre de choisir (1).

Le lendemain de mon arrivée, je fis porter mes lettres d'introduction à leur adresse, et j'allai me promener dans la ville. Boston, bornée de trois côtés par la mer, s'élève sur une riante colline; le port forme un vaste bassin environné d'une contrée magnifique. Ce qui me frappa le plus, c'est la ressemblance qui existe entre cette ville et un de nos ports en Angleterre. Le plus grand nombre des bâtimens sont de granit ou, pour mieux dire, de siénite. Cependant la

(1) J'avouerai cependant que, dans les hôtels de la plupart des grandes villes, on se procure facilement des chambres particulières. Le prix de ces faveurs est aussi élevé qu'en Angleterre. Pour donner au lecteur une idée des dépenses qu'entraîne ce genre de vie dans les États-Unis, je dirai qu'à New-York, je payais, pour moi et mon domestique, dix-huit dollars par semaine, quoiqūe je n'eusse qu'une petite chambre et que je mangeasse à table d'hôte. J'en donnais trente-cinq à Boston pour trois belles chambres, les repas séparés, et tout compris, le vin excepté. A Philadelphie vingt-six, à Baltimore vingt-huit, à Washington quarante. Il est d'usage de payer par semaine, ou on ne fait aucune déduction aux voyageurs pour les repas qu'ils ne prennent pas à l'hôtel; aussi j'ai calculé que mes dépenses égalaient celles que j'aurais pu faire à Londres dans les premières maisons garnies.

brique domine; les maisons de bois se rencontrent peu dans les quartiers bien habités. Les rues sont étroites et souvent irrégulières. En architecture, rien de remarquable. L'Hôtel-de-ville est bâti sur une hauteur qui domine tout Boston. Imaginez un bâtiment carré, très-massif, ayant de rustiques arcades pour portique, une rangée inutile de colonnes qui ne supportent rien ; et, sur le devant, un fronton d'où s'élève un dôme couronné d'une lanterne carrée. Vous aurez alors une idée exacte de cette structure bizarre.

On parle toujours, en Amérique, de l'hôtel de Trémont et de l'église située dans la même rue, comme dignes d'exciter, chez les étrangers, toute l'admiration dont ils peuvent disposer. L'architecture de cette église est pourtant bien ordinaire. Toute la façade est garnie d'une rangée de colonnes ioniques, plaquées contre le mur, qui, malgré cela, n'en est pas moins visible. Pour comble d'absurdité, on a surmonté ces colonnes d'une tour carrée, sans aucun ornement, dans l'intention, sans doute, de représenter un beffroi.

Ce lieu saint me rappelle une anecdote digne d'être rapportée. Il appartenait autrefois à une congrégation professant la religion anglicane, et se nommait *chapelle du roi.* Un vieux monsieur fort riche vint à mourir, léguant, par testament, une somme considérable pour payer les frais d'un certain nombre de discours annuels sur la Trinité. Le testateur étant mort dans la religion anglicane, personne ne pouvait former de doutes sur ses dernières intentions. Mais la révolution éclata, et quand la paix fut rétablie, il arriva que cette congrégation abandonna son roi, ses

croyances religieuses, pour adopter les principes républicains et les dogmes des unitaires. Dans une circonstance pareille, que devait-on faire à l'égard du testament? La question fut bientôt résolue. On découvrit que l'unitairien pouvait tout aussi bien prêcher des sermons sur la Trinité que l'orthodoxe le plus ardent. Ainsi le zèle du testateur pour la propagation de la vraie foi ne servit qu'à encourager l'établissement des doctrines qu'il regardait comme fausses et pernicieuses. Ce vieux monsieur aurait mieux fait de ne pas frustrer ses héritiers de cette somme.

Ce n'est pas sans peine que je me décide à parler désavantageusement de l'architecture de l'hôtel Trémont, où j'ai été si bien traité. Si je n'avais pas entendu des gens de mérite louer cette construction, comme celle qui faisait le plus d'honneur au genre américain, je ne me serais permis aucune réflexion à ce sujet. L'édifice est en siénite magnifique. Il serait difficile, je crois, de trouver de plus beaux matériaux pour construire. La façade est un portique dorique, formé de quatre colonnes assez bien proportionnées, mais sans fronton, selon l'habitude. Ces colonnes n'étant pas assez saillantes, elles ont l'air d'avoir été incrustées dans la muraille de l'édifice, par la pression de quelque gigantesque pompe à vapeur. Le réfectoire, qu'on admire par-dessus tout, est défectueux sous le rapport du goût et des proportions. D'abord, le plafond est trop bas; puis les rangées de colonnes ioniques, placées autour de la salle, sont surchargées d'ornemens de l'ordre composite. Ce mélange du goût italien et des belles formes grecques défigure tout le

reste. C'est perdre son temps que de s'arrêter sur de semblables matières.

Mes lettres de recommandation me valurent bientôt une foule de visites et d'invitations. Il me semble que les manières de la société, à Boston, différaient de celles que j'avais remarquées à New-York. Au premier abord, je les trouvais moins aimables; mais je ne tardai pas à changer d'opinion. Maintenant je regarde mes amis de Boston comme les hommes les plus éclairés et les plus agréables que j'aie jamais rencontrés dans ma tournée.

Ma première visite fut à une société littéraire, qui, sans être publique, comptait parmi ses membres plusieurs hommes remarquables de l'état. Ma réception fut des plus aimables. Quelques-uns de ces messieurs, en apprenant le but de mon voyage, offrirent de m'aider dans mes recherches. Je vis que New-York ne pouvait se vanter seule de son hospitalité envers les étrangers.

Le jour suivant étant un dimanche, j'allai entendre la messe dans une des églises épiscopales. Le service se fit de la manière la plus convenable. Le soir, j'accompagnai une famille charmante à une paroisse dont le célèbre Dr Channing est le pasteur. Ce dernier était parti pour la Havane, avec sa femme dont la santé exigeait un climat plus doux que celui de la Nouvelle-Angleterre. Les dogmes de cette congrégation sont unitairiens, le service est le même que celui de la religion anglicane; mais on en bannit toutes les expressions qui attribuent la divinité à J.-C. Cette croyance est soutenue par les uns et rejetée par les autres. C'est pourquoi, afin de réunir, dans la même église, toutes

les sectes différentes, on a établi un service qui peut convenir à tous, et ne décide rien sur des doctrines qui ont donné lieu à de si nombreuses disputes.

Quoique l'intention soit bonne, je doute que les inventeurs de ce service aient été guidés par des idées justes et philosophiques.

Le bien qui résulte des prières publiques, cette charité ardente, ce sentiment de fraternité, ne peuvent exister entre des hommes qui ne partagent pas la même croyance. Il est sûr qu'en présence de Dieu, toute distinction doit cesser; mais quand ces différences d'opinion s'étendent au-delà de certaines limites, et attaquent les dogmes les plus sacrés de la croyance religieuse, je ne comprends pas les avantages de la commune adoption d'une liturgie ainsi mutilée, et qui exclut toute expression de cette foi et de ces doctrines sur lesquelles les chrétiens fondent toutes leurs espérances. La valeur de la prière consiste moins dans l'influence qu'elle peut avoir sur les décrets d'un Dieu immuable, que dans celle qu'elle exerce sur le cœur de l'homme qui implore. Pour que cette influence se laisse sentir, il faut que la prière puisse s'approprier à nos besoins personnels. Elle ne doit pas reposer sur des principes vagues et généraux, ni se borner à solliciter ces biens qui intéressent également tout le genre humain. Semblables aux objets matériels, les sentimens s'affaiblissent à mesure qu'ils s'étendent. Il est impossible à l'homme de prier pour tous ses semblables avec la ferveur que lui inspire son pays ou sa famille, qui s'accroît toujours à mesure que l'intérêt se rapproche de nous-mêmes. Ce n'est qu'en implorant miséricorde pour une personne chérie, que nos sen-

timens de piété atteignent leur dernier degré d'exaltation. Je n'ai aucune foi dans le système de dévotion fondé sur les principes abstraits de la philosophie. Le culte religieux doit être à la portée des infirmités du genre humain. La prière qui s'adapte à toutes les sectes, ne peut exprimer la foi ou le sentiment d'aucune.

Le révérend Dr Greennood, avec lequel j'eus le plaisir de faire connaissance, lut l'office du jour qui était simple et touchant; le sermon était élégant, mais froid et sans onction. Il est impossible qu'il en soit autrement. L'unitaire est privé de l'usage de tout ce qui remue le plus profondément le cœur, et dont les prédicateurs évangéliques savent tirer un si grand parti. Qu'y a-t-il de touchant dans un discours sur la beauté de la vertu innée, ou sur les argumens de la pureté morale, fondée sur l'harmonie de ce monde! L'homme doit prier, disaient les unitairiens, parce que les arbres fleurissent, et que les oiseaux chantent. La conduite des hommes a prouvé combien cette conclusion est de peu de valeur en théorie. Il vaudrait autant dire que les hommes doivent porter des lunettes parce que les ours mangent du cheval, et que les autruches déposent leurs œufs dans le sable. Admettons que la conclusion soit aussi claire que le jour. La dépravation du genre humain est trop forte pour être réprimée par de tels remèdes.

Boston est la métropole de l'unitairianisme; c'est là qu'il a pris racine plus profondément, et qu'il a plus largement étendu ses branches. La plus grande partie de la population suit cette religion. Il y avait long-temps que je cherchais à en pénétrer la raison;

mon voyage dans la Nouvelle-Angleterre me l'a expliquée. Les habitans de ce pays sont froids, subtils, calculateurs, ingénieux, flegmatiques. On dirait qu'il manque à la composition de leur être je ne sais quoi qui excite l'enthousiasme chez les autres hommes. Il n'y a pas de pays où l'on admire plus la moralité; il n'y en a pas où le respect pour l'opinion publique soit poussé plus loin. L'argumentation peut donc seule émouvoir un peuple de ce caractère. L'homme de la Nouvelle-Angleterre ne se laisse jamais guider que par la raison; toute exaltation lui est inconnue; parlez-lui de ce qui est grand, généreux et noble, il ne vous écoutera qu'avec indifférence; parlez-lui de ce qui le touche personnellement, il prêtera de suite une oreille attentive. Ses facultés sont vives, ses passions sont engourdies; l'unitairianisme est la démocratie de la religion. Il exige moins de foi et d'imagination que toute autre secte chrétienne. Il s'adresse uniquement à la raison humaine; et tandis qu'il rétrécit le cercle des miracles, il agrandit celui de la démonstration. Ses disciples ont moins de bigoterie parce qu'ils ont moins d'enthousiasme; ils refusent de croire à la doctrine de ce grand et universel sacrifice, ainsi qu'à ces impulsions surnaturelles, qui donnent tant de confiance à la piété, dans les autres sectes. L'unitairien ne connaît d'autre certitude que celle que lui offre sa propre raison; il n'est pas fanatique, mais dogmatique; il ne fait aucune distinction entre ce qui est faux et ce qui est incompréhensible.

Je ne puis m'empêcher de croire que cette religion et cette manière de voir, chez les Bostoniens, ne tiennent à un calcul particulier, dont un philosophe a pu

prévoir le succès sans difficultés. Ils ont choisi leur religion comme on choisit un chapeau, parce qu'elle leur convenait. Nous croyons cependant que leur tête n'a pas atteint sa grosseur, et que son accroissement rapide pourra bien les forcer un jour à revenir à un chapeau plus orthodoxe.

Le professeur Ticknor m'accompagna dans mon excursion de Cambridge (à trois milles de distance), dont je tenais à visiter l'université. Les bâtimens, sans être spacieux, sont commodes; la bibliothèque, la plus grande des États-Unis, renferme trente mille volumes, ce qui n'est pas imposant. Le cours académique dure trois ans; au bout de ce temps, ceux qui se destinent au grade de bachelier sont admis à cet honneur après l'examen d'usage. Trois ans plus tard, ils ont le droit de prendre le titre de professeurs, ainsi que cela se pratique dans les universités d'Angleterre. Les vacances, accordées à différentes époques de l'année, remplissent l'espace de trois mois. Le nombre des étudians se monte à deux cent cinquante; ils peuvent ou résider dans le collége, ou se loger dans les maisons environnantes, selon que cela leur est agréable. On ne les instruit dans aucune religion particulière; mais l'unitairianisme domine dans cet établissement. Pour l'étendue et le nombre des étudians, il ne peut se comparer à la plus petite de nos universités d'Écosse.

De Cambridge, nous partîmes pour *Bunkers' Hell*, lieu à jamais célèbre par le premier combat qui s'y livra entre les troupes royales et les colons révoltés; cette position est excellente, et résisterait à un ennemi puissant, si elle était fortifiée par des retran-

chemens. On bâtissait sur la hauteur un monument en l'honneur de Washington. L'endroit ne saurait être mieux choisi; mais que font à Washington des tribus de marbre et de bronze! *Si monumentum quœris, circumspice.* Notre visite suivante fut à l'arsenal de la marine, établissement très-vaste; on y voyait deux vaisseaux de soixante-quatorze canons, et, autant que je puis me rappeler, une frégate et une chaloupe, un chantier presque terminé et pouvant recevoir le vaisseau de guerre de la plus grande dimension. Je causai long-temps avec le commodore Morris, commandant du poste, et je m'aperçus bientôt qu'il possédait bien d'autres connaissances que celles qu'exige sa profession.

Le lendemain, toujours accompagné d'un ami obligeant, je me rendis à Charleston pour y visiter la prison d'état. La description intéressante du capitaine Hall sur celle de Sing-Sing, avait excité à un tel point ma curiosité, que je brûlais d'envie de voir un établissement dirigé d'après le même plan, sauf quelques améliorations dans les détails. Ils était difficile de concevoir qu'une discipline aussi rigide fût maintenue, sans le secours d'une sévérité révoltante. Aussi est-il nécessaire de voir les choses par soi-même pour croire qu'il soit possible que des centaines d'hommes se soumettent à la règle qui les oblige à vivre et à travailler ensemble, pendant des années, sans s'adresser une seule parole. Je n'aurais donc pas voulu manquer l'occasion de visiter la prison de Charleston. Le spectacle dont je fus témoin me frappa plus que tout ce que j'avais vu jusqu'alors; ce n'était pas, il est vrai, une sensation agréable : on ne saurait en éprou-

ver à l'aspect de la dégradation de ses semblables.

Rien dans la maison n'était malpropre ou rebutant; le geôlier, homme fort et robuste, avait même, contre l'ordinaire, une physionomie assez douce. Autrefois commis chez un marchand, il n'était guère possible de le complimenter sur son changement de profession; avant de nous faire circuler dans la prison, il nous donna des détails intéressans sur l'administration générale.

Les prisonniers, au nombre de trois cents, n'étaient surveillés que par quatorze gardiens. Comment, me disais-je à moi-même, ces criminels, qui sont pour la plupart des hommes forts et audacieux, ne profitent-ils pas de leur supériorité physique pour assassiner ce gardien, et reconquérir leur liberté? un cri, un geste suffirait : ils ont des armes, il ne faudrait qu'un instant pour rompre leurs chaînes et se délivrer de l'esclavage le plus affreux qu'un homme puisse subir. Sur quoi donc est fondée la sûreté du geôlier et de ses assistans? sur une seule chose : une *surveillance* continuelle, tellement stricte, qu'il est physiquement impossible aux prisonniers, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, de se faire la moindre communication, sans être découverts. Leur vie dépend de ce coup d'œil. Ils comprennent toute l'importance de cette sévérité, et agissent en conséquence.

Les bâtimens forment un parallélogramme de cent pieds carrés. Un côté est destiné aux cellules des prisonniers; elles sont toutes en pierres, au nombre de trois cent quatre, et distribuées en quatre étages. Chaque cellule est fermée par une porte de fer. De ce même côté, on voit des galeries de pierre de trois

pieds de large, supportées par des piliers de fer. Ces galeries s'étendent dans toute la longueur du bâtiment, et sur trois côtés bordent ces rangées de cellules. Le quatrième ne présente qu'un mur perpendiculaire, sans escaliers et sans portes. Au-dessous et au-dessus des galeries et des cellules, on a ouvert un passage de neuf pieds de large, d'où on découvre la vue de la prison tout entière.

Chaque cellule a sa fenêtre séparée; chacune a sept pieds de long sur trois pieds de large, et renferme un lit de fer. On a placé d'un côté, sur une grande élévation, une guérite et une sonnette d'alarme, à l'usage seulement du geôlier de service. Au milieu du bâtiment, ou plutôt entre le bâtiment et le carré central, se trouve la cuisine, communiquant par des fenêtres et des portes à un corridor, où les prisonniers sont obligés de passer pour entrer ou pour sortir de leurs cellules. Près de là s'élève la chapelle, où se réunissent les criminels, deux fois par jour, pour la prière.

Il m'a semblé que la meilleure manière de donner aux lecteurs une idée du système établi dans les prisons, était de citer un extrait, tiré du rapport annuel de celle de Boston, sur la discipline : « Les criminels, à l'exception du petit nombre des malades, sont enfermés, depuis le soir jusqu'au lendemain, dans des cellules séparées, disposées de telle manière que la sentinelle de service peut maintenir le silence parmi trois cents hommes. Le moindre chuchotement répété par l'écho de la galerie qui entoure les cellules, arrivant jusqu'à son oreille, lui donne les moyens de prévenir le désordre. C'est ainsi qu'on évite, pendant la



plus grande partie de la journée, des communications qui pourraient être fort dangereuses. Douze minutes sont employées, le matin, à faire un mouvement militaire. Les criminels, divisés par compagnies de trente-huit hommes, commandée chacune par un gardien, marchent en silence vers le lieu des travaux. Une place est assignée à tout le monde; si un des gardiens abandonne la sienne, il doit être remplacé de suite par un autre; la même règle existe pour les criminels.

» Dix ou douze hommes appelés *coureurs* sont employés dansla cour; ils observent, comme lesautres, le plus profond silence; on ne les voit jamais marcher ensemble, ni se réunir par petits groupes dans des lieux reculés; jamais ils ne causent entr'eux; le bruit sourd du travail est le seul qui se fasse entendre dans ce lieu.

» Les occupations varient selon les saisons. A cette époque de l'année, les prisonniers sont au travail deux heures avant le déjeûner; puis ils regagnent leurs cellules, marchant en colonnes serrées sous les ordres de leurs chefs. La cuisine se trouvant sur leur chemin, ils prennent en passant leur nourriture, qu'ils vont manger seuls et silencieusement dans leurs réduits. Un gardien est chargé de présider au bon ordre, les autres sont libres pour quelques instans.

» Au bout de vingt-cinq minutes, les prisonniers retournent à leur travail; ils s'arrêtent en chemin dans la chapelle pour y faire la prière. Le temps, jusqu'au dîner, s'emploie comme avant le déjeûner; l'heure marquée pour ce repas est remplie comme celle du déjeûner, et les occupations du soir sont les

mêmes que celles du matin. Vient enfin la seconde station à la chapelle, où la journée se termine par la lecture de la bible, faite par le chapelain. Après quoi, les prisonniers, emportant avec eux leur souper, reprennent la route des cellules où ils sont enfermés jusqu'au lendemain. »

A peine avions-nous eu le temps de visiter les chambres, lorsque la cloche du dîner se fit entendre, et que nous vîmes paraître les prisonniers marchant avec un appareil militaire; chacun prit son dîner en passant; la marche du bataillon n'en fut pas ralentie; en moins de deux minutes, tous avaient rejoint leurs profondes solitudes et se livraient à la plus douce occupation de la journée. Je prêtai une oreille attentive pour voir si je saisirais un léger mouvement; mais j'aurais pu me croire au milieu d'un désert, tant ces malheureux observaient rigoureusement le silence qui leur était imposé. Au bout d'une demi-heure, la cloche sonna de nouveau et les prisonniers se remirent sur pied. Le retour au travail ne différait en rien du départ : le bruit des scies, des haches, des marteaux, annonçait qu'ils avaient changé d'occupation.

Le geôlier nous conduisit ensuite dans les ateliers. Chaque métier avait sa place marquée. Les maçons, les menuisiers et les tonneliers étaient les plus nombreux. Les tailleurs travaillaient pour leurs camarades d'infortune. L'établissement ressemblait plutôt à une manufacture bien dirigée qu'à une prison. On lisait sur la physionomie de la plupart de ces hommes, l'indifférence et non pas la tristesse. Je crus cependant découvrir chez quelques-uns une profonde affliction;

le geôlier, à qui j'en fis la remarque, m'assura que je me trompais.

Toute communication à l'extérieur est interdite aux prisonniers; on veut qu'ils se considèrent, pendant leur séjour dans la prison, comme des êtres indignes de participer aux sympathies les plus communes de la vie. Cette rigidité, selon moi, est poussée trop loin. S'ils doivent être rendus à la liberté, pourquoi briser tous les liens qui pourraient plus tard les ramener dans le bon chemin? Que peut-on espérer d'un homme ainsi humilié, si ce n'est qu'il marchera dans la même voie, ou qu'il se précipitera peut-être plus avant dans le crime. S'ils doivent rester toute leur vie enfermés, la punition porte un cachet de barbarie inutile. Ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'elle n'atteint pas le plus endurci dans le crime; elle pèse plus lourdement sur le malheureux qui, pour être coupable, n'en est pas moins susceptible de quelque douce affection. Ne peut-on pas punir les pécheurs, sans attaquer inclusivement les sympathies généreuses qui l'attachent encore à ses semblables? pourquoi traiter comme une brute celui dont les souffrances lui prouvent, plus qu'à tout autre, qu'il est homme?

Le produit du travail des prisonniers appartient tout entier à l'état. Ils n'ont rien pour leur propre compte. Le réglement peut être juste en Amérique, où les commandes sont si considérables qu'un ouvrier trouve toujours à s'occuper. Si, en Angleterre, on mettait les prisonniers en liberté sans argent, sans amis, sans crédit, ce serait leur imposer l'obligation de voler ou de mourir de faim.

Il fallait, pour maintenir un système aussi sévère,

investir le geôlier d'un pouvoir arbitraire. Aussi lui est-il permis de punir la plus légère infraction aux règles de la manière qu'il lui plaît. Le pardon ne s'accorde jamais, quelle que soit l'offense. Ici, comme partout, la certitude de la correction empêche qu'elle ne soit souvent nécessaire. Je regarde comme une faute grave d'avoir donné à un simple geôlier une aussi grande latitude. Le criminel injustement puni ne peut porter plainte à personne. Un homme sans éducation, livré peut-être à des passions violentes, est investi d'un pouvoir que les plus sages et les plus vertueux se croiraient indignes d'exercer. Je trouverais bon que des inspecteurs fussent chargés une fois par mois de venir écouter les plaintes. Il n'est pas douteux que ce fonctionnaire, peu aimé, serait en butte à une foule d'accusations injustes et frivoles; mais on y attacherait l'importance qu'elles méritent, et les plaintes raisonnables devraient être l'objet d'un sérieux examen. Il serait impossible de ne pas se convaincre de la vérité, dans une prison dirigée comme celle de Charleston. Les faux témoins ne sont pas à craindre, puisque deux criminels ne peuvent pas se concerter ensemble. La coïncidence du témoignage ne saurait manquer d'être juste. Ceci est favorable au geôlier comme au prisonnier; si le dernier est faussement accusé, il a tous les moyens possibles de se justifier.

Je causai long-temps avec le geôlier sur l'effet que produisait le système sur le moral des prisonniers. Il m'apprit qu'on ne pouvait guère compter sur un changement à l'égard des grands criminels; il ajouta que, sous ce rapport, le plan adopté dans Charleston était

Digitized by Google

celui de tous les États-Unis qui avait le mieux réussi. Il avait remarqué jusqu'à présent que cette méthode d'enfermer un prisonnier séparément était tout-à-fait inutile, et qu'il reprenait ses coupables habitudes aussitôt qu'il se retrouvait libre. Je crois faire plaisir au lecteur, en racontant une anecdote intéressante dont le geôlier fut témoin.

Long-temps avant l'établissement du système actuel de la prison, un homme assez bien né, mais livré à la plus mauvaise conduite, fut arrêté pour vol avec effraction et condamné à passer sa vie en prison; on le conduisit à Charleston. Cette punition humiliante n'avait pas l'air de faire sur lui la plus légère impression; sa conduite insubordonnée pouvant nuire au bon ordre, on en vint à l'enfermer séparément. Il fut triste et silencieux pendant la première année, et se montra inaccessible à tout sentiment religieux. Tout-à-coup un changement s'opéra en lui. Il devint doux et soumis; on le vit souvent occupé à lire des chapitres de la bible; le geôlier et le chapelain de se féliciter d'une si heureuse métamorphose. Il parlait de ses désordres passés avec repentir; il exprimait sa reconnaissance envers Dieu qui, pouvant lui arracher la vie au milieu de ses crimes, lui permettait de vivre pour se repentir et pour comprendre le généreux sacrifice par lequel le plus grand pécheur pouvait espérer son pardon.

Rien enfin n'était plus édifiant que la conduite et la conversation de cet homme. Tous ceux qui le voyaient s'intéressaient à ce chrétien si humble, et adressaient des requêtes au gouverneur de l'État pour obtenir sa liberté. Cette réunion de témoignages favo-

rables avait touché le gouverneur, et la grâce de cet homme ne pouvait tarder à être accordée, lorsqu'un jour, au milieu d'une conversation religieuse, il s'élança sur le gardien, le poignarda, et se disposa à fuir.

Sa tentative échoua. Le néophyte en moralité fut reconduit à son cachot et chargé de fers. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, sans qu'il pût espérer de recouvrer jamais sa liberté. Enfin son beau-frère, homme riche et influent dans la Caroline du sud, eut recours aux autorités de Massachussetts, et promit, dans le cas où elles écouteraient sa demande en faveur de son parent, de le placer dans une position telle qu'il lui serait impossible de reprendre ses anciennes habitudes.

L'offre fut acceptée; le prisonnier fut mis en liberté, et le geôlier, qui me racontait l'anecdote, fut chargé de le conduire, sain et sauf, à bord d'un paquebot de Charleston, préparé pour sa réception. Il était resté vingt ans en prison, privé de la vue du soleil et de la jouissance de respirer un air pur. Dans l'intervalle, Boston, qu'il regardait comme une petite ville, était devenue une grand cité; l'accroissement de ses richesses n'avait pas été moins rapide. Les manières, les costumes, les pensées, les préjugés, les opinions de la génération présente, tout lui paraissait nouveau. Les objets, à l'intérieur, se ressentaient de cette révolution des idées. Les rues étroites avaient été remplacées par des places magnifiques, les chaumières de bois par de beaux édifices en brique. Des équipages brillans, tels qu'il n'en avait jamais vus, se présentaient à chaque instant devant lui; en un mot, il se comparait à un habitant d'une autre

planète qu'on aurait lancé dans un monde inconnu.

Mon narrateur, dont je voudrais transcrire l'histoire dans les mêmes termes que lui, me dépeignit avec grâce et d'une manière touchante, le progrès des impressions diverses chez cet homme. On lui avait envoyé une voiture pour le mener au paquebot; il y monta sans témoigner d'émotion. Il fut occupé, pendant toute la route, à regarder par la fenêtre, cherchant sans doute à s'orienter et à reconnaître le pays, mais en vain. Au lieu de marais et de forêts, il voyait des rues. Il s'attendait à passer sur un misérable bac, et tout-à-coup la voiture roulait sur un pont magnifique. Il croyait voir les hommes tels qu'il les avait laissés, et retrouvait des êtres qui lui étaient étrangers. Il cherchait en vain ces grands hommes de l'hôtel-de-ville et de la bourse, cette aristocratie des piastres, les Cincinnatus de la révolution, qui apportaient au comptoir la courtoisie, les manières brillantes des camps, et donnaient la plus haute opinion d'un gentleman-citoyen. Vieux et couverts de gloire, ils avaient rejoint leurs pères, et leurs descendans n'étaient plus que des hommes ordinaires. Les queues, les gourdins, les perruques, les boucles, les cheveux poudrés, les chapeaux à trois cornes avaient fui dans une région plus élevée. Fumer, boire, charmaient aujourd'hui leurs loisirs; les guêtres, les pantalons, les cheveux courts, remplaçaient les anciens costumes. Ces dernières observations ne devaient pas causer au criminel acquitté une grande tristesse; mais l'ensemble de ce nouveau spectacle ne pouvait manquer d'exciter chez lui une violente émotion; bientôt il se crut seul dans l'univers et fondit en larmes.

La fin de l'histoire peut se conter en peu de mots. Il arriva à Charleston, où son frère le plaça dans une maison respectable, lui procurant tout ce qu'il pouvait désirer. Sa conduite, la première année, fut irréprochable; mais sa mauvaise étoile le conduisit un jour à New-York. Peu après son arrivée dans cette ville, il fit connaissance avec des hommes de mauvaise conduite. Il ne put résister à l'impulsion de ses premières habitudes, et ne tarda pas à être compromis dans une affaire de vol. Jugé et condamné, il est maintenant dans la prison de Sing-Sing, d'où la mort pourra seule l'arracher.

Le geôlier me cita un trait pour me prouver que l'emprisonnement isolé n'opérait que rarement l'effet attendu. La preuve était forte; cependant je crois que, si on avait tiré parti des circonstances et de l'impression que doit faire sur l'esprit du prisonnier cette horrible solitude, ce système l'emporterait sur tous les autres. On peut reprocher surtout à l'administration des prisons de Charleston et d'Auburn de traiter les condamnés comme des brutes, en détruisant en eux toute dignité morale. L'homme qui a subi de pareilles humiliations ne peut jamais remplir convenablement ses devoirs de citoyen. Ces inconvéniens ne se trouvent pas dans la prison solitaire; le prisonnier y est à l'abri de toute punition corporelle, et du pouvoir illimité du geôlier. S'il est rendu à la société, il revient humilié, mais non pas dégradé.

Enfin, on peut regarder le système de la prison de Charleston comme une expérience curieuse, qui donne le degré de contrainte nécessaire pour anéantir chez l'homme l'influence de sa volonté et le réduire à l'état



de machine. Je ne saurais dire jusqu'à quel point ce système a réalisé les grandes espérances fondées sur ces punitions; c'est une question que je n'ai ni le loisir, ni l'envie de résoudre en ce moment. J'aurai cependant l'occasion de revenir sur ce sujet, en parlant de ma visite au *pénitencier* de Philadelphie.

CHAPITRE VII.

—

Boston. — Question du tarif.

Les États de la Nouvelle-Angleterre sont le principal siége des manufactures de l'Union ; aussi est-il impossible de se trouver dans une société, sans entendre discuter le fameux *bill* sur le tarif. Je croyais trouver sur ce sujet une grande exaltation, mais elle était bien au-dessus de ce que j'attendais. Ici, comme ailleurs, on argumente avec chaleur sur une mesure qui touche aux intérêts les plus majeurs ; mais, dans

aucun des opposans, je n'ai rencontré cette acrimonie qui engendre les inimitiés; loin de là, tous portaient dans l'argumentation un esprit de paix et de conciliation.

Dans cette question, comme dans beaucoup d'autres, l'autorité du nombre est d'un côté, et celle de la raison de l'autre. Je crois que c'est Hobbes qui dit que, s'il était de l'intérêt d'une portion du genre humain de nier une proposition d'Euclide, il serait impossible, malgré les démonstrations les plus évidentes, d'obtenir pour cette proposition l'assentiment universel. C'est aller peut-être un peu loin; mais nous savons tous combien il est difficile d'établir les découvertes les plus utiles des sciences, quand elles sont en opposition avec l'intérêt. Les vérités cessent d'être palpables, lorsqu'elles touchent aux préjugés ou à la bourse de l'homme, et le patriotisme se mesure dans les mêmes balances.

Il était donc peu présumable que cette question de vie ou de mort pour plusieurs classes de la société pût être discutée avec tout le calme de l'esprit philosophique. *Le système américain*, comme ils l'appellent, fut soutenu par tous les riches négocians, qui voyaient dans les manufactures un nouveau moyen d'activer leurs bénéfices, et par les cultivateurs, qui espéraient trouver un débouché plus profitable pour leurs laines et leurs autres denrées. Les planteurs du Sud, au contraire, regardant l'Angleterre comme le marché où ils peuvent s'approvisionner à meilleur compte, se trouvaient les plus lésés, et manifestaient une violente opposition. Et, en effet, ces vastes régions du sud du Potomac, où l'on ne trouve aucune manufacture, ne

pouvaient comprendre la justice d'une mesure qui élevait le prix des objets de première nécessité, pour faire passer leur capitaux dans les mains des monopoliseurs de la Nouvelle-Angleterre. Les débats furent très-vifs dans les deux chambres du congrès; mais les représentans de l'Ouest ayant pris parti en faveur du bill, il passa et eut force de loi.

Ce fut là un coup très-violent porté à la stabilité de l'Union. Les semences de discorde qui germaient depuis long-temps, ont pris une nouvelle vigueur. Dans le Sud, il y avait unanimité contre la loi; leurs représentans ne se contentèrent pas de protester, mais déclarèrent hautement qu'en prenant une semblable mesure, le congrès avait outrepassé ses pouvoirs et violé les principes fondamentaux de la constitution. Ainsi fut établie la doctrine de *la nullification*, doctrine qui attribue à chaque État le droit de réviser les actes du gouvernement fédéral, et de déclarer nulles, dans ses limites, toutes les mesures du congrès qui attaqueraient les droits particuliers de l'État.

Je ne ferai, pour l'instant, qu'indiquer ce grand conflit entre les États; mais il est évident que, s'il y a une nation où les restrictions, imposées pour donner une impulsion à l'industrie, soient contraires au bon sens, c'est les États-Unis. Ce peuple, placé sur un sol fertile et vaste, entraîné dans un mouvement de richesse et de population sans exemple, n'a besoin, pour son bonheur et sa prospérité, que de recevoir sans gêne les bienfaits de la nature, qui lui offre avec profusion ses plus riches trésors. Mais telles ne sont pas les vues des législateurs américains : ils veulent créer une prospérité à leur façon, rivaliser Birmin-

gham et Manchester, devenir, en dépit du ciel, une grande nation par les manufactures comme par l'agriculture.

Mais un acte de congrès ne saurait créer des Birmingham et des Manchester; de telles villes ne s'élèvent qu'au milieu de circonstances particulières qu'on peut arrêter, mais jamais faire naître par un système de restrictions. Ce système, qu'on veut suivre en Amérique, a retardé leurs progrès en Angleterre; mais nos ancêtres sont excusables, parce que c'était là l'esprit de leur siècle.

Les Américains n'ont pas la même excuse; au lieu de prendre la voie large ouverte devant eux, ils ont préféré s'engager dans d'inextricables défilés; ils ont pris les idées d'une autre époque, et leur invention n'a pas même le mérite de l'originalité; ils ont échangé leurs beaux et riches habits contre des vêtemens vieillis et usés.

Cet appel aux vieilles idées anglaises est un argument *ad hominem*, mais non un *argumentum veritatis* Nous avons reconnu nos erreurs et profité enfin de notre expérience et de celle du monde entier, ce que les Américains sont loin de nous accorder. Ils nous accusent de mauvaise foi dans notre réforme commerciale, agissant ouvertement d'une façon et secrètement d'une autre; parlant sans cesse de liberté du commerce, et nous conduisant toujours d'après les anciens principes.

C'est avoir bien peu d'indulgence pour des hommes environnés de difficultés presque insurmontables. Nos législateurs, il faut se le rappeler, étaient liés au système exclusif par d'immenses intérêts. Tout chan-

gement tropsubit pouvait être ruineux etinjuste; une douce et lente transition devait conduire à un régime meilleur; le temps était ici le seul conciliateur auquel on pût s'en rapporter. La question touchait à des points d'économie politique qui changeaient de place tous les capitaux du pays, et l'on ne devait tenter son établissement qu'en jetant dans les affaires le moins de trouble possible.

Ceux-là seulement qui ont suivi M. Huskisson, pendant ces dix dernières années, ont une idée de tous les obstacles qui l'ont arrêté à chaque pas de sa carrière. Il n'y a pas une partie de notre histoire qui soit plus digne des méditations de l'homme d'état américain; c'est là qu'il pourra envisager d'avance les difficultés qui l'attendent; c'est là qu'il apprendra qu'un système de prohibition est bien plus aisé à établir qu'à détruire. Leurs premiers essais peuvent être heureux, mais la retraite ne peut être que désastreuse plus tard : les banqueroutes des manufacturiers, les capitaux perdus à jamais, l'opposition, les fortunes ruinées, les espérances déçues, la prospérité du pays arrêtée dans ses progrès, tout se soulèvera contre eux, malgré la conscience qu'ils auront de leurs bonnes intentions.

Il n'y a pas un pays au monde où l'on puisse essayer le système de prohibition avec moins d'espérance de succès que dans les États-Unis. L'étendue du territoire s'oppose tout d'abord à son établissement. En Angleterre, cette difficulté n'existait pas; les législateurs faisaient des lois pour un pays étroit, compact, insulaire, n'offrant ni les mêmes variétés de climats, ni ces mille intérêts qui se croisent et se heurtent; ils

n'avaient pas à concilier des jalousies, des rivalités, des antipathies de province, puisque les moyens de communication avaient fait disparaître toutes les distances.

En Amérique, rien de semblable; du Mississipi au Penobscot, les populations n'ont ni les mêmes intérêts, ni le même patriotisme. L'amour du sol est fort léger chez ces républicains; à la moindre chance de profit, ils rompent tous les liens et s'éloignent de l'État qui les a vus naître. Rien de commun entre les affections des États du Nord et celles des États du Sud; le congrès est, pour ainsi dire, le champ clos où se rencontrent les combattans. L'habitant de la Géorgie ou de la Caroline vit dans une profonde indifférence pour la prospérité de la Nouvelle-Angleterre; bien plus, il voit avec peine tous les progrès de richesse et de population qui peuvent augmenter sa prépondérance dans le gouvernement fédéral. Une mesure qui favorise les États du Nord aux dépens de ceux du Sud ne peut être qu'odieuse. Ceux-ci veulent acheter ce dont ils ont besoin au meilleur compte possible, et vendre leurs produits là où ils trouvent avantageux de le faire. D'un autre côté, ils sont violens, exaltés, républicains dans toute l'extension du mot, et ne veulent pas sentir le pouvoir là où son action n'est pas indispensable. Tels sont les esprits que le congrès avait à manier et à réunir pour obtenir le succès du *système américain*.

Il est évident que les législateurs, en imposant des droits restrictifs, assumaient une tâche que des gens sages n'eussent jamais abordée, parce qu'il était impossible de s'en tirer avec avantage; et, en effet, ils

s'arrogeaient le pouvoir de diriger, à leur génie, l'industrie et les capitaux du pays; leur traçaient la marche qu'ils devaient suivre; enrichissaient alternativement une classe au détriment de l'autre; taxaient le plus grand nombre au profit du plus petit, et donnaient cours à une doctrine qui ne tendait à rien moins qu'à resserrer chaque nation dans ses bornes et ses ressources particulières. Que peut-il y avoir de plus absurde! avec de tels principes, le commerce des nations serait bientôt anéanti. Ce système de prohibition ne saurait rien ajouter à l'industrie; il peut seulement faire passer les capitaux d'une branche dans une autre; arracher des bras à leurs occupations habituelles, pour les rejeter d'un autre côté, et cela avec une perte certaine pour eux. C'est une ruine nationale; encouragé dans un quartier, l'industriel est repoussé dans l'autre, et le commerce, indécis et chancelant sur des bases artificielles, voit ses capitaux exposés à être paralysés en un instant par un changement de système.

Dans l'état des choses en Amérique, le manufacturier ne peut envisager l'avenir de sang-froid; l'épée qui est suspendue sur sa tête ne tient qu'à un cheveu: une très-grande partie de l'Union est décidément et unanimement résolue à s'opposer au système. Les monopoliseurs ne peuvent donc fonder leurs spéculations que sur les profits du moment; et le tarif ne pouvant rester en vigueur que peu d'années, il faut qu'ils réalisent des bénéfices assez grands pour les indemniser des chances et des hasards de leur entreprise. C'est dans les poches de ceux qui sont devenus leurs sujets, qu'ils doivent puiser ces indemnités, et peut-être est-il peu important de voir les richesses de la

Virginie et des deux Carolines passer dans la Nouvelle-Angleterre; mais ce qui est un mal réel, c'est que le tarif, étant injuste et oppressif dans son action, détruit plus de capitaux qu'il n'en fait entrer dans les coffres du gouvernement et des particuliers. Toute cette augmentation de prix, qui provient des difficultés de la production, est pour le capital national une perte sans compensation.

En fait, l'exclusion des marchandises anglaises est impossible. Les frontières du Canada sont si étendues, que des millions de douaniers ne suffiraient pas pour les garder. Les efforts de chaque marchand sont en raison des difficultés qu'il rencontre, ou, en d'autres termes, le gouvernement, en élevant l'impôt, offre une prime d'encouragement aux fraudeurs. Si Jonathan (*les Américains*) est, ce que je ne crois pas, trop honnête pour faire la contrebande, John le Canadien ne l'est pas; et il en résulte seulement que les États-Unis sont fournis par la voie de Montréal de toutes les marchandises qu'ils recevaient autrefois directement. Je me souviens que, parcourant avec un riche négociant quelques magasins de la ville, je lui fis remarquer la grande quantité de marchandises anglaises qui s'y trouvaient, et il me répondit que j'en avais vu autant qu'il en était jamais passé par le Hook. Ainsi la raison et l'expérience sont d'accord; le commerce entre les nations n'a souffert presque aucune diminution. On l'a seulement détourné de son cours ordinaire, en le retirant des mains des marchands respectables, pour le livrer aux contrebandiers.

Le peuple est ici bien plus ignorant sur la nature et les moyens du commerce, qu'on ne devrait le sup-

poser dans un pays tout livré au négoce. La vue des immenses importations faites par l'Angleterre excite chez lui un sentiment de jalousie, et il nous pardonnerait plutôt nos rois, nos pairs, nos palais, nos parades, que ces manufactures qui inondent la terre de leurs produits. Sentiment qui ne peut avoir sa source que dans l'ignorance, car toute invention faite à Leeds ou à Manchester est un bienfait pour le monde. Le prix des objets utiles se trouve ainsi abaissé, et ces objets sont à la portée des pauvres comme des riches.

La jalousie qu'inspire la prospérité de nos manufactures est absurde; chaque augmentation dans les importations est une preuve de l'accroissement de fortune et de prospérité dans le pays qui les reçoit. Il n'y a pas une balle de marchandises débarquée sur le quai de New-York, qui ne force à exporter en échange une égale portion des produits indigènes. Le commerce n'est qu'un échange perpétuel, où chaque contractant s'enrichit. Ainsi, une pièce de mousseline peut valoir plus en Amérique qu'une balle de coton, tandis que ce coton aura plus de valeur en Angleterre. Chacun donc trouve son compte dans l'échange qu'il fait; chacun reçoit plus qu'il ne livre, et la richesse des deux nations en profite. Un commerce qui ne présenterait pas des avantages tomberait infailliblement; il n'est besoin ni de tarif, ni de restriction pour l'arrêter. Les gouvernemens n'ont pas besoin de se concerter sur les balances de commerce; ils peuvent pour cela s'en rapporter à la sagacité des particuliers, et s'occuper d'autres lois qui peuvent avoir des résultats plus heureux.

Quelque formidables que soient les difficultés qui

Google

entourent les défenseurs du système prohibitif, celles qui les menacent dans l'avenir sont encore plus grandes. Dans deux années, la dette nationale sera éteinte, et le gouvernement aura à sa disposition un excédant de douze millions de piastres, produit par les dispositions restrictives du bill. Quel sera l'emploi de cet excédant? s'il le distribue entre les États, que de jalousies envahiront le pays! une semblable destination serait tout-à-fait inconstitutionnelle, et donnerait au gouvernement un pouvoir que les premiers fondateurs n'ont pas eu en vue. Appliquer cette somme à des améliorations intérieures, sous la direction du congrès, augmenterait tous les embarras, sans en détruire aucun. On ne saurait échapper à ces inconvéniens. Chose étonnante, le tarif sera détruit par l'abondance du numéraire!

Tous les hommes les plus éclairés du pays sont d'accord sur ce point, qu'il faudrait en revenir à un système qui fît sortir de la poche des contribuables les sommes strictement nécessaires pour subvenir aux besoins de l'État. Il est bien singulier que les richesses qui, chez les autres nations, engendrent la corruption du pouvoir, soient ici destinées à le faire rentrer dans les principes vrais et conservateurs.

Je vois bien qu'il n'y a rien de neuf dans toutes ces observations; il serait si difficile d'être original sur un sujet qui a été tant de fois traité. J'ai voulu seulement rendre cette justice, de dire que presque tous les Bostoniens, avec qui j'ai eu lieu de parler du tarif, y sont opposés, et que c'est dans leurs conversations et leurs écrits, que j'ai puisé le plus de lumières sur cette question. Cependant, il faut le dire, les mar-

Digitized by Google

chands sont en général en faveur du système de prohibition ; ils ne présentent aucun argument nouveau pour le soutenir. Mais je ne veux pas revenir à un sujet qui, après ce qui a été dit, ne peut plus offrir un grand intérêt.

Un voyageur n'est pas plutôt débarqué à Boston, qu'il s'aperçoit de suite qu'il est au milieu d'une population tout-à-fait différente de celle des autres villes de l'Union. Et il ne faut pas être grand observateur, pour voir que les lignes des fronts bostoniens sont plus profondément marquées, les traits plus durs, les yeux moins brillans et plus froids, la bouche plus grave, le maintien plus sévère et plus réfléchi. Ces divers caractères ressortent chez les écoliers eux-mêmes, et se tracent plus profondément à mesure qu'ils avancent en âge; ils sont partout les mêmes : dans un convoi, dans une noce, au théâtre, à l'église, au bal, à la bourse, l'imagination et le cœur n'exercent aucune influence sur eux.

Toute la ville porte ce cachet, qui frappe surtout lorsqu'on arrive de New-York; ce n'est pas que les rües soient moins fréquentées, les places publiques moins pleines et les affaires plus languissantes, mais tout est plus compassé; l'étiquette est d'une rigidité sans exemple, et, jusque dans les plus basses classes de la société, on retrouve cette solennité de manières, qui ne se voit nulle part ailleurs. Le marchand pèse son café et mesure le ruban avec tout le poids d'un philosophe; fait ses observations avec un air de sagacité sentencieuse ; examine scrupuleusement la monnaie que vous lui donnez, et vous soumet à un examen de la tête aux pieds pour tâ-

cher de découvrir vos habitudes ou votre profession.

Boston est fort paisible, mais ce repos n'est pas celui de la paresse; nulle part on n'entend mieux l'art de gagner et de faire valoir l'argent. Ici, point d'efforts pour mêler le plaisir et les affaires; les affaires même sont les seuls plaisirs qu'on recherche. La vie tout entière est au comptoir; le suif, les marchandises sèches, le tabac, sont les seuls sujets de conversation dans les salons de *Camberwell* et de *Hackney*, et dans ceux de *Broad-Stairs* et de *Margate;* ce serait violer toutes les convenances que de parler ventes et banqueroutes.

Il y a certainement de la folie en tout ceci. Toute sa vie étant presque consacrée aux affaires, il est bien juste que l'homme accorde quelques heures aux délassemens que lui offrent les plaisirs et les arts. Nos folies sont toujours sociables, et resserrent les liens qui nous unissent; les calculs de l'avare, au contraire, sont tout égoïsme; il ne voit que lui dans la supériorité vers laquelle il tend. Les vanités de la vie ont leur côté louable : il faut que l'avocat sorte quelquefois de ses procès, le négociant, de ses sacs, le malheureux, de ses souffrances et de ses tristes souvenirs, pour s'oublier au milieu du *Sabbat* des plaisirs.

Ce *Sabbat* n'est pas fait pour l'habitant de la Nouvelle-Angleterre; les affaires l'enlacent de toutes parts; c'est une espèce de Laocoon moral qui ne fait aucun effort pour repousser les serpens qui le resserrent. Mammon est leur divinité; ils ne l'adorent pas seulement du bout des lèvres, mais avec une dévotion entière du corps, de l'esprit, de toutes les facultés. Le monde est à leurs yeux une vaste maison de bourse,

où ils doivent, par principe et par intérêt, tâcher de devenir plus riches que leurs voisins. Les affaires sont leurs seules pensées, leurs seuls divertissemens; s'ils voyagent, c'est, pour ainsi dire, avec leur boutique et leur comptoir sur le dos, toujours prêts à parler intérêts. S'ils se détournent un instant de leurs affaires c'est pour regarder dans les vôtres; c'est leur seule distraction. Mais alors, ils vous pressent, ils vous poursuivent, veulent connaître l'histoire de chacun de vos écus, et vous poussent avec une telle vigueur que, ne pouvant plus respirer, vous êtes tenté de vous écrier avec un de nos poètes : « Que le diable emporte le questionneur et les questions; si vous lui laissez prendre un petit coin de votre conscience, il s'y attache comme le meilleur *bull dog* anglais, et ne lâche plus prise! »

Les puritains ont laissé dans ce pays des traces que deux siècles n'ont pu effacer. Prudence, frugalité, ordre et intelligence sont encore les principales qualités qui distinguent leurs descendans. Comme les juifs, ils ont un cachet particulier qui les marque au front. Je les trouve moins républicains que les autres citoyens des États-Unis. S'ils s'occupent de politique et s'ils en parlent, ce n'est jamais avec cette ferveur révolutionnaire qui a défiguré tant de projets philantropiques. Depuis qu'ils ont conquis l'indépendance, leurs représentans ont soutenu au congrès les principes de Washington, d'Hamilton et d'Adams, plus effrayés des empiétemens démocratiques que de l'augmentation du pouvoir exécutif.

Les constitutions des divers États de la Nouvelle-Angleterre sont tout-à-fait républicaines, allant même

à la démocratie. Dans le *New-Hampshire*, le gouverneur, le conseil, les sénateurs, les représentans, sont élus tous les ans par le peuple. Dans l'état de *Vermont*, il n'y a qu'une seule chambre, et elle est réélue tous les ans ainsi que le gouverneur, le conseil et les *juges*. A *Rhode Island*, chose surprenante, il n'y a pas de constitution civile, et les habitans s'en passent à merveille. Ils sont dans l'usage de nommer chaque année un gouverneur, un sénat, des représentans et même leurs juges. Dans le *Massachussetts*, le gouverneur et les deux chambres sont renouvelés tous les ans, et les juges élus *ad vitam aut culpam*. Dans les états du *Maine* et du *Connecticut*, le gouverneur et les chambres subissent chaque année l'élection; la magistrature est à vie. Le droit de suffrage, dans ces États, est universel. Mais il est curieux d'opposer à ce tableau celui que présente la constitution de la Virginie, patrie de Washington, Jefferson, Madison et Monroë. Jusqu'en 1829, cette constitution n'avait accordé le droit de suffrage qu'aux plus grands propriétaires; elle fut revue à cette époque et démocratisée par une nouvelle convention.

En Virginie, le corps législatif se divise en deux chambres. La chambre basse est réélue tous les ans; les sénateurs restent en fonctions pendant quatre années. Ces chambres réunies nomment le gouverneur dont le pouvoir dure trois ans. Les juges sont à vie et ne peuvent être destitués qu'à la majorité d'un vote des deux chambres; les deux tiers des voix forment cette majorité. Tout citoyen possédant une propriété de vingt-cinq dollars, ou bien un intérêt de cinquante dollars sur une terre, ou un bail de

deux cents dollars par an, a le droit de suffrage.

En comparant ces diverses institutions, n'est-il pas étonnant de voir la Virginie s'appuyer sur les idées plus aristocratiques de la grande propriété, et les états de la Nouvelle-Angleterre, avec leurs constitutions toutes démocratiques, plaider pour renforcer le pouvoir fédéral, le système financier, pour entretenir une marine formidable, et déployer, au dedans comme au dehors, une vigueur capable d'assurer au gouvernement l'influence et le respect.

Le caractère patriarchal de leurs ancêtres n'est-il pas la cause de cette disposition des peuples? Il fut aisé de maintenir le bon ordre, là où les crimes sont si rares; là où un seul jour de travail rapporte l'argent nécessaire pour acheter un acre de bonne terre, se faire propriétaire et s'attacher ainsi au maintien des existences. Ajoutez à cela le caractère particulier du peuple; un tempérament flegmatique, des habitudes d'économie, une forte teinte religieuse transmise par ses ancêtres; un territoire fertile et vaste, qui s'ouvre à la partie la plus turbulente et la plus ambitieuse des habitans, et vous devinerez comment on a pu leur laisser sans danger plus de liberté politique qu'à aucune autre nation du monde.

Mais, tout en demeurant assurés de leur tranquillité intérieure, ils n'ont pas la même confiance dans la sagesse et la moralité de leurs voisins. Ils désireraient que le gouvernement fédéral fût assez fort pour commander le respect, et maintenir l'ordre dans toutes les parties de l'Union. Formant la minorité des états confédérés, et possédant la plus grande partie des richesses nationales, la paix est pour eux un be-

soin bien plus important que pour leurs autres concitoyens. Ils eussent vu avec plaisir qu'une plus grande influence fût accordée à la propriété, et que le sénat pût être constitué de telle manière, que les tendances de la chambre basse pussent être balancées. Chez eux, ils n'avaient rien à craindre.

Dans ces États, il y a quelque chose qui ressemble à une religion. Les lois du Massachussetts, de Vermont, de New-Hampshire et du Connecticut exigent que chaque ville s'impose pour payer les frais du culte protestant, laissant à chacun la liberté de choisir la secte à laquelle il destine sa subvention. Dans les autres états, il n'y a pas d'impôts pour le culte, chacun fait ce qu'il lui plaît à cet égard, et toute contribution serait regardée comme une violation de la liberté de conscience. Mais si le christianisme est un bienfait pour le monde, s'il aide à diminuer les crimes, s'il encourage la vertu, comment n'entre-t-il pas dans les devoirs des législateurs de le protéger et de l'étendre?

Le gouvernement, dans les états de la Nouvelle-Angleterre, s'occupe également de l'instruction du peuple. Dans chaque ville du Massachussetts, on a fondé une école publique entretenue aux frais des citoyens qui sont taxés à cet effet. Par une charte de Charles II, les limites de cette ancienne colonie s'étendaient jusqu'à la mer Pacifique, et par conséquent renfermaient une partie des états de Pensylvanie et d'Ohio, qui ont payé pour ce territoire une somme de deux cent soixante-dix mille livres sterling, dont l'intérêt a été exclusivement consacré à l'éducation. Ces intérêts produisent maintenant beaucoup plus que

les taxes établies pour les besoins du gouvernement.

Chaque citoyen a non-seulement le droit d'envoyer ses enfans dans ces écoles, mais encore, comme en Allemagne, la loi le force à user de ce droit. Il est de principe ici, que chaque homme doit recevoir le degré convenable d'instruction qui peut faire un homme utile à l'état. Personne ne peut être considéré comme un être isolé, travaillant pour son propre bien-être et pour sa satisfaction particulière.

Dans les républiques, chacun ayant des droits politiques à exercer, doit recevoir un degré d'instruction qui le mette à même de le faire d'une manière utile à la communauté. Chercher à diminuer les crimes en répandant les lumières, c'est donner aux individus et à la propriété, des garanties bien plus fortes que celles que leur offre la loi; c'est travailler à l'amélioration des peuples, non par le gibet et la prison, mais par l'intelligence; c'est créer une sorte de responsabilité morale.

Tout le monde, en général, reçoit ici le bienfait de l'éducation. Les gens des classes les plus pauvres lisent et écrivent. Quant à l'arithmétique, ils l'apprennent par l'instinct et par l'usage. Sans verges et sans férule, le maître d'école a fait des prodiges, ou bien il a rendu ses élèves au moins aussi savans que lui. Pourrait-on lui en demander davantage? et si l'on avait cette injustice, il faudrait commencer par instruire les maîtres eux-mêmes, par leur persuader qu'il y a dans d'autres têtes quelque chose de plus que dans les leurs, ce qui ne serait pas aisé. Un Américain qui a passé par les divers degrés des études scolaires, entre dans la vie, convaincu qu'il a tout

appris et qu'il sait tout. Il ne croit plus pouvoir errer sur aucun sujet; il tient ses vérités pour les seules vérités du monde; et, pour l'esprit, le corps, les habitudes, il se regarde comme la plus noble créature sortie des mains de Dieu. Levant la tête avec un air de victoire et de contentement, il jette les yeux au-dessous de lui, et ne les lève jamais vers ses innombrables degrés qu'il a encore à parcourir.

Cette fatuité se rencontre dans toute l'Amérique, mais plus particulièrement dans les États dont nous parlons; elle est de l'essence de leur caractère. « Béni soit celui qui inventa le sommeil, s'écrie Sancho Pança, car il couvre tout l'homme comme un vaste manteau. » Jonathan peut en dire autant de sa vanité; il est enveloppé de la tête aux pieds, et se croit, sous cette armure, invulnérable à la raison comme au ridicule.

Les écoles publiques de la Nouvelle-Angleterre sont parfaitement calculées pour les besoins et le caractère du peuple. On ne saurait trop louer le plan qui y est suivi et les vues éclairées qui, depuis l'origine de ces colonies, ont porté l'administration à surveiller, avec le plus grand soin, l'éducation populaire. Sans vouloir rien ôter du mérite de ces administrations, je remarquerai que les écoles de paroisse existaient depuis long-temps en Écosse et en Allemagne, lorsque les *Pères Pèlerins* les ont établies dans les forêts de l'Amérique. Dans les deux pays, ce sont les mêmes idées qui ont présidé à leur fondation; il n'existe quelque différence que dans les détails. En Écosse, les propriétaires fournissent aux frais de ces établissemens; le traitement du maître et le local destiné à l'enseignement sont payés au moyen d'une taxe sur les terres.

On a sagement pensé que ce genre d'éducation ne devait pas être entièrement gratuit. En Écosse, il est peu de familles, même des plus pauvres, qui ne se crût humiliée d'envoyer ses enfans à une école de charité, et c'est là un de ces sentimens que le législateur doit toucher avec le plus de précaution. D'un autre côté, lorsque les émolumens du *maître* dépendent des progrès et de la réputation de ses méthodes, ses efforts sont bien mieux garantis que lorsque son traitement est prélevé sur une allocation fixe. Ces rétributions sont au reste tellement minimes, que les moins aisés peuvent y atteindre sans se gêner, et il est rare que les élèves sortent des écoles écossaises sans avoir appris tout ce qui peut leur être utile dans la position où ils se trouvent placés.

Cependant, lorsque M. Brougham proposa son plan d'éducation nationale, qui consistait à établir, dans tout le royaume, des écoles de paroisse semblables à celles d'Écosse, un des hommes les plus distingués de l'Union, M. Webster, dans un discours qu'il fit à Plymouth, n'hésita pas à attribuer tout le mérite de ces institutions aux administrateurs de la Nouvelle-Angleterre. J'ai souvent combattu cette erreur; mais, malgré mes efforts, je crois que ce lord chancelier sera accusé d'injustice jusqu'au tombeau.

Le caractère des habitans de la Nouvelle-Angleterre a beaucoup de rapports avec celui des Ecossais; même sobriété, même persévérance, même amour de l'ordre et de la religion chez les deux peuples. Habitant des pays pauvres, ils sont, les uns et les autres, devenus riches par l'industrie et la frugalité. Leurs enfans émigrent souvent vers des climats plus heureux; mais

Digitized by Google

l'Écossais conserve toujours le souvenir de ses montagnes, et si la fortune lui sourit un jour, la première pensée de retour est pour le village qui l'a vu naître. L'Américain, au contraire, fuit une terre qui n'offre pas assez d'avenir à son activité; il va, dans les régions éloignées, chercher la fortune, et brise sans regret tous les liens qui l'attachaient au pays natal.

Qu'on me pardonne d'accorder la préférence à mes concitoyens. Ils ont laissé dans le monde entier une haute idée de leur caractère honnête, sobre et laborieux, tandis que Jonathan, industrieux et sobre, est tombé dans le plus grand discrédit sous le rapport de l'honnêteté. Tous les États-Unis retentissent de leurs fraudes et de leur habileté à faire des dupes; leur religion elle-même cède quand leur intérêt est en jeu. Scrupuleux observateurs du dimanche, le lundi ils volent leurs pratiques; leur vie est le commentaire de ce texte: *qui festinat ditescere, non erit innocens*. Leur fourberie est passée en proverbe. Ce n'est pas un peuple aimable; on trouve chez eux beaucoup à approuver, peu à admirer, rien à aimer. On peut bien les détester, mais non les mépriser. Le mépris ne saurait aller avec ces caractères pleins d'énergie et d'indépendance. C'est un peuple à part, et la nature, en le créant, semble lui avoir donné une double tête et la moitié d'un cœur.

Dans aucun pays, les richesses ne se trouvent aussi également réparties; l'abjecte pauvreté n'est presque nulle part, l'aisance est partout. On rencontre peu de mendians dans les rues, et encore ceux qu'on y rencontre sont-ils des étrangers ou des gens de couleur. Les neuf dixièmes de ceux qui se sont adressés à moi

étaient Irlandais. A Boston, le nombre des nègres est beaucoup plus petit que dans les autres villes. La plupart des domestiques sont blancs; néanmoins, le préjugé qui existe contre les noirs n'est pas moindre ici que dans les autres États de l'Union.

Malgré tous les maîtres d'école, la pureté du langage est fort rare dans ce pays. Que de barbarismes et de solécismes en circulation! Je ne parle pas ici de la classe ouvrière, mais des avocats, des négocians, des orateurs choisis par leurs concitoyens pour remplir des fonctions publiques. Souvent un Anglais ne peut plus rien entendre à tous ces mots transformés et défigurés. Le mot *does* forme ici deux syllabes; *where* est changé en *whare; there* en *thare,* etc. Plusieurs significations sont changées; on n'y comprend plus rien, et si ces licences continuent à envahir la langue, dans un siècle, les Américains et les Anglais ne s'entendront plus.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Ayant fixé jusqu'à présent l'attention du lecteur sur les défauts les plus saillans du caractère de la Nouvelle-Angleterre, je dois ajouter qu'on trouve à Boston, un cercle de personnes qui fait exception à la règle; il se compose des marchands et des avocats les plus estimés, de quelques membres du clergé, ce qui forme un tout parfait. On trouve réunis dans ce cercle, le goût pour la littérature, la franchise dans la manière de voir, l'instruction et peut-être plus de connaissances pratiques et spéculatives que n'en offrirait toute autre cité mercantile; un Anglais peut y

Digitized by Google

exprimer ses opinions sans craindre d'être mal compris; il peut échanger librement sa pensée, revenir sur ses impressions trop précipitées et les soumettre à une expérience plus mûre et à un jugement plus sain.

Tandis que les habitans en général de la Nouvelle-Angleterre se font remarquer par-dessus tous les autres, pour la bigoterie, la politesse de leurs idées, leur dédain pour les usages reçus, il est singulier de voir la première classe de cette société se distinguer par une foule de qualités contraires. Les étrangers ne rencontreront nulle part plus d'indulgence que dans le cercle dont je parle; leurs opinions erronées y seront combattues avec sévérité, mais elles seront toujours excusées. Il n'y a pas de réunion où les règles de la politesse soient plus exclusivement observées. Enfin, je me rappelle toujours avec plaisir mon voyage à Boston; j'y ai laissé des personnes qui me mettent certainement au nombre de leurs amis, et maintenant que je suis loin d'eux, rien ne me serait plus agréable que de renouer des rapports d'amitié que j'ai trouvés si doux dans leur pays.

Pour les usages, la société de Boston diffère peu de celle de New-York. Même routine de dîners et de réunions, même genre de luxe. On s'occupe davantage de littérature à Boston, ce qui donne plus d'étendue à la conversation. Un Anglais est toujours étonné de la rareté des livres en Amérique; cette remarque n'est pas applicable ici : on trouve facilement les bons ouvrages de tous les pays, et quelquefois même les salons ressemblent à des bibliothèques. Les gens de la haute société participent de cette gravité

générale qu'on retrouve partout. Les hommes s'y livrent plus qu'ailleurs à des discussions sérieuses sur la littérature et la religion ; discussions qui ne sont pas à craindre parce qu'elles ne dégénèrent jamais en querelles et qu'elles sont tempérées par une grande tolérance philosophique. Le Bostonien instruit est calme et méditatif. L'intérêt seul peut l'influencer ; il ne se contente pas, comme les autres habitans des États-Unis, d'une simple esquisse du sujet ; il faut qu'il entre dans tous les détails imaginables, qu'il fasse une distinction entre ce qui est probable et ce qui est vrai, qu'il établisse les limites précises du fait ; puis il attaque enfin le côté faible de l'argument de son adversaire avec une grande habileté. Il est moins exposé que tout autre homme à se laisser tromper par l'assertion générale d'un principe abstrait. Il apporte dans toutes les affaires de la vie commune beaucoup de jugement, et ne perd pas un instant de vue les leçons de l'expérience. En politique, il ne consentira jamais à risquer le bien présent pour courir des avantages incertains.

J'ai vu peu de femmes à Boston, et je ne puis donner qu'une idée imparfaite de leurs avantages ; malheureusement il est encore moins d'usage ici qu'à New-York, de les admettre dans les dîners. Mais le seul bal auquel j'assistai me laissa d'elles une impression très-favorable. Ces belles Américaines ont une expression de gravité qui leur sied, parce qu'elle est naturelle. Je les crois supérieures à toutes les autres femmes des États-Unis pour l'instruction. Elles parlent bien et avec grâce des romans et de la poésie ; elles sont bonnes musiciennes, et savent plusieurs lan-

gues. Quoique les femmes de New-York les accusent de négligence dans leur toilette, je crois pouvoir affirmer qu'elles ont plus de goût que leurs accusatrices, car elles ont plus de simplicité.

Les bostoniens se plaisent davantage dans leur intérieur que les autres américains. J'en attribue la raison à leur goût pour la lecture, ce qui leur rend le commerce de la société moins nécessaire. Les idées aristocratiques se font remarquer dans les familles anciennes. Leurs appartemens sont ornés des portraits de leurs ancêtres; les armoiries sont en usage; la naissance enfin n'y est pas moins estimée qu'en Angleterre. Le peuple même annonce un faible pour les titres peu en rapport avec son bon sens ordinaire. Le gouverneur de Massachussetts reçoit le titre *d'Excellence*. Le président des États-Unis ne réclame pas cet honneur. Le titre d'honorable s'accorde, dans le nord du pays, aux membres du sénat fédéral. Ils vont plus loin dans la Nouvelle-Angleterre, et défèrent la même distinction à tous leurs représentans. Cet usage n'est reçu dans aucun autre état de l'Union.

Ce petits traits peignent souvent le caractère d'un peuple plus que toute autre chose. Il n'y a pas de pays où la moindre distinction soit plus appréciée que dans celui-ci. Les titres militaires se recherchent avec une avidité qui semble bien ridicule à un Anglais. Il est très-ordinaire de voir des gens, soit au tribunal, soit au comptoir, se traiter de majors, de colonels, de généraux; et comme toutes les milices jouissent du privilége d'élire leurs officiers, il arrive souvent que le premier grade est accordé à un homme sans aucun mérite militaire. Dans un pays où la population est peu

nombreuse, les candidats distingués sont rares, et l'homme de la plus basse extraction est quelquefois revêtu du grade le plus élevé. On croirait que cette circonstance devrait discréditer ce genre d'honneurs, et que, semblable au titre de chevalier en Angleterre, il serait dédaigné par les personnes comme il faut ; il n'en est pas ainsi. Les généraux, les colonels, les majors fourmillent dans tous les États-Unis. Ces titres sont ambitionnés autant par le président et le sénateur, que par le juge et par l'aubergiste. La sympathie pour les Anglais est plus forte à Boston que je ne l'aurais cru. Le peuple semble fier de ses ancêtres, et conserve même quelque respect pour les anciennes institutions. A l'époque de mon voyage, la réforme parlementaire occupait tous les esprits. L'influence de la révolution française s'était fait sentir avec force en Angleterre, et tout le monde ignorait encore la marche que suivrait le ministère dans une aussi haute question politique. Ce sujet était donc l'objet de discussions continuelles dans les sociétés de Boston. Cette fois j'aurais parié que tous les Américains s'accorderaient sur la manière d'envisager cet événement. Admettant qu'ils formassent des vœux pour la prospérité de l'Angleterre et pour la stabilité de la constitution, je pensais qu'ils ne manqueraient pas de signaler les changemens à opérer dans une monarchie où il s'est glissé comme partout de nombreux abus. Quant à moi, qui passais en Angleterre pour être tant soit peu radical, je m'attendais, en venant aux États-Unis, à être qualifié du titre de Tory, par un peuple dont les idées de libéralisme s'étendaient bien au-delà des miennes.

Je me trompais : je me trouvai tout aussi radical à

Boston, et presque autant à New-York, que je l'étais en Angleterre. Je m'aperçus bientôt que les hommes éclairés dans ces deux villes désapprouvaient tout changement dans nos institutions, comme devant amener les plus tristes catastrophes. A leurs yeux, la chance d'un avantage du moment n'était rien en comparaison du danger imminent. «L'histoire nous apprend, disaient-ils, qu'aucune institution de la terre n'a été plus favorable à la liberté pratique, que celles qui gouvernent aujourd'hui les Anglais. Si vous avez à vous plaindre de quelques abus, ne sont-ils pas compensés par un état de choses tout-à-fait en rapport avec les habitudes du peuple? avantage que les meilleurs calculs ne pourraient peut-être réaliser.» Ce n'est qu'avec le temps, et avec beaucoup de difficulté qu'on réussit à créer des lois convenables à une nation; l'expérience l'a prouvé. Il vaut mieux que l'intelligence d'un peuple dévance ses institutions que de hâter sa marche par des essais nouveaux. Dans le premier cas, les lois seront immanquablement modifiées par l'influence de l'opinion publique; dans le second, on n'est jamais sûr d'atteindre le but qu'on s'était proposé. Nous parlons comme des hommes dont les opinions sont fondées sur l'expérience acquise dans un gouvernement aussi populaire qu'il est possible de le concevoir. Vous pouvez nous regarder comme vos amis. Nous ne prétendons pas juger si la réforme est nécessaire, si elle doit avoir lieu; nous espérons qu'on y arrivera au moins par degrés; que vos hommes d'état, avant d'accomplir un aussi vaste projet, se pénétreront de l'idée que la plus légère innovation en fera naître mille autres. Les exigeances d'un peuple s'ac-

croissent à mesure qu'on cherche à les satisfaire; bientôt il devient insatiable. Quoiqu'on fasse, il faut pourtant s'arrêter, et vous entendrez la plus grande partie de la population murmurer encore, en dépit des concessions qu'elle aura obtenues. Je ne vois pas le moyen d'éviter les désordres qui vous attendent. Vous n'avez qu'un choix à faire : est-ce au peuple, est-ce aux grands que vous livrerez le combat?

J'avoue que je fus surpris de rencontrer de semblables opinions parmi les seuls Américains dont le jugement fût de quelque poids en matière de gouvernement. Comme il entrait dans mon plan d'étudier, autant que possible, l'influence qu'avait la constitution américaine sur les usages et sur les sentimens du peuple, j'écoutais toujours avec intérêt des discussions politiques qui me procuraient l'avantage de connaître à fond les pensées d'une société d'hommes tout-à-fait différente de celles que pouvait avoir connues un Européen.

L'étude de la littérature a fait naître dans Boston le goût des arts. Les maisons riches son ornées de tableaux. On trouve dans l'athénée (bibliothèque ou salon littéraire), une collection d'antiquités. Les cours publics pour les sciences sont presqu'inconnus dans les États-Unis; cependant on vient d'en ouvrir un à Boston pour l'étude de la mécanique. J'assistai à la première séance. Une vaste salle fut bientôt remplie de personnes distinguées, et un mécanicien habile prononça le discours d'ouverture.

Boston peut se vanter d'avoir donné le jour à plusieurs artistes remarquables, parmi lesquels on cite M. Alston qui, sans être un homme de génie, passait

pour un peintre de grand mérite. On lui reproche cependant de vouloir porter trop loin la perfection dans ses ouvrages. Il travaille depuis dix ans à un tableau d'histoire qu'il n'a pas encore achevé; c'est un temps employé en pure perte. Lorsqu'un poète ou un peintre est bien pénétré de son sujet, il doit pouvoir l'exprimer sans effort; mais s'il y consacre des années de soins, s'il le caresse, le mignarde pendant des siècles, il ne répond que rarement aux espérances brillantes de l'auteur. M. Alston devrait se rappeler que, dans un arbre on apprécie tout autant la quantité que la qualité des fruits. Si les Raphaëls, les Rubens, les Titiens, avaient adopté sa méthode, que de chefs-d'œuvre perdus pour le monde !

J'eus l'avantage de faire connaissance avec M. Harding, peintre d'un grand génie. Son histoire est très-originale. Il était simple soldat à l'époque de la dernière guerre avec l'Angleterre, et assista aux différens combats qui se livrèrent sur les frontières. Lorsque la paix fut conclue, il changea l'épée contre la palette, et sans instruction d'aucun genre, atteignit, dans sa nouvellecarrière, une telle perfection, que ses tableaux furent remarqués, et lui méritèrent quelques encouragemens. Mais l'Amérique n'offre guère aux artistes les moyens de briller; je crains que M. Harding, malgré son talent du premier ordre et son enthousiasme pour l'art, ne soit jamais apprécié comme il le mérite. Il fit un voyage en Angleterre, il y a quelques années, et commençait déjà à réussir lorsque, pour son malheur, *l'amour de la patrie* le décida à y retourner. Je dis pour son malheur, car il n'aurait pas tardé à se faire en Angleterre un nom et une fortune, ce qu'il

lui sera difficile d'obtenir en Amérique. La modestie de cet homme égale son génie. Il juge toujours de ses propres ouvrages avec la plus grande sévérité, paraît plutôt disposé à exagérer des défauts qu'à les atténuer. Cette manière de voir prouve qu'il est susceptible de s'élever encore plus haut, quoiqu'il ne laisse rien à désirer maintenant, si ce n'est un peu plus de douceur et de fini, mérite qui s'acquiert avec le temps et l'habitude.

La haute société de Boston me paraît d'un abord plus difficile que celle de New-York; cela tient à son orgueil pour la naissance, à sa prétention au savoir, dont personne cependant ne fait parade à l'extérieur. Il est d'usage dans les familles de se réunir tous les dimanches chez un de ses membres, à tour de rôle. Malgré mon titre d'étranger, je fus quelquefois admis à ces agréables soirées. Je témoignai de la surprise en voyant les Bostoniens, qui observent en général strictement le dimanche, consacrer ce jour à leurs plaisirs, tout innocens qu'ils fussent. On m'apprit que la Genèse s'exprimait en ces termes : « Le soir et le matin forment le premier jour de la semaine. » C'est pourquoi ils ne l'observent pas comme nous depuis minuit jusqu'à minuit; mais d'un coucher du soleil à l'autre. Aussi les boutiques sont-elles fermées le soir à la brune, et les affaires suspendues jusqu'au lendemain à la même heure. Croyant alors avoir accompli leurs observances religieuses, ils se livrent comme à l'ordinaire aux plaisirs du monde.

Comme j'étais resté près de trois semaines à Boston, je pensai qu'il était temps de diriger mes pas vers le sud. Je me décidai à retourner à New-York

par terre, afin de faire une plus ample connaissance avec le pays et ses habitans. Je quittai Boston aussitôt après les fêtes de Noël, plein de reconnaissance pour toutes les bontés dont on n'avait cessé de me combler.

J'ai déjà fait la description d'une diligence américaine, celle dans laquelle je voyageai alors, quoique connue sous le nom de *malle-poste,* n'avait rien de remarquable; elle était vieille et mal construite; le crin des coussins s'était ramassé en bourrelets tellement durs et tellement irréguliers, que le voyageur pouvait se croire assis sur des pierres; par bonheur la voiture n'était pas foulée, et le chemin me parut beaucoup meilleur que celui de Providence. Il était plus d'une heure lorsque nous arrivâmes sur la grande route; la journée s'annonçait fort mal, le temps était sombre, le vent sifflait dans les arbres dépouillés de feuilles, les tourbillons qui s'élevaient autour de nous, menaçaient à chaque instant de renverser notre équipage. Tout-à-coup les nuages se fondirent en des torrens de neige qui couvrirent en un instant tout le pays.

Nous couchâmes la première nuit à Worcester, ville de trois mille ames. L'itinéraire prétend qu'elle possède une banque, quatre imprimeries, un tribunal et une prison, assertions que je ne veux ni confirmer ni démentir. Je suis loin cependant de parler de cette ville avec dédain; les rues sont propres, les villas qui l'entourent sont fort jolies, et le seraient encore davantage si on les avait décorées avec plus de goût.

Comme la cour du Comté ou toute autre siégeait alors, les hommes de lois et leurs cliens affluaient dans l'auberge; plus de cinquante remplissaient le sa-

lon commun, qui avait tout au plus vingt pieds carrés. On laissa les voyageurs dans l'obscurité se dépêtrer de leur voiture comme ils purent; personne ne se présenta pour leur indiquer le chemin, le maître de la maison se contenta de les fixer en ouvrant de grands yeux. J'espérais, en entrant dans la chambre, que la cheminée, déjà envahie par une société, nous serait offerte à nous autres pauvres malheureux à moitié gelés. Mais rien n'était moins sûr : « Ami, êtes-vous venu par la diligence? » demanda un homme en face de moi. « Je gage que vous êtes transi de froid? » Je l'assurai qu'il ne se trompait pas, mais cette réplique ne produisit aucun effet sur la tête dure de mon voisin. Bientôt je m'aperçus que mes camarades de voyage avaient trouvé moyen de s'ouvrir un chemin sans cérémonie, et qu'en adoptant la manœuvre de Rodnay, c'est-à-dire, de couper la ligne, avaient conquis une assez bonne position. Je n'hésitai pas à suivre leur exemple, et me poussant audacieusement en avant, je parvins à jouir aussi de la vue et de la chaleur d'un bon feu.

Une demi-heure après, le tintement de la cloche nous annonça le souper; je suivis tous les voyageurs dans la salle à manger, où nous trouvâmes un repas copieux. Nous n'avions pas le droit de nous plaindre; on nous servit des bifstecks (qui, dans ce pays, sont de la grandeur d'une moitié de journal), un poulet bouilli, du jambon, une dinde froide, du pain rôti (non pas à l'anglaise, mais cuit dans du beurre fondu), une espèce de bouillie qu'on nomme ici *waffles*. Le thé et le café étaient versés par une fille coiffée en longs tire-bouchons, quoiqu'elle portât des boucles

d'oreilles ; le reste de sa toilette n'était pas très-remarquable, ni même fort propre ; elle prenait la liberté de s'asseoir chaque fois qu'elle n'était pas occupée. Rien n'était plus extraordinaire que sa gravité et la froide indifférence avec laquelle elle remplissait ses fonctions ; cependant la physionomie de cette Hébé américaine eût été agréable si le sourire s'y était glissé quelquefois. Après le souper, je revins dans le salon, et je m'amusai à faire mes observations. La confusion de la tour de Babel n'était guère plus grande : il fallait distinguer l'avocat du client, et la tâche n'était pas facile ; même subtilité, même rudesse dans la manière d'exprimer leurs pensées, même égoïsme peint sur toutes les physionomies. Enfin l'ensemble de cette réunion était peu séduisant. Les uns avaient quitté leurs souliers, les autres leurs cravates, et comparés aux gens de la même classe, en Angleterre, on pourrait dire qu'ils étaient loin d'être propres. Comme il est toujours désagréable de se trouver avec des hommes pour lesquels toute sympathie est impossible, je renonçai promptement à mon projet d'observation, et je me retirai dans ma chambre, après avoir lu et médité la gazette de Worcester.

Il est d'usage, en pareille circonstance, en Angleterre, de sonner la servante. En Amérique, il n'y a ni sonnette ni servante ; il faut donc se résoudre à descendre au comptoir pour solliciter la faveur d'une lumière, faveur qu'on obtient à la longue, mais non sans peine. Vous explorez ensuite votre chemin comme vous pouvez, jusqu'à votre chambre, avec à peu près autant de chances de succès que pouvait en avoir Parry dans ses recherches du passage Nord-Ouest. Vous

avez, il est vrai, le nº 63, mais vous ignorez totalement de quel côté de la maison il se trouve. Supposez enfin que vous soyez plus heureux dans votre expédition que le capitaine Parry. Si vous êtes Anglais et trop jeune pour avoir servi sous Wellington, on vous donnera sans doute, le titre de voyageur de distinction (*mighty particular*). Vous serez favorisé de deux oreillers, d'un tas de couvertures, qu'on apprécie fort quand le thermomètre marque cinquante degrés de froid. Il est cependant rare de trouver tant de luxe dans la *crêche* sans rideaux, où vous êtes destiné à passer la nuit. Si vous cédez à votre premier mouvement, et que vous descendiez pour exposer vos besoins à l'aubergiste, vous ne tardez pas à vous apercevoir de toute l'inutilité de votre demande. Cet homme a bien autre chose à faire que d'écouter les caprices d'un étranger.

Quand par malheur une auberge de ce pays se trouve remplie d'Américains, ce qui arrive souvent, la chance du gros lot à la loterie est aussi probable que celle d'un bon lit. Mais si on y rencontre des nègres, ou, ce qui est encore mieux, des Irlandais pour domestiques; on peut avoir quelqu'espoir de *comfort*. La pièce adroitement glissée fait ordinairement l'affaire, et le soir en vous couchant vous trouvez que votre tête à obtenu au moins six pouces d'élévation, et que le poids des couvertures est considérablement augmenté.

Ce fut à Worcester que je me procurai cet utile renseignement. Privé de tous les objets dont je viens de parler, je députai mon domestique auprès de l'aubergiste avec mon humble requête, mais rien ne put émouvoir le cœur dur de *Boniface*. La jeune fille aux

tire-bouchons ne fut pas moins inexorable, mais le nègre qui se trouvait là ne put résister à l'éloquence d'un quart de dollar, et me procura, en moins de cinq minutes, les objets tant désirés.

Le lendemain, après un bon déjeûner, je me sentis la force d'affronter de nouveau les périls et les désagrémens de la diligence. M. Harding, dont j'ai déjà parlé, qui allait rejoindre sa famille à Springfield, faisait heureusement le voyage avec moi; nous n'avions pour tout compagnon qu'une jeune fille, tenant sur ses genoux un énorme carton, M. Harding la connaissait et me présenta à elle. Il y avait quelque chose d'intéressant dans cette jeune personne et son carton. Quoiqu'assise en face de moi, je ne pouvais distinguer que son front, quelques boucles de cheveux noirs et les plus beaux yeux du monde, qui, semblables au soleil qui dore l'horizon, jetaient des feux éclatans pardessus le fameux carton.

La neige avait tombé pendant toute la nuit, et la secousse de la voiture n'était rien moins, qu'agréable; mais lorsque le temps et les chemins faisaient sentir leur influence sur mon humeur, je n'avais qu'à porter ma vue sur ces brillantes planètes que j'avais en face de moi, pour retrouver toute ma sérénité. Chaque fois qu'on laissait échapper un mot plaisant, on lisait sur la physionomie de cette jeune fille l'expression de l'enjouement, quoique ses lèvres n'articulassent jamais une parole de gaîté. Elle voyagea avec nous pendant près de cinq heures. Je commençais à la regarder comme un de ces êtres fantastiques, tels qu'on les dépeint quelquefois dans les romans, moitié carton, moitié physionomie.

Enfin elle nous quitta : je me rappelle m'être détourné au moment où son carton changeait de position, dans la crainte que la vue de toute sa personne ne détruisît les rêves de mon imagination; elle partit donc sans que je la visse, mais ses yeux laissèrent dans ma mémoire un long souvenir.

Harding me raconta ensuite son histoire : elle appartenait à une famille comme il faut; sur le point de se marier, du consentement de ses parens, à un jeune homme qui venait de l'abandonner pour épouser une femme plus riche, elle se rendait à Northampton, chez sa tante, dans l'espoir de se distraire de ses chagrins; je ne doutai pas du résultat, car ses yeux étaient trop rians et trop brillans pour prêter long-temps leur éclat à une fille au désespoir.

Nous nous arrêtâmes pour dîner, à une assez bonne auberge, et continuâmes notre voyage. Il ne neigeait plus, le soleil brillait, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais senti un froid plus dur. Nous n'arrivâmes que tard à Springfield, où j'étais décidé à faire une halte d'un jour. L'auberge était commode, et je réussis à obtenir un appartement séparé. Le jour suivant je fis une excursion dans le village; je n'en avais pas encore vu d'aussi gai. De tous côtés s'élèvent des maisons de campagne, bâties en bois et peintes en blanc, avec des persiennes vertes, des portiques de l'ordre corinthien ou ionique, dont les colonnes sont hors de toutes proportions. Il me semble que les colonnes massives ou non sont très-mal placées dans un édifice de bois. Quand on emploie des matériaux aussi fragiles, on ne devrait songer qu'à la grâce; mais les architectes de l'autre monde semblent mépriser ces con-

naissances des anciens, généralement respectées par tous les autres peuples du monde. Ils entassent sur leurs frêles constructions des ornemens de mauvais goût, et ce qu'ils appellent colonnade splendide n'est souvent qu'une misérable chaumière.

Les habitations sont, pour la plupart, fort commodes. Leur principal défaut consiste dans le peu de solidité, et dans cette bigarrure de couleurs diverses qui éclatent de toutes parts. Il est évident que les maisons ne sont calculées que pour durer quinze ou vingt ans, ce qui rend plus ridicule encore cette profusion de décorations théâtrales dont les Américains sont tous si prodigues.

Le pays est encore trop neuf pour le paysagiste. La variété qu'offrent les bois et les rivières sont assurément dignes du pinceau de l'artiste; mais la fraîcheur et la régularité des maisons ne sont jamais d'un effet pittoresque. Si les bâtimens avaient été construits avec des matériaux solides, le temps, ce grand maître, aurait adouci peu à peu la rudesse des lignes, et pour ainsi dire effacé le contraste des ouvrages de l'homme avec ceux de la nature. Chaque génération bâtit pour elle, et notre faible machine est peut-être plus durable encore que les édifices élevés pour son bien-être.

Quoiqu'il en soit, on ne doit pas juger des avantages d'un pays sur les impressions plus ou moins favorables qu'ils produisent à l'imagination ou au goût du voyageur. Si l'abondance est dans la chaumière, peu importe la physionomie sur la toile du peintre. J'ai parcouru différens pays, je n'ai remarqué dans aucun plus d'aisance et de bonheur apparent que dans la

Nouvelle-Angleterre. Cependant le peuple n'y est pas heureux, ou bien on ne doit plus ajouter foi au système de Lavater. Il est impossible de voir des figures plus anciennes; tous ont l'air de succomber sous le poids de grandes infortunes; entourés de tout ce qui peut leur être agréable, il semble qu'un sort jeté sur eux les ait condamnés à ne jamais jouir des biens de la vie. C'est en vain qu'on cherche ici ces figures rubicondes et joviales qu'on rencontre à chaque pas en Angleterre. Ces hommes robustes, cette franche sérénité, le sourire, la gaîté bruyante, le chant, la danse, rien de tout cela ne se voit dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

J'espère que je me suis fait comprendre : j'ai seulement voulu prouver que l'Anglais ne demande qu'à être heureux, quoiqu'il n'en ait pas toujours les moyens, et que l'homme de ce pays-ci, ayant à sa disposition toutes les jouissances possibles, est privé de la première de toutes, la gaîté naturelle.

Le climat influe sans doute beaucoup sur cette disposition; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'elle ne soit transmise aussi par héritage. Le caractère des Pères Pèlerins, comme on sait, n'était pas fort aimable; pleins d'orgueil, pauvres, bigots, superstitieux, méprisant l'étude, intolérans, fuyant la persécution dans l'ancien monde pour l'exercer dans le nouveau : tels sont les hommes auxquels ce peuple doit ses qualités et ses défauts. Les uns les ont rendus malheureux, les autres criminels. Eux et leurs descendans parcoururent les déserts sans que la solitude ait adouci en aucune manière la rudesse de leurs principes. L'esprit de société se perdit, des siècles s'écoulèrent, les

populations s'accrurent, et l'amour du gain les obligea de se réunir. Bientôt les villes et les villages se trouvèrent peuplés d'hommes habitués à vivre seuls, se suffisant à eux-mêmes, et ne s'associant que pour les affaires d'intérêt. Tels étaient alors les hommes de la Nouvelle-Angleterre, tels ils sont encore aujourd'hui aux yeux de tout observateur impartial.

Je me sens, je l'avoue, très-disposé à m'étendre sur le caractère de ce peuple. Ce mélange de grandeur et de bassesse me semble si bizarre, que je crains toujours de n'avoir pas bien exprimé la sensation qu'il doit inspirer. Comme philantrope je voudrais que les Américains fussent moins avides et se contentassent de ce qu'ils possèdent ; qu'ils voulussent remplacer leur vanité mal entendue et leur esprit rusé, par plus de loyauté et de sentimens généreux.

Springfield renferme un des plus grands arsenaux, et les premières manufactures d'armes des États-Unis. Je les visitai accompagné d'un officier d'artillerie. Tout me parut bien dirigé : douze ou treize mille mousquets s'y fabriquent tous les ans. Mon conducteur, homme fort instruit, revenait d'Europe où il avait été envoyé pour acquérir des connaissances sur le perfectionnement de l'artillerie.

Les officiers, dans les États-Unis, sont mieux payés qu'en Angleterre. Un capitaine reçoit quatre cents livres sterling par an, cent de plus qu'on n'en accorde à un lieutenant-colonel dans notre pays ; mais le service en Amérique est bien différent ; c'est une privation continuelle. Personne ne peut entrer dans l'armée pour son plaisir ou pour jouir du brillant avantage de porter l'épaulette ou l'habit brodé. Les troupes

sont dispersées dans des forts et des garnisons éloignées situées au milieu de pays malsains. Les principaux camps sont établis sur les frontières des sauvages du Canada et sur les bords du Mississipi. Je crois que le genre de vie que mènent les officiers américains, serait fort peu du goût des gardes et des troupes de Sa Majesté Britannique. Je fus surpris d'apprendre que les troupes ne se montaient qu'à six mille hommes dans tous les États-Unis, sur lesquels on compte mille déserteurs par an. En Angleterre la proportion est environ d'un déserteur sur cent hommes.

Le jour suivant la neige était si épaisse, qu'il était impossible aux voitures de circuler. Malgré les quinze degrés de froid au-dessous de zéro, je pris un traîneau pour Hartford, où nous arrivâmes sains et saufs après un voyage de cinq heures. Hartford, petite ville située sur la rivière de Connecticut, me parut très-vivante. Ce fut dans ses murs que siégea cette fameuse assemblée qui faillit dissoudre l'Union, à l'époque de la dernière guerre avec la Grande-Bretagne.

Je couchai à Hartford : l'auberge était sale, mais ce désagrément fut largement compensé par la présence d'un domestique irlandais pour qui rien n'était impossible; il s'activa pour moi avec une ardeur dont je trouvai facilement moyen de le récompenser. La voiture pour New-Haven ne partant que tard le lendemain, il me restait une journée entière, que je ne savais comment employer; je flânai dans la ville, je vis le collége, l'édifice nouveau de la bourse, l'église, une pension, je lançai un coup d'œil dans les boutiques, et je revins convaincu qu'Hartford était bien l'endroit le plus insignifiant qu'on pût trouver sur

toute la surface du globe. Je ne ferai pas mal cependant de raconter une anecdote qui se passa sous mes yeux, et qui achevera de peindre le caractère du peuple de la Nouvelle-Angleterre.

Je revenais de ma promenade; j'étais assis près du poêle dans le salon commun, bâillant sur une gazette américaine, lorsqu'une femme entra, suivie d'une petite fille de dix ans; elle grelottait de froid, car elle descendait de diligence; sa tournure et ses manières annonçaient une femme de la classe moyenne. Elle demanda de suite à quelle heure le bateau à vapeur partait pour New-York. Sa figure se décomposa en apprenant qu'il ne serait expédié que le lendemain de New-Haven (à trente milles de Hartford), à cause des glaçons de la rivière. Elle s'avança vers l'aubergiste, lui raconta que n'ayant pas prévu cet accident, elle n'avait pas assez d'argent pour suffire aux dépenses qu'entraîneraient un jour de plus à l'hôtel et un voyage plus long.

L'aubergiste haussa les épaules et tourna les talons; l'Irlandais lui lança un regard ironique; un vieux monsieur, occupé comme moi à lire la gazette, leva un instant les yeux, déposa un crachat sur le tapis et continua sa lecture. La femme, malgré l'indifférence de ses auditeurs, continua ses doléances; elle nous dit qu'elle avait laissé son mari à Boston, pour aller voir son frère à New-York, nous expliqua de mille manières la cause de son malheur, et finissait toujours en assurant (ce dont tout le monde était bien persuadé) qu'elle se trouvait dans le plus grand embarras.

Émû de compassion, ou plutôt fatigué de ces éter-

nelles répétitions, je voulus y mettre fin en lui offrant l'argent qui lui était nécessaire. Sans être positivement refusé, je ne fus pas très-positivement accueilli; elle fixa les yeux sur moi sans m'adresser un mot de remercîment, et recommença les détails de son aventure. Je sortis de la chambre : quelques minutes après, le traîneau de New-Haven s'arrêta devant la porte. J'avais déjà oublié la voyageuse et ses afflictions, lorsque je la vis près de moi. « Vous m'avez offert de l'argent, me dit-elle, sans la moindre expression de politesse. Je l'accepte. — Je lui demandai combien elle désirait. — Seize dollars, » répondit-elle. Je donnai ordre à mon domestique de les lui remettre, et comme il était Écossais, et par conséquent méfiant, il demanda à cette femme son adresse à New-York; elle la donna promettant de payer sa dette le lendemain à l'hôtel Bunker.

Plusieurs semaines s'écoulèrent après mon arrivée à New-York, sans que j'entendisse parler des dollars ou de ma compagne de voyage; curieux de savoir si j'avais été trompé, j'envoyai mon domestique réclamer la somme; il me la rapporta. Il me dit qu'ayant reproché à cette femme son peu d'exactitude, elle avait répondu froidement, sans donner aucun signe de reconnaissance, qu'elle ne pouvait pas se donner la peine d'envoyer cet argent, et que c'était à moi de le faire prendre. Je dois ajouter que cette femme demeurait chez son frère, qui tenait une boutique dans une des plus belles rues de New-York, et paraissait fort à son aise.

Cette femme n'était donc pas une aventurière, mais tout simplement une Américaine dans toute la

force du terme, une *Yankee*. L'idée de payer était pour elle un tourment, comme pour la plupart de ses compatriotes. Elle pensait qu'un homme assez imprudent pour prêter à un étranger, pourrait oublier de se faire rembourser; le domestique pouvait avoir perdu son adresse; enfin, il valait mieux courir la chance de garder l'argent le plus long-temps possible, que de le rendre sans réclamation. Ce calcul peut être fin; mais est-il délicat ?

Il faisait déjà nuit long-temps avant que nous n'arrivassions à New-Haven, le reste du voyage se fit dans l'obscurité ; l'auberge était pleine ; le maître de la maison m'annonça clairement qu'il n'avait pas de lit à me donner. Je demandai un sopha et une couverture sans plus de succès, puis il m'accorda plus qu'il n'avait promis, car il me fit conduire dans une espèce de niche, dont on avait, je crois, chassé le nègre pour m'y loger. L'odeur du lit me fit frémir; les draps étaient sales et le couvre-pied ressemblait à la vieille couverture d'un cheval. Tout l'ameublement se composait d'une table et d'une chaise de bois; pas de glace, pas de cuvette, pas de serviettes; on me promit tous ces objets pour le lendemain, mais je ne pus les obtenir malgré mes plus vives instances. La chaleur du salon n'était pas supportable, la température de ma chambre à coucher était tout l'opposé. Enveloppé de mon manteau, je me décidai à me jeter sur ce lit dégoûtant pour y chercher quelque repos.

Mais le froid et les mauvaises odeurs ne sont guère favorables au sommeil. Je me levai au bout de deux heures, regagnai le salon qui était désert, et j'y pas-

sai le reste de la nuit sur une chaise auprès du feu. Le paquebot devait partir à cinq heures; à quatre heures et demie plusieurs voitures vinrent prendre les passagers pour les conduire au quai. Je n'ai rien vu de New-Haven; le souvenir que cette ville m'a laissé est peu agréable, et je m'en éloignai pour toujours avec une grande satisfaction.

La nuit se termina mieux qu'elle n'avait commencé; je me procurai un lit sur le paquebot, et je fus tiré de mon doux assoupissement par l'arrivée du déjeuner; le bruit des couteaux et des assiettes se fit entendre au même instant. Je savais par expérience qu'il n'y avait pas de temps à perdre : une minute me suffit pour trouver une place à la table, où je contribuai, comme les autres, à faire disparaître les mets. Le petit bol et la serviette ne furent pas oubliés après le déjeuner. Je montai ensuite sur le pont où les cigares et la belle vue du district de Long-Island effacèrent bientôt les traces de ma mauvaise humeur.

Le voyage fut agréable et heureux; le temps beau, quoique froid, et je me retrouvai à New-York avant la fin du jour.

CHAPITRE IX.

—

New-York. — Bal. — Dandies américains. — Premier de l'an. — Arsenal. — Partis politiques. — Fédéralisme. — Améliorations intérieures. — Francs-maçons. — Différences politiques. — Difficulté de s'entendre. — Société des ouvriers. — Avenir de l'Union. — Épreuve de la constitution. — Désavantage de l'Union. — Dangers menaçans. — Suffrage universel. — Jefferson. — Madison. — Monroë. — Adams. — Jackson. — Burr. — Visite au colonel Burr.

Le jour de mon arrivée à New-York, toute la ville fut en émoi en apprenant qu'on signalait en mer un paquebot de Liverpool. Depuis long-temps les vents contraires avaient rendu fort rares les nouvelles d'Eu-

rope, et chacun s'en montrait avide. Je dînai ce jour-là avec un de mes amis, et comme nous n'avions aucune réunion pour le soir, nous résolûmes de quitter la table pour aller lire les papiers d'Europe et revenir ensuite terminer notre repas. Il y avait foule autour du cabinet de lecture, et l'on lisait sur les carreaux : « Retraite du duc de Wellington et du ministère; no-« mination de lord Grey, Brougham, etc., etc. »

Il était impossible de n'être pas frappé du vif intérêt qu'inspiraient ces nouvelles. Chacun dissertait sur les conséquences probables de ces mesures. Les uns prévoyaient une révolution certaine, seconde représentation des trois fameuses journées de Paris; les autres croyaient bien qu'une révolution était inévitable, mais arriverait moins subitement. Un troisième parti annonçait le prochain retour de Wellington aux affaires; et vraiment en considérant l'intérêt qu'on prenait à ces discussions, on se serait cru plutôt à Liverpool qu'à New-York.

Il y eut pour le dernier jour de l'année une grande soirée à laquelle je fus invité; le salon était assez convenablement orné, mais quelle entrée! un escalier d'une malpropreté révoltante, obscurci par des nuages de fumée de tabac, qui asphyxiaient les dames au passage. Je fus bien dédommagé, il faut l'avouer, par le grand nombre de jolies femmes que je trouvai réunies dans ce salon. Rien n'est plus séduisant qu'une jeune Américaine de dix-sept ans; mais, à vingt-deux, elles perdent presque toutes leurs charmes, et se métamorphosent en *grandes mamans*. Je n'avais pas encore assisté à une assemblée aussi nombreuse et aussi mêlée; tout, cependant, dans le sexe, portait un cer-

tain air de bonne compagnie qui n'excluait pas une étrangeté de manières, qui les distinguait des dames anglaises, et leur donnait le cachet transatlantique. Il ne fallait pas chercher ici ce que les Français appellent *l'air noble*, cette tournure distinguée qui commande le respect sans l'imposer. Il ne faudrait pas croire non plus qu'on pût être choqué par des manières vulgaires et communes : loin de là ; seulement il leur manquait un je ne sais quoi qui faisait que ce n'étaient pas tout-à-fait des Européennes, et vraiment on peut le leur pardonner en faveur de leurs grâces et de leur amabilité. Mais que dire des hommes? qu'en dire? que des soldats de notre police anglaise eussent tenu avec autant de grâce leur rang dans ce bal. Il y a chez eux une raideur musculaire qui prive leurs membres de toute souplesse, et les rend les plus lourds danseurs du monde. Les femmes l'emportent encore sur ce point; jamais on ne remarque chez elles aucun mouvement disgracieux ou grotesque.

Un *Dandy* américain est un être d'une espèce particulière; il a presque toujours voyagé en Europe, et en a rapporté un tas de chaînes, de bagues, de bijoux qu'il étale avec complaisance aux yeux de ses concitoyens; il fait la mode, donne le ton pendant la première année de son retour. Il introduit de nouvelles figures dans les quadrilles, et tous ses gestes sont minutieusement imités. Les tailleurs sollicitent la faveur de visiter sa garde-robe; ses amis le considèrent avec un œil d'envie. Il parle de ducs, de comtes, d'armoiries, de grand train, de croix, de décorations, comme s'il n'eût jamais vu que cela dès son enfance. Il devient l'Apollon de son pays, et ses décrets sont

écoutés avec le même respect que les oracles de Delphes. L'année finie, le voyageur retourne à ses vieilles habitudes de comptoir; ses habits sont remplacés par d'autres plus modestes; il perd son crédit pour la mode, on ne le consulte plus, et le voilà redevenu Américain, occupé du bien-être de la vie, et s'inquiétant peu d'élégance. Le bal fut charmant; souper délicieux, potage aux huîtres, dindes, jambons, crabes, crêmes, punchs, fruits et glaces furent distribués avec profusion. Je vis encore danser quelques quadrilles; j'assistai à la première tentative de *galop* faite en Amérique, et je me retirai.

A New-York, au premier de l'an, on visite toutes ses connaissances; l'oubli d'une seule personne serait regardé comme une marque de mépris impardonnable. Le clergé est visité par toutes les congrégations. Quant à moi, pour ne manquer en rien à mes hôtes, je fis venir une voiture, et ce n'est que fort tard que je fus quitte de cette corvée. Ma première station fut chez le docteur Wainright, attaché à l'église de *Gracechurch ;* je le trouvai en grand costume, devant une table couverte de rafraîchissemens, et donnant des poignées de main à tous ses paroissiens ; je me remis en route pour quatre grandes et mortelles heures. Voici, au reste, les usages suivis dans cette occasion : les femmes restent à la maison pour recevoir; les hommes font les courses. Vous entrez, restez deux minutes, et prenez la fuite aussi vîte que possible. On vous offre du vin et des gâteaux ; cette coutume vient de Hollande; elle n'est pas en usage dans les autres villes de l'Union. C'est le jour des amnisties et des réconciliations, et l'on prétend qu'elle

est fort utile pour la paix et le bon accord des familles.

Un de mes amis, dernier maire de la ville, m'accompagna dans la visite que je fis à l'arsenal de Brooklyn. Le commodore Chauncey, qui commande ce poste, est un de ces types de vieux marins qui rappellent le *Benbow;* il porte le visage haut et la poitrine ouverte comme un homme qui a cent fois bravé le canon et la tempête. J'ai vu dans les chantiers une des plus belles frégates qu'on puisse imaginer ; toutes les constructions sont en chêne vert, le plus fort et le meilleur des bois connus. Tout, dans cet arsenal, est disposé avec une grande sagacité ; aussi, le peuple ne se mêle-t-il jamais de ce qui s'y fait. Et, en effet, que deviendrait la marine, si l'esprit démocratique suivait les matelots à bord, où le despotisme le plus absolu est indispensable pour que la discipline soit observée? Je ne comprends même pas comment des hommes aussi libres sur le rivage, peuvent abdiquer aussi promptement leurs habitudes les plus chères.

Je visitai également, dans la même compagnie, tous les établissemens de la ville. La maison de refuge pour les jeunes criminels, les Sourds et Muets, l'hôpital des fous. La plus grande sagesse a présidé à la fondation de tous ces lieux où l'humanité a déployé le zèle le plus éclairé. Le premier de ces établissemens est surtout remarquable dans son objet et dans les plans qu'on y suit. Les jeunes criminels, renfermés dans les prisons ordinaires, ne se corrigent presque jamais, et en sortent, pour devenir plus coupables encore. Ici, au contraire, ils prennent l'habitude d'un travail régulier, puisent des principes de religion,

et sont rendus à la société, tout disposés à commencer une vie plus honnête.

Les filles qui sortent de cet établissement, sont presque toutes employées comme domestiques ou couturières. On les envoie toujours dans les lieux où l'on n'a pu avoir connaissance de leur vie passée, et, par cette précaution, elles peuvent jouir de tous les avantages d'une conduite irréprochable. Ces institutions sont d'excellentes écoles pour l'industrie. Chaque enfant y choisit le genre de travail pour lequel il se sent le plus de goût. Les uns sont tailleurs, les autres, cordonniers; ceux-ci, forgerons, ceux-là, charpentiers, etc., etc. Disons-le à la louange des fondateurs, la critique n'a rien, ou bien peu à reprendre dans ces asiles du crime ou du malheur.

Je n'ai pas encore parlé des partis politiques qui divisent cette contrée. Ce sujet est si compliqué, si mêlé d'opinions, d'intérêts, qui varient selon les lieux, que je n'ose espérer de pouvoir me bien faire comprendre du lecteur. Tout le monde sait que deux opinions partagent les États-Unis : celle des fédéralistes et celle des républicains; ces termes expriment mal ma pensée, car, il y a dans ces deux partis, un peu de l'une et de l'autre opinion. Mais celui qu'on appelle fédéraliste demande plus de force, plus de pouvoir pour le gouvernement; il veut que l'autre pouvoir s'étende jusque sur les États particuliers, combat pour le maintien de la constitution, contre tous les empiétemens démocratiques, en un mot, donne au pouvoir assez d'autorité pour protéger la paix à l'intérieur, et défendre, à l'extérieur, l'honneur et les intérêts du pays. Le parti républicain, au contraire,

veut donner au peuple toute l'influence. Il réclame le suffrage universel, une magistrature élective, et soutient que la constitution doit être littéralement interprétée; que le lien fédéral n'est qu'une association volontaire des États, qui ne leur enlève aucun de leurs droits particuliers, et leur donne le pouvoir d'examiner et de contrôler toutes les mesures du gouvernement général. Le fédéraliste regarde les Etats-Unis comme un tout indivisible, et le républicain les considère comme une pièce de mosaïque, où les pierres ne restent fixées qu'autant que cela leur convient. L'un accorde aux États le droit de se séparer; l'autre prétend que le gouvernement général pourrait traiter en rebelle l'état qui refuserait de se soumettre aux décrets du congrès.

Pendant la première période qui suivit la révolution , les habitans de la Nouvelle-Angleterre, comme étant les plus riches, imposèrent leurs principes aux autres États de l'Union. Les deux présidens qui arrivèrent les premiers au pouvoir, étaient fédéralistes; mais il se forma contre eux une opposition tellement croissante et tellement virulente, que Washington lui-même, malgré son nom et les services qu'il avait rendus, fut en butte aux attaques les plus grossières et les plus scandaleuses. Adams leur succéda et fit ce qu'il fallait pour mériter le blâme qu'on avait fait injustement peser sur ses prédécesseurs. La loi sur les séditions était mauvaise; il en porta la peine, car il fut, après son temps, renversé, pour ne plus revenir au pouvoir.

Une constitution, quoique parfaitement définie, dépend encore des principes de celui qui en fait l'ap-

plication. Sous ce point de vue, l'arrivée de Jefferson au pouvoir opéra un grand changement dans la direction des affaires, qui furent dès-lors administrées d'après les principes démocratiques; une révolution secrète s'y opéra; les principes, les opinions, les habitudes du peuple, se prononcèrent pour l'extension des droits politiques, et après la conclusion de la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre, les fédéralistes furent convaincus de l'impossibilité d'atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Toutes les discordes cessèrent, le nom de fédéraliste devint odieux au peuple, on ne le prononça plus, et personne n'osa, en se présentant aux élections, manifester l'opinion de soutenir le pouvoir exécutif et les intérêts de la grande propriété, contre les prétentions et les préjugés de la populace.

Cette fusion apparente des deux partis a fait disparaître toute discordance dans les principes politiques. Il n'y a plus d'opposition sur les doctrines fondamentales; le nombre l'a emporté sur la propriété, le peuple a été reconnu comme la seule source du pouvoir et des honneurs, et le gouvernement, au lieu de réprimer les préjugés et les exigences populaires, les étudie et les prend pour guides de ses actes et de sa politique. Il n'est choisi que pour prendre les mesures et professer les principes que lui dicte le peuple.

Rien ne me parut plus étonnant, en arrivant aux États-Unis, que la coïncidence générale des opinions, relativement aux principes fondamentaux du gouvernement. Dès qu'il s'agissait des moyens à suivre et des hommes à nommer, le désordre et la confusion étaient partout. Le candidat d'un parti était l'objet de la haine de

l'autre, sans que ces sentimens parussent reposer sur des motifs capables de convaincre un observateur impartial. Il y avait donc évidemment des partis, mais sur quoi reposaient-ils? Il est difficile de le dire. Je demandai de quel côté étaient les fédéralistes, et l'on me répondit qu'ils avaient disparu comme la race des *Mammoths* et des *Megatherions*; de quel côté étaient les démocrates, et l'on me dit qu'ils étaient partout. Ceci ne suffit pas pour me convaincre de l'anéantissement d'un parti que je regarde comme le plus sage, d'autant mieux que je crois peu aux conversions politiques.

Au milieu de ces ténèbres, je ne me hasardai pas à porter un jugement, mais je me décidai à prendre quelques informations. Je m'adressai à un des hommes les plus éminens des États-Unis, dont les opinions avaient été fédéralistes autrefois. « Comment, lui dis-je, se fait-il que le parti que vous défendiez avec tant de talent, soit entièrement disparu? est-ce l'expérience, le cours des événemens, des vues plus éclairées et plus larges, qui vous empêchent de professer le même système, ou bien l'opinion publique s'est-elle prononcée sans retour? » Voici sa réponse que je ne puis oublier : « Mes opinions et celles de mes amis sont toujours les mêmes, et les événemens n'ont pu que nous y confirmer. Mais dans l'état actuel des esprits, nous n'osons les exprimer. Un homme qui professerait de semblables idées serait non-seulement écarté de toutes les charges publiques, mais il serait mal vu par ses concitoyens. Ses paroles et ses actions deviendraient l'objet d'une inquisition des plus dégoûtantes et des plus affreuses. Et serait-il juste de se

condamner à tous ces désagrémens, pour le plaisir de soutenir des opinions absolument impraticables dans l'état de choses où nous vivons? Les Américains ne peuvent donc trop se vanter d'une unanimité qui repose sur le châtiment prononcé contre les opposans qui oseraient se montrer ouvertement. Cet ostracisme n'a pas détruit le fédéralisme, mais a défendu de le professer en public; il n'est plus question de savoir si l'on accordera plus ou moins d'autorité au gouvernement général, mais si ce gouvernement s'arrogera cette autorité. Ce n'est pas sur les principes qu'on discute, mais sur les moyens, les mesures indirectes qui peuvent tendre à les établir en faveur d'un parti ou d'un autre.

C'est ainsi que l'on discute fortement aujourd'hui pour savoir si le gouvernement a le pouvoir d'employer, en améliorations intérieures, certaines portions du capital national. En 1830, une loi votée par la législature, pour la confection d'une grande route nationale, ne put obtenir l'approbation du président. Par la constitution, le congrès peut *établir* des bureaux et des routes de postes; mais la question est de savoir si le mot *établir* donne le privilége de *construire*, ou bien, s'il veut seulement dire que le congrès aura le droit de convertir en routes de postes les chemins déjà existans. Ces mots soulèvent une grande question, celle de savoir si le gouvernement a ou n'a pas le pouvoir de concevoir et d'exécuter un plan général d'amélioration dans l'intérêt du pays. Ce droit donnerait au congrès une influence très-grande, ce qui a créé l'opposition qui se prononce chaque fois que l'on aborde cette matière. Jackson est d'un côté,

et Clay, son rival, de l'autre. Le premier, appuyé sur les Etats du Sud et de l'Ouest, le second, sur ceux du Nord, renforcés par une grande partie des provinces centrales. Il est hors de doute que le parti fédéraliste soit pour l'affirmative dans ce débat, qui ne tend qu'à donner une nouvelle force au pouvoir exécutif, qu'à l'investir d'une autorité qui doit produire, pour la société américaine, des avantages dont les États en particulier, n'essayeraient jamais de doter le pays. Ajoutons à ceci que des questions telles que celle du tarif, par exemple, dont nous venons de parler, ne sont jamais exclusivement décidées par des motifs d'intérêt public. Les intérêts particuliers se montrent partout, et quelles que soient les opinions, on change de parti pour les soutenir : d'où il résulte qu'on supporte souvent un candidat de l'opposition, par cela seul qu'on sait qu'il doit défendre tel ou tel point. Les négocians sont en faveur du droit d'améliorations nationales donné au gouvernement, parce qu'ils en attendent une route, un port de plus, un nouveau marché, qui changeront tout l'aspect commercial d'une province ; aucun autre principe ne les décide. Dans un pays aussi vaste que les États-Unis, ces intérêts varient à l'infini, et lorsque l'on nomme des représentans, les électeurs n'exigent pas seulement l'identité d'opinion sur certains points, mais souvent encore des sympathies particulières. En voici un exemple frappant :

Il y a quelques années qu'un M. Morgan publia, dans l'État de New-York, un livre qui révélait tous les secrets de la *maçonnerie* (free masonry). Des assassins s'emparèrent de lui et le firent disparaître; du moins

tout le prouve. Ils le conduisirent dans les environs de Niagara, où il est constant qu'il passa une nuit, et depuis on ne l'a pas revu. La police se mit sur les traces de cette affaire, et bientôt commença un procès criminel. Les débats compromirent gravement deux individus; ils comparurent devant la cour. La majorité du jury se prononça pour la culpabilité, mais la minorité l'emporta, et les deux prévenus furent acquittés. Cette minorité étant formée par des *maçons*, l'indignation publique fut à son comble. Cette société secrète avait ordonné le crime et absous les exécuteurs. On examina alors si une association aussi perverse pouvait être tolérée dans un pays chrétien. Le peuple se prononça ouvertement contre les maçons; leurs affiliations furent regardées comme dangereuses et inconstitutionnelles, et l'on fit les plus grands efforts pour les détruire. De leur côté, les maçons, qui comptent dans leurs rangs une moitié de la population de l'État de New-York, prirent avantage de leur nombre et de leur unité d'action, pour résister à la clameur générale. La presse se rangea sous les deux bannières. Dans les candidatures, il fallut être maçon ou anti-maçon avant toute autre chose. Les maçons l'emportèrent dans les dernières élections, et je ne doute pas que cette question n'exerce une grande influence dans celles qui auront lieu pour le choix du nouveau président. Cette manie maçonique s'étend tous les jours : confinée autrefois dans le seul État de New-York, elle envahit maintenant les provinces de la Nouvelle-Angleterre et de la Pensylvanie. Toutes ces circonstances embarrassent beaucoup celui qui veut porter un jugement sur l'état des partis. Il s'efforce

de découvrir les principes politiques, et rencontre partout de maçons, ou l'homme et ses intérêts personnels. Ce n'est qu'en conversant souvent avec les hommes les plus éclairés du pays, qu'on peut parvenir à fixer les divers points cardinaux vers lesquels se dirigent les opinions.

Les Américains se regardent comme un des peuples les plus difficiles à comprendre pour les étrangers, et ils se trompent en ce point, car tout chez eux est à la surface. Leurs traits caractéristiques sont profondément marqués; il n'y a qu'en politique qu'il ne soit pas aisé de les pénétrer. Ce qui est évident, c'est que, depuis la révolution, les principes démocratiques ont fait d'immenses progrès. Tous les hommes éclairés, avec lesquels j'ai discuté pendant mon séjour ici, m'ont avoué que, si la lettre de la constitution de 1789 était toujours la même, l'esprit en était entièrement changé. Il est hors de doute que Washington et Hamilton s'étaient proposé de contrebalancer la démocratie par une aristocratie de talent et de fortune. Il n'y a plus maintenant de contrepoids. Qui peut dire où s'arrêtera cette effrayante progression? A New-York, la société s'est divisée en deux classes: les ouvriers (the workies) en opposition à ceux qui jouissent de la vie sans avoir besoin de leurs bras. Les idées de cette société se montrent partout, dans les journaux et dans les affiches; leur première exigence, c'est *l'égalité et l'universalité de l'instruction*. Ils soutiennent qu'il y a une aristocratie, une classe privilégiée, partout où cette égalité n'existe pas; que ceux qui sont tenus de travailler pour vivre, n'ayant ni le temps, ni les moyens d'acquérir des connaissances, se trouvent forcément ex-

clus des charges publiques, et qu'ainsi ces charges deviennent le partage d'une certaine classe de la société, tandis que ceux qui en font la force peuvent à peine voter dans les élections. Ces *workies* font donc tous leurs efforts pour détruire ce genre de monopole injuste et odieux : ils déclarent qu'ils ne seront satisfaits que lorsque tous les Américains auront la même instruction et les mêmes droits d'arriver aux emplois, et font prévoir que bientôt il y aura, pour l'instruction, un degré qu'il ne sera pas permis de franchir sans encourir le blâme de ses concitoyens. Ceux qui bornent là leurs prétentions, sont encore parmi les plus modérés. D'autres invoquent la loi agraire et demandent, pour la propriété, un partage progressif. C'est là l'*extrême gauche* du parlement des ouvriers. N'est-il pas honteux, disent-ils dans les termes les plus violens, qu'un homme aille en voiture, tandis qu'un autre marche à pied; qu'en rentrant, l'un trouve une bouteille de champagne, et l'autre à peine un verre d'eau. En divisant également les propriétés, toutes ces anomalies ne blesseront plus les yeux, on ne boira plus ni vin, ni eau; mais tout le monde aura du *brandy* (eau-de-vie) à discrétion.

Je suis loin de prétendre cependant que toutes ces folies soient assez fortement appuyées pour alarmer sur le sort de New-York; mais je les fais remarquer, parce que leur influence se fait déjà sentir dans les élections, et qu'elle ne peut qu'augmenter avec la population. Les paresseux, les pauvres, les mauvais sujets, embrasseront cette cause qui, comme la boule de neige, grossira en roulant et retombera plus tard sur le pays en effroyables avalanches. L'immensité

d'un terrain fertile pourra sans doute éloigner cet événement, mais seulement pour un temps; rien ne peut en arrêter le cours. Je suis comme le voyageur qui voit couler à ses pieds le ruisseau d'où sort le Missisipi à sa source, et sait, à n'en pas douter, qu'il ira, grand fleuve, se jeter dans l'Océan. Alors commencera l'épreuve de la constitution américaine; ce temps n'est peut-être pas très-éloigné; la population double tous les vingt-quatre ans, de sorte que, dans moins d'un demi-siècle, les États-Unis compteront cinquante millions d'habitans, dont dix mille esclaves, ou gens faisant partie d'une classe privée de tous les droits de citoyen. Avant cette époque, les moyens d'existence deviendront très-rares dans les États qui bordent l'Atlantique. Le prix du travail tombera, tandis que la valeur des objets de première nécessité s'élevera en proportion, et les malheureux ne trouveront que très-difficilement les moyens d'aller chercher leur vie dans des contrées moins habitées et plus fertiles. La misère se fera sentir partout, et la grande majorité du peuple, n'ayant pour propriété que leurs bras, nommera des législateurs sous l'influence de leur malheureuse position. Il faudrait être bien aveuglé par l'esprit national pour voir, dans un pareil avenir, une grande sécurité pour la propriété. Le gouvernement encourage, autant qu'il le peut, le génie manufacturier de la nation; ses efforts sont assez inutiles, car tout homme qui voudra considérer les ressources intérieures de ce pays, les productions variées de son sol, le cours immense de ses rivières, les mines de charbon et de fer qui s'ouvrent de toutes parts, verra, sans pouvoir en douter, que les Américains sont appelés à devenir

une des premières nations manufacturières. Dès que l'augmentation des bras aura fait descendre le prix de la main-d'œuvre au taux où elle est dans les autres pays, l'Amérique rivalisera l'Angleterre dans plusieurs branches de l'industrie, et la surpassera dans beaucoup d'autres. Des villes manufacturières s'éleveront de tous côtés, la population s'y augmentera, et avec elle tous les vices qui en sont le cortége obligé. Des milliers d'hommes seront dans l'abondance ou dans la misère, selon que les demandes augmenteront ou diminueront. Ces variations, on le sait, dépendent seulement d'une guerre, d'un caprice de la mode, de mille incidens qu'on ne saurait prévoir et qui sont pourtant inévitables; et, qu'on se le rappelle, ici ces populations mécontentes auront entre les mains tout le pouvoir politique; aucune puissance civile ni militaire n'aura assez de force pour les maintenir; où sera alors la protection pour les personnes et pour les propriétés? Tout cela cependant pourra se faire sans commotion violente. Les ouvriers (workies) n'auront qu'à choisir parmi eux les représentans de leurs principes, et organiseront un système général de spoliation légale et constitutionnelle. Ce n'est pas au congrès qu'ils s'adresseront; c'est dans les États particuliers qu'ils établiront victorieusement leurs doctrines, lorsque la majorité sera en leur faveur. Qui pourrait alors les empêcher de voter une loi agraire? J'ai discuté tous ces points avec les hommes les plus éclairés de l'Union, et ils sont tous convenus que cette épreuve de la constitution était une chose inévitable. Plusieurs espèrent que l'éducation, qui se répand partout, en préviendra les tristes effets; mais ils ne voient pas

que la misère augmentant avec la population, le désir et les moyens de s'instruire doivent nécessairement diminuer en proportion. L'homme qui a besoin d'employer toutes les facultés de son esprit et de son corps pour vivre, trouve peu de propension pour les études, et encore moins de temps à leur consacrer. Certes, si les masses étaient plus sages et plus éclairées, les gouvernemens n'auraient plus d'inquiétude; mais quel est l'homme d'état qui se hasarde à compter sur les vertus et les lumières de la multitude? La réponse qu'on fait généralement à ces lugubres prévisions, « c'est que l'événement est encore fort éloigné. Chaque génération a bien assez de sa propre conservation; c'est à ceux qui viendront à prendre les mesures nécessaires pour défendre leurs intérêts et leur tranquillité. Qu'importe ce qui arrivera aux enfans? la liberté, la paix et la confiance se maintiennent encore sous la constitution actuelle. » Quant à moi, je crains que l'époque de ce grand conflit ne soit pas aussi éloignée que les Américains semblent le croire; et si l'on convient que la démocratie conduit inévitablement à l'anarchie et à la spoliation, comment se persuader que cette transition puisse être lente et tardive? Elle variera selon le génie de chaque peuple; en Angleterre, elle vole sur un chemin de fer; en Amérique, elle pourra se montrer plus paresseuse, mais finira toujours par arriver. On peut douter de l'époque, mais l'événement est certain.

Avouons-le, pour le moment il n'y a pas un pays qui soit plus à l'abri des révolutions que les États-Unis. Mais ce privilége repose sur une seule circonstance : c'est que la grande majorité se composant de proprié-

taires, chacun apporte son enjeu et se trouve forcément en opposition avec toutes les mesures qui pourraient tendre à troubler la confiance. Cette garantie fait la force du gouvernement actuel. Heureux les états qui parviendraient à se fixer sur de semblables bases : leur prospérité et leur bonheur ne connaîtraient plus de limites! Mais cet état de choses ne saurait durer avec une population qui, s'accroissant tous les jours, jettera dans les élections une majorité formée de citoyens sans propriété, sous l'influence de tous les besoins, et chargés de décider le grand débat social. D'un côté, la faim, la rapacité et le nombre; de l'autre, la raison, la justice et la faiblesse : le combat ne peut pas être long. Ce n'est qu'après ce choc que l'on pourra parler de la stabilité du gouvernement; quarante ans ne suffisent pas pour prouver la vitalité d'une constitution.

Il est bon de faire remarquer ici que tout ce que je viens de dire doit s'appliquer plutôt au principe démocratique qui prévaut dans les différens États, qu'au gouvernement fédéral dont il est très-difficile de fixer avec précision l'esprit et les bases. Je crois que c'est lord Eldon qui a dit qu'il n'y avait pas un acte du parlement, quelque laconique qu'il fût, sur lequel on ne pût, par des explications, faire rouler un carrosse à six chevaux. Les publicistes américains sont tout aussi habiles quand il s'agit d'interpréter la constitution. Personne ne sait précisément ce que c'est, mais tout le monde convient que ce doit être quelque chose de très-sage. C'est un évangile où chacun croit retrouver ses préjugés et ses opinions. C'est une chose pour l'habitant de la Nouvelle-Angleterre,

c'en est une autre pour le cultivateur de la Géorgie ou de la Caroline. Le congrès lui-même retentit des discussions sur les principes fondamentaux. Le président Jackson vous dira que c'est un gouvernement de *consolidation*, ayant tout pouvoir de faire exécuter ses décrets ; le vice-président, au contraire, soutiendra que c'est une *confédération*, dont l'autorité dépend des délibérations de chaque État en particulier; M. Clay ou M. Webster prétendront que les pouvoirs de la constitution vont jusqu'à taxer à volonté le commerce du pays et consacrer cet impôt à des améliorations intérieures; le général Hayne, ou M. Van Buren, repousseront ces doctrines comme pernicieuses et fondées sur de fausses interprétations de la loi; et cependant, malgré tout, rien pour eux n'est plus admirable, plus prévoyant, plus parfait, que la constitution fédérale ! Qu'ils permettent aux étrangers de suspendre leur admiration jusqu'à ce que cette loi présente un sens mieux défini et plus intelligible. Ce qui est évident, c'est que des fermens de discorde se montrent de toutes parts; c'est que les hommes opposés par les mœurs, les intérêts et les usages, séparés par des climats différens, réunis seulement pour se haïr, se trouvent placés sous un gouvernement dont les pouvoirs sont chaque jour mis en question. Sont-ce là des élémens de durée, ou ne sont-ce pas plutôt les avant-coureurs d'une inévitable décadence?

En examinant les relations politiques de ce singulier peuple, on se demande naturellement si l'unité du gouvernement peut convenir à tant d'intérêts divers et opposés, et si une administration moins étendue ne serait pas plus en harmonie avec les besoins

des populations. Qu'un autre se hasarde à soutenir la possibilité de la durée d'une semblable union; contentons-nous d'exposer les faits. La Louisiane et la Floride produisent du sucre; le soleil du Maine peut à peine mûrir une récolte de maïs; les habitans, comme les produits du sol, n'ont aucun rapport de caractère ni d'opinion; la nature a mis entre eux plus de six cents lieues de pays. Ils ne sont liés que par une sorte de machine gouvernementale, grossière et lourde, qui les a privés de toute sympathie pour le pouvoir qui les dirige. Qu'y a-t-on gagné? un peu de force, je le veux; mais pas plus qu'il n'en résulte des traités faits entre les nations indépendantes, et cette force est partout accompagnée d'éternelles jalousies et de conflits interminables. Je me souviens ici, qu'un jour où j'exposais mes sentimens à cet égard, en soutenant que les fins d'un bon gouvernement seraient plus sûrement et plus facilement atteintes, si l'Union était divisée en plusieurs républiques distinctes, unies seulement pour la défense commune, un membre distingué du congrès ajouta : « Pour le moment, ce plan ne saurait réussir; mais il est vrai de dire que l'Union américaine n'a été faite que pour nous empêcher de nous couper la gorge les uns aux autres. » Et il ne faut pas croire que ce soit là une opinion isolée; j'en ai retrouvé l'expression partout. L'homme des États du Nord regarde la constitution fédérale comme la sauve-garde de la tranquillité; il serait à désirer que ce fût un édifice plus solide pour résister aux tempêtes qui le menacent. Chaque année doit augmenter ces dangers, et laisser voir bientôt que tout cet appareil extérieur ne cachait

rien de durable. Cette constitution peut résister aujourd'hui à la question du tarif, et périr demain comme l'hydropique par un excès de pléthore, sans avoir même les honneurs d'un convoi décent. Déjà, la convention d'Hartford a failli lui porter le dernier coup, et la fièvre des Carolines la travaille plus fortement encore de nos jours. Elle résistera encore sans doute à cet assaut; mais avec la doctrine de la *nullification,* elle ne pourra plus acquérir de force ni de consistance. Quelle sera, en effet, son autorité, en admettant que chaque État ait le droit de contrôler les actes du gouvernement? Accordez à chaque province de l'Angleterre le même privilége, l'habitant du Leicestershire s'opposera à toute réduction des droits sur les laines étrangères; Kent et Sarrey annuleront toutes les taxes sur le houblon; parlez de toucher aux impôts sur la soude, et Orkneys menacera de se séparer; Dorset et Wils demanderont la continuation des lois sur les grains; et cependant, il y a peu de jalousie entre les comtés de la Grande-Bretagne; les intérêts y sont plus homogènes qu'ils ne pourront jamais l'être dans les États-Unis.

Parmi les causes qui doivent troubler l'Union, je me hasarderai à en faire remarquer une nouvelle dans l'influence que chaque État exerce dans l'élection du président. Cette influence est en raison de la population qui augmente plus ou moins selon les États; New-York a jusqu'ici l'avantage sur ce point, et rien ne fait prévoir que sa supériorité en ce genre puisse diminuer. L'Ohio prend aussi des accroissemens prodigieux; et le temps n'est pas éloigné où trois États, New-York, Ohio et Pensylvania, appuyés sur une ef-

frayante majorité numérique, jouiront, à l'exclusion des autres vingt-un États, du droit d'élire le président. Ces États porteront-ils patiemment le joug, n'en appelleront-ils pas au congrès pour amender la constitution ? ils le feront, mais sans succès ; car ces trois États auront dans les chambres une majorité qui s'opposera à tout amendement. Le principe de l'élection par la majorité numérique, étant en vigueur dans toute l'Union, ne saurait être attaqué sans ébranler fortement le pays. Ainsi, ces trois États seront comme des souverains qui choisiront le président, et prendront toutes les mesures qu'ils jugeront convenables, sans s'inquiéter des intérêts du reste de l'Union. Le sénat, il est vrai, est composé de délégués en nombre égal par chaque État ; et cette chambre, quoique toujours dans une sorte d'opposition avec la chambre basse, pourra se prononcer pour le parti le plus faible. Ceux-là connaîtraient peu le caractère américain, qui prétendraient que ces peuples se verraient de sang-froid réduits à une nullité politique. Avec la jalousie qui les divise, rien ne saurait empêcher, le cas échéant, une rupture complète de tous les liens de l'Union. Ainsi, après avoir long-temps observé l'état des choses, il m'est impossible de ne pas croire que le suffrage universel doive être un jour le roc contre lequel viendra se briser la liberté américaine. Les vices de ce système sont grands ; mais ils deviennent monstrueux dans les États-Unis, où la qualité de propriétaire est non-seulement une garantie matérielle, mais encore une garantie morale. Car, dans un pays où le travail trouve un salaire aussi élevé, il faut qu'un homme soit bien paresseux ou bien vicieux, pour ne pas

devenir propriétaire, et il devrait être par cela même privé de tous droits politiques. Mais les législateurs de l'Amérique n'ont pas été guidés par ces considérations; ils ont pris toutes les mesures pour garantir les droits des pauvres contre les riches, et n'ont pas pris garde que ces derniers pourraient aussi avoir à redouter les envahissemens des autres. La protection est toute d'un côté; on a mis l'épée aux mains d'un des combattans, et l'on a arraché à l'autre jusqu'au bouclier qui lui servait de défense.

Jefferson fut le premier champion de la démocratie dans les États-Unis. Ses concitoyens l'ont appelé Grand; ils ne le comparaient sans doute qu'à ceux qui l'entouraient. Pour le brillant et l'activité du génie, il fut inférieur à Hamilton; mais Hamilton était aristocrate dans le cœur et avait trop de dignité pour sacrifier ses convictions aux vains honneurs de la faveur populaire. Heureusement pour Jefferson, la mort est venue le débarrasser du seul rival qui eût pu éclipser sa réputation, ou combattre avec avantage ses principes politiques. Il rencontra Adams et le renversa sans peine avec le fédéralisme, qui reçut le coup de grâce dans la dernière guerre et laissa le champ libre au parti démocratique. C'est en vain qu'on chercherait dans les écrits de Jefferson des pensées originales et profondes : pendant son voyage en France, il avait été séduit par l'obscur philosophisme dont Diderot et Condorcet avaient été les apôtres; il l'emporta en Amérique, et l'expérience n'a jamais pu lui persuader d'abandonner ou au moins de modifier ses opinions. Il resta stationnaire; les années se succédèrent, les générations remplacèrent les générations, la liberté

française tomba noyée dans des flots de sang, cet homme demeura impassible. Dans sa correspondance, nous le voyons jusqu'à la fin prêchant ses doctrines effrayantes, qui n'ont pu être appuyées que par la guillotine et par les coteries des jacobins. L'esprit de Jefferson était éminemment prosaïque; jamais on ne rencontre dans ses ouvrages un éclair d'imagination. Sa bienveillance était bornée à un seul point. Il avait vu la France, mais n'avait jamais voulu franchir le détroit. Si Bonaparte eût envahi l'Angleterre, les vœux les plus ardens de Jefferson l'eussent suivi dans cette entreprise, et son cœur aurait plané avec délices sur nos palais détruits, nos cités en flammes et nos champs dévastés. Il n'aurait trouvé dans son ame aucun sentiment de compassion ou de regret pour le sang, les malheurs, les larmes, les glorieux souvenirs de notre pays. Sec et sans enthousiasme, il était entièrement privé de ces sympathies vives et brûlantes, qui sont presque toujours l'apanage des grands hommes. On a dit qu'il savait haïr : sa haine n'éclatait pas d'abord en bouillonnantes colères, qui s'éteignent peu à peu dans l'indifférence ou dans le mépris; mais elle était froide et féroce, implacable et éternelle. Les inimitiés des hommes finissent ordinairement avec la vie; la vengeance de Jefferson venait encore se repaître sur le tombeau de ses ennemis politiques, et la manière dont il parle d'Hamilton, dans sa correspondance, fera peser sur sa mémoire une tache indélébile. Il n'avait jamais pu oublier que Washington avait toute confiance dans la sagesse et dans l'intégrité d'Hamilton. On ne cite qu'un trait de douceur et d'amabilité de Jefferson, c'est sa réconciliation avec Adams, et en-

core peut-on dire qu'il n'y fut porté que par la commune haine que ces deux hommes nourrissaient contre Hamilton. Le caractère moral de Jefferson était repoussant. Tout en prêchant sans cesse la liberté, l'égalité et l'abolition de l'esclavage, il conduisait ses enfans naturels au marché, et spéculait ainsi sur ses débauches. A sa mort même, il ne pensa pas à affranchir ses enfans nés dans l'esclavage. Une de ses filles fut, il y a peu d'années, vendue en plein marché, à la Nouvelle-Orléans. Quelques amis de ce grand homme se réunirent pour l'acheter et donner à la mémoire du père une marque éclatante de leur admiration (1). Il ne reste plus à finir que son épitaphe; qu'un autre s'en charge.

Madison succéda à Jefferson dans la présidence et ne fut que la continuation de ses principes; il ne montra pas la même âpreté de caractère, mais fut aussi privé de son énergie. Son système était le même que celui de son prédécesseur, et la démocratie ne fit que prendre de nouvelles forces et de nouveaux accroissemens. Monroë le suivit au pouvoir et voulut prendre un juste milieu. Il forma son cabinet d'hommes de différentes opinions, et ne parvint à satisfaire personne. John Quincy Adams fut élu président par des manœuvres vraiment dégoûtantes; personne, pas même ses concitoyens, ne peut dire quels ont été les principes politiques de cet homme d'état. Après ses quatre années de présidence, il ne fut pas réélu, à la

(1) Ici l'auteur se trompe. La fille de Jefferson fut vendue, mais ses amis ne l'achetèrent point.

Note du traducteur.

grande satisfaction de toute l'Union ; et quoique maintenant encore il jouisse de toutes ses facultés physiques et morales, il ne lui reste plus de chance de parvenir à aucun emploi politique de quelque importance.

Le général Jackson, président actuel, a toujours été un des membres les plus zélés du parti démocratique. Son arrivée au pouvoir, sa longue expérience, semblent avoir modifié et même changé plusieurs de ses principes. Sa politique est aussi modérée que les circonstances le lui permettent. Sur la question du tarif, ses opinions n'ont pas été parfaitement connues; mais il s'est ouvertement opposé à l'application des deniers publics aux améliorations intérieures, sous la direction du gouvernement fédéral. C'est la victoire de la Nouvelle-Orléans qui a fait la réputation du général et assuré son élection ; aussi sa popularité estelle plutôt militaire que politique. Ceux-là même qui sont ses ennemis, le regardent comme le premier stratégiste de son siècle. Il est permis de sourire à ces éloges ; mais, faute de mieux, la Nouvelle-Orléans est le Waterloo de l'Amérique.

Puisque j'ai parlé des hommes d'état américains, je ne dois pas oublier un de ceux qui ont joué le plus grand rôle, le colonel Burr, autrefois vice-président des États-Unis, qui, en 1800, fut en opposition pour la présidence à Jefferson et à Adams. On sait que ses différends avec Hamilton finirent par un duel où ce dernier succomba. Ce duel fut cause de la ruine politique de Burr. Il fut regardé comme une calamité nationale, et le vainqueur ne put jamais reconquérir la popularité qu'il avait perdue. Ce fut après cette malheureuse affaire qu'il se trouva mêlé dans une conspi-

ration qui avait pour but de s'emparer d'une partie du Mexique, dont il devait devenir souverain, sous le nom et le titre d'Aaron 1er, roi ou empereur du Texas. Il fut accusé, mais le plus grand mystère couvre encore cette partie de l'histoire américaine. J'ai lu beaucoup de documens sur ce point, et je n'en suis pas plus instruit après qu'avant. Qu'il y ait eu conspiration, c'est un fait hors de doute. Des préparatifs furent faits pour rassembler une armée sur l'Ohio, descendre le Mississipi et s'emparer de la Nouvelle-Orléans. Burr et ses amis subirent un jugement; on ne put réunir assez de preuves contre ce nouveau Catilina, mais ses projets ne démontrent pas moins toute l'intrépidité de son caractère. Néanmoins, son acquittement par deux jurys ne suffit pas pour rétablir son innocence aux yeux de ses concitoyens. En exécration parmi eux, son nom devint le synonyme de tout ce qu'il y a de plus odieux et de plus immoral en politique. Il s'exila pendant quelques années de son pays et visita l'Angleterre; il fut soigneusement surveillé par les ministres, et sa correspondance avec la France ayant pris une tournure beaucoup trop politique, on lui intima poliment l'ordre de quitter le pays, sous le plus bref délai. Burr vit maintenant retiré à New-York, où ses grands talens et ses connaissances étendues lui donnent encore quelques cliens comme avocat consultant.

Un de mes amis me demanda s'il pouvait m'être agréable de faire la connaissance de cet homme distingué. J'acceptai; nous allâmes le chercher dans un des quartiers les plus pauvres de New-York. Le colonel nous reçut sur le palier avec toute la politesse

d'un courtisan accompli, et nous conduisit à sa petite bibliothèque, formée principalement d'ouvrages relatifs aux lois. Burr est petit de taille, et ressemble beaucoup à M. Percival. Sa physionomie est expressive et pleine de sagacité. Son œil est fin, pénétrant, très-enfoncé; le front saillant, la bouche petite, mais déformée par des lèvres peu gracieuses. Ses autres traits excluent toute idée de beauté, et pourtant je n'ai jamais vu un port plus remarquable. Son expression est celle de l'intelligence, mais on n'y saurait découvrir le mélange des passions fortes et des pensées profondes. Les manières du colonel sont celles d'un homme d'une naissance illustre. Personne ne possède plus que lui l'art de la conversation, et il sait imprimer à toutes les opinions qu'il exprime le cachet de la finesse et de l'originalité. En Angleterre, il se lia avec plusieurs des plus chauds républicains, et je l'ai trouvé parfaitement versé dans toutes les questions qui ont rapport à notre politique nationale. Ce serait manquer à la confiance que de révéler les épanchemens d'une conversation particulière; qu'il me suffise donc de dire, qu'après avoir abusé peut-être de la complaisance du colonel, je pris congé de lui, en lui exprimant tous mes regrets de voir terminer dans l'oubli une vie aussi brillamment commencée.

CHAPITRE X.

Le 8 janvier, je pris encore congé de New-York, et je m'embarquai sur un paquebot du Nouveau-Brunswick, pour me rendre à Philadelphie. Notre course s'étendait le long de la rivière de Raritan, dont les sites n'offrent rien d'intéressant. La journée étant triste et orageuse, le voyage ne fut pas très-gai. Quatre heures suffirent pour nous transporter à Brunswick, où nous trouvâmes neuf diligences prêtes à recevoir les passagers. Nous montâmes dans une pour traverser le pays entre le Raritan et la Delaware, qui forme une partie de l'état de New-Jersey. En apparence, rien n'était plus facile à réaliser que ce voyage.

Vingt-sept milles de distance seulement à parcourir, une route tellement fréquentée, que les voyageurs pouvaient compter sur tous les agrémens possibles, mais notre attente fut bien trompée. Nous changeâmes deux fois de voiture, il fallut deux fois décharger et recharger les bagages. Les chemins étaient détestables, les secousses pires que celles dont j'ai parlé dans mon voyage de Boston, la voiture embourbée jusqu'à l'essieu pendant la moitié du chemin; les voyageurs obligés de descendre pour aider le cocher dans son embarras; car, sans leur secours, nous courions grand risque de rester dans la boue jusqu'au jour du jugement. Lorsque je demandai pourquoi on négligeait d'entretenir une route aussi importante, on me répondit qu'on avait l'intention d'y construire plus tard un chemin de fer, et que ce serait une folie de faire maintenant des dépenses pour le réparer. Tel est ce peuple intelligent : il préfère à la commodité du moment, une spéculation qui n'aura peut-être jamais lieu.

Les sites que je remarquai sur mon chemin me parurent sans beauté. Le pays est aride; on voyait qu'il avait été autrefois soumis à la culture, mais que la charrue ne l'avait pas sillonné depuis long-temps. Aussi les bois avaient reconquis leurs domaines. Le temps ajoutait à la monotonie du paysage; quoique la voiture avançât avec la vélocité d'une tortue, nous n'arrivâmes à Bristol qu'à la nuit. Nous reprîmes ici un paquebot, et tous nos maux cessèrent. La distance fut abrégée par un bon dîner, et les cloches sonnaient dix heures, comme nous débarquions sur le quai de Philadelphie.

Je me fis conduire aussitôt à l'hôtel de *Head*, qu'on m'avait indiqué comme un des meilleurs de l'Union, et n'ayant pu m'y procurer qu'une horrible petite chambre, éclairée par quelques carreaux de vitres à huit ou dix pieds de hauteur, je me transportai le lendemain à l'hôtel des États-Unis, où je me trouvai à merveille. J'envoyai mes lettres d'introduction, et j'acquis de nouvelles preuves de la bonté des Américains à mon égard.

Philadelphie s'élève sur un isthme qui a deux milles de largeur, entre la Delaware et le Schuylkill. Ces deux rivières sont navigables pour les vaisseaux de toute dimension, mais, en hiver, la rigueur du climat interrompt toute communication avec la mer. Comme ville commerçante, tout l'avantage est du côté de New-York. On ne peut naviguer sur la Delaware que pendant l'espace de trente milles au-dessus de la ville, et le Schuylkill est tellement rempli de bancs de sable, les courans y sont si nombreux, qu'il n'est praticable que pour les barques. Pour remédier à cet inconvénient, on a construit plusieurs canaux. D'autres sont commencés, et contribueront plus tard à augmenter la richesse de l'état.

Vue de la rivière, Philadelphie n'offre rien qui puisse fixer l'attention. Au milieu de cette monotonie, combien l'œil aimerait à rencontrer quelques pyramides, ces monstres de l'architecture !

L'intérieur offre plus d'agrémens. Les rues sont plutôt jolies que belles. Mais on remarque partout une telle apparence de *comfort*, que le voyageur est d'abord ravi de ce paradis des quakers. Il s'attend à voir tout *couleur de rose ;* à mesure qu'il avance, il

loue la propreté et la régularité des maisons ; mais chaque rue qu'il traverse semble la copie exacte de celle qu'il a laissée derrière lui ; enfin, avant d'avoir traversé la moitié de la ville, l'ennui le saisit et le poursuit en longs bâillemens.

Philadelphie est une médiocrité personnifiée en briques et en mortier. C'est une ville bâtie à l'aide du compas et de la règle ; on dirait une espèce de problème habitable, une violation mathématique des droits de l'excentricité individuelle, un despotisme sévère d'angles droits et de parallélogrammes. On peut donner à Philadelphie le titre pompeux de *comfortable*. Vous n'y voyez pas de ces rues étroites et sales qui servent de refuge aux pauvres couverts de haillons, et qui forment un si grand contraste avec la splendeur des places et *des croissans*. La Hollande même n'offre pas de villes plus propres. Le marbre des escaliers, la recherche des balcons, corrigent la vue désagréable des briqués rouges dont les maisons sont bâties.

Les édifices publics, à Philadelphie, sont supérieurs à tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent en Amérique. J'ai remarqué plusieurs belles églises. Le portique de marbre (d'ordre dorique) de la banque, fait espérer quelque amélioration dans le goût. J'avoue cependant que je n'ose pas trop l'espérer, puisque des personnes instruites se montrent incapables d'apprécier le mérite de l'édifice ou de l'architecte à sa juste valeur, et le couvrent de ridicule en disant que cette banque est le plus beau monument qu'on puisse voir dans le monde entier. Peut-on en vouloir à l'homme qui voyage dans les États-Unis, de laisser quelquefois échapper un sourire d'ironie.

La banque de Pensylvanie est encore un de ces bâtimens qu'il est convenu d'admirer. La façade représente des marches soutenues par un portique ionique de six colonnes, avec un entablement et un fronton. La maison de banque de M. Girard (le Coutts des États-Unis) est aussi en réputation. Toute la façade est en marbre comme les deux autres, mais les défauts de goût y sont encore plus saillans. La prétention se fait remarquer dans deux autres édifices bâtis dans le style gothique et qui sont vraiment de mauvais goût. On voit encore l'hôtel-de-ville, où fut proclamée l'indépendance de l'Amérique. Il est construit en briques. Il consiste en une façade avec deux ailes, sans ornement. Cette simplicité est convenable et imposante. Au-dessous est une coupole avec une horloge éclairée la nuit par le gaz.

Cependant les Philadelphiens sont plus fiers de leurs jets d'eau que de leur hôtel-de-ville. Les voyageurs sont obsédés de leur admiration à cet égard. On me demandait vingt fois par jour si j'avais vu les eaux. Sur ma réponse négative, on me disait qu'il fallait absolument les voir; que rien n'était comparable à cela dans l'univers; qu'un Anglais, jaloux de la supériorité des Américains dans ce genre d'embellissement, pourrait seul négliger l'occasion d'admirer ce mécanisme merveilleux.

Personne ne peut rendre compte de la bizarrerie du caractère humain. Fatigué de ces louanges éternelles, je résolus de ne pas visiter ces prétendues merveilles; et je persistai dans ma résolution avec une ténacité digne d'une meilleure cause. Je ne puis donc rien dire des jets d'eau de Philadelphie.

J'eus l'honneur d'être présenté à la rentrée de la société philosophique d'Amérique. Une centaine de membres s'assirent devant un souper excellent, où le bon vin et le punch ne furent pas épargnés. Le président (M. du Ponceau) prononça un discours intéressant sur les progrès de la société; elle avait été instituée par Franklin et plusieurs de ses amis; ils se réunissaient dans une taverne obscure; le pain et le fromage faisaient alors tout le souper, et leur raison se noyait dans un baril de porter. La société se compose aujourd'hui des hommes les plus instruits de l'Amérique.

Le lendemain je passai quelques heures fort agréables dans une de ces assemblées qu'on appelle *Wistar,* du nom de leur fondateur. Leur influence doit être très-favorable à la société en général. Le but de ces réunions est de rassembler des hommes de toutes les classes et de tous les genres de talent, afin qu'ils puissent s'éclairer mutuellement. C'est aussi le moyen de prévenir le rétrécissement des idées, et d'empêcher que l'estime qu'on a de son propre mérite soit poussée trop loin, ce qui arrive toujours lorsqu'on se livre exclusivement à une étude, sans communiquer avec le monde.

Ces assemblées se tiennent alternativement chez les différens membres. La conversation roule sur la littérature et les sciences, et comme les philosophes mangent aussi bien que les autres hommes, la soirée ne se termine jamais sans un solide repas. C'est d'ailleurs un adoucissement à l'acrimonie des débats. L'homme qui se délecte dans un mets recherché ne peut s'exprimer en termes désagréables, et les con-

tendans doivent facilement oublier leurs querelles dans la commune joie.

J'ai rencontré dans ces soirées des hommes d'une classe inférieure; il suffit qu'un mécanicien se soit fait remarquer dans quelque branche de la science pour y être admis. Cet usage est fort bien imaginé: par ce moyen, un homme modeste, mais qui a du talent, peut se faire connaître. On lui indique ses défauts, on encourage son zèle, et on épure son goût. Ces différentes classes de la société sont liées l'une à l'autre par cette mutuelle sympathie qui doit exister entre tous les hommes. Pendant mon séjour à Philadelphie, j'ai assisté plusieurs fois à ces réunions de *Wistar*, et j'ai toujours été frappé du bien qui devait en résulter.

La plupart des grandes villes en Amérique se distinguent par un caractère qui leur est propre; par une espèce d'idiotisme civique qui n'échappe même pas à l'observateur le moins habile. On ne peut se tromper sur celui de Philadelphie. Tout y est quaker. L'influence du quiétisme se reflète sur tous les objets. La haute société y est plus réservée que dans les autres villes de l'Union, je dirai même que tous les Philadelphiens sont exempts de l'insupportable péché de curiosité. Ici, les voyageurs sont heureusement dispensés d'exprimer leurs opinions, et de raconter toutes les circonstances de leur vie passée.

Philadelphie est par excellence une ville de médiocrité; son caractère est républicain; mais non démocratique. Les opinions se lisent jusque dans l'aspect des rues. Un démagogue serait fort mal reçu par ce peuple, qui témoigne un grand respect pour les opi-

nions religieuses et politiques. Les Philadelphiens ne sont extrêmes dans aucun genre, et si j'avais à choisir un gouvernement, entre tous ceux que j'ai étudiés dans les États-Unis, je donnerais la préférence à celui qui les régit.

Philadelphie pèche par le manque de variété. L'œil se fatigue à la contempler, l'imagination en est absorbée; on donnerait tout au monde pour trouver l'occasion d'admirer ou de blâmer; on se réjouirait à la vue de quelques misérables chaumières; on ambitionnerait presque le séjour de ces obscurs et pittoresques *cabinets* qui plaisent tant aux voyageurs *sans nez*, et dont on est si prodigue dans la vieille ville d'Edimbourg.

Le principe utilitairien s'observe jusque dans la nomenclature des rues. Les unes prennent le nom des arbres, tels que vignes, cèdres, châtainiers, etc., selon leur direction; celles de traverses se distinguent par des chiffres, de sorte qu'il est impossible à un étranger de s'égarer, puisque le nom de la rue indique sa position. Market Street (rue du marché), la plus fréquentée de la ville, s'étend d'une rivière à l'autre, c'est-à-dire, sur une longueur de plusieurs milles. Les rues sont presque toutes bordées de peupliers de Lombardie, sans que j'aie pu savoir pourquoi; ces arbres ne procurant pas d'ombre et ne se faisant pas remarquer par leur beauté.

Malgré tous les avantages de Philadelphie, je ne comptais pas y rester plus de huit jours; je me disposais à partir lorsque la neige tomba si fort, que toutes les communications avec la ville furent interrompues. On resta toute une semaine sans recevoir de nouvelles

du Nord; les diligences du Sud furent aussi arrêtées pendant plusieurs jours. Il fallait avoir recours aux traîneaux, car les voitures étaient devenues inutiles à cause de l'épaisseur des neiges. Il eût été absurde à un voyageur que rien ne pressait, de se mettre en route dans un pareil moment, et je me décidai à retarder mon départ, jusqu'à ce que je fusse bien sûr de ne rencontrer aucun obstacle pour me rendre à Baltimore.

Pendant cet intervalle, je visitai le Pénitentiaire, situé à deux milles de la ville. Le traîneau n'ayant pu me déposer qu'à une assez grande distance du bâtiment, je n'y arrivai qu'avec beaucoup de difficulté. A chaque instant, mon pied rompait la glace légère qui s'était formée par dessus la neige, et j'enfonçais jusqu'aux épaules. Cependant j'en vins à mes fins. Le Pénitentiaire est un vaste bâtiment carré, avec une tour à chaque angle; ses murs renferment un espace de dix acres. Au milieu de l'aire, s'élève un observatoire, où doivent aboutir sept corridors; trois seulement sont achevés; les cellules sont placées de chaque côté de ces corridors; on y communique par une ouverture carrée, qui s'ouvre à volonté au dehors. Chaque cellule a son œil de bœuf, et sa cour murée qui sert de promenade au prisonnier. On ne peut entrer dans ces chambres que par ces cours.

Le système suivi dans cet établissement, n'a aucun rapport avec celui dont j'ai eu l'occasion de parler. On n'y admet d'autre punition que celle de la prison solitaire. Le geôlier n'est investi d'aucun pouvoir. Aucun abus ne peut exister. Cette méthode, selon moi, est fort sage. S'il est vrai qu'il soit dangereux de laisser un pou-

voir discrétionnaire au juge placé sous la censure de l'opinion publique, que dirons-nous en voyant ce pouvoir accordé à un geôlier déchargé de toute responsabilité.

Le chef de l'établissement me parut un homme rempli de zèle et de bienveillance. Il prenait plaisir à me parler avec détails de l'effet que produisait le système de punitions, quoiqu'il fût trop nouvellement adopté, pour qu'on pût en connaître les résultats. Dans l'origine, la punition consistait dans la prison isolée, sans aucun exercice; mais comme il était impossible de suivre cette règle sans nuire à la santé des prisonniers et sans affaiblir leurs forces morales, on y a renoncé. Voici quels sont les usages reçus aujourd'hui :

Lorsqu'un criminel entre dans la prison, on le mène dans une chambre, les yeux bandés, et après lui avoir coupé les cheveux, et fait prendre un bain, on le conduit à la cellule qui lui est destinée, en observant toujours la même cérémonie. Par ce moyen, il ignore les localités de la prison, et les chances de fuite deviennent presqu'impossibles. Chaque prisonnier est pourvu d'un lit de fer, d'un matelas, de deux couvertures et d'un oreiller. En outre, il possède dans sa chambre un robinet et un pot d'airain, ce qui lui procure l'avantage de se désaltérer, lorsque cela lui est agréable. Les cellules sont échauffées par des tuyaux; quoique le froid fût très-dur lorsque je les visitai, je trouvai la température très-douce.

On permet à l'homme qui arrive dans la prison de jouir, pendant quelque temps, du désœuvrement de sa solitude; mais il ne tarde pas à demander la Bible et de l'ouvrage. Tous peuvent choisir le métier qui leur

convient; ceux qui ne savent rien faire, sont forcés d'apprendre à s'occuper : la nourriture est saine et abondante. On diminue la ration à ceux qui refusent de travailler. Le nombre en est borné, et la majorité des prisonniers regardent la privation du travail comme la plus grande des punitions.

Enfin, voulant juger par moi-même de l'influence de la prison solitaire, je sollicitai la faveur de causer avec quelques-uns des prisonniers; on me l'accorda sans peine. On me conduisit à la cellule d'un cordonnier, convaincu de vol, et que je trouvai tranquillement assis à travailler; il répondit gaîment à toutes mes questions. Quoique enfermé depuis dix-huit mois, ses forces physiques et intellectuelles n'avaient nullement souffert. La conversation que j'eus ensuite avec deux autres prisonniers, me prouva plus que jamais que la prison solitaire, associée au travail, n'offre aucun de ces inconvéniens que j'ai entendu blâmer si souvent. Le chef m'assura que, jusqu'à présent, ce système n'avait été nuisible ni à la santé, ni au moral d'aucun prisonnier.

L'administration de cette prison est admirable; cependant elle est encore susceptible d'amélioration. Je ne trouve pas que le plan soit des mieux choisis. La facilité d'inspection doit toujours être ménagée, et je ne vois pas un endroit, dans cette prison, d'où le gardien puisse planer sur toutes les cellules et les cours d'exercice. L'observatoire central ne domine que les corridors; pourquoi aussi ne communique-t-on pas avec les cellules par ces corridors, cela rendrait leur accès plus commode et plus prompt. Un autre défaut dans la construction, c'est que les prisonniers peu-

vent causer entr'eux lorsqu'ils sont dans leurs cours.

Il n'y a pas de chapelle dans l'établissement : le ministre est obligé de célébrer l'office du dimanche au bout des corridors. On ouvre alors toutes les fenêtres des cellules, et sa voix se fait entendre des prisonniers les plus éloignés. J'appris avec grande surprise que, dans un pays aussi religieux que la Pensylvanie, la prière du matin et du soir n'était pas d'obligation dans ce lieu. Cependant il serait convenable que la journée ne fût ni commencée ni terminée sans implorer la miséricorde de Dieu sur d'aussi grands coupables. Ils assistent, il est vrai, à l'office tous les dimanches. Mais cela suffit-il pour contenter l'homme dont la philantropie se rattache aux espérances brillantes de la religion ?

Au total, je suis porté à préférer le système de la solitude à celui des prisons d'Auburn et de Charleston. Il abolit toute nécessité de correction. Quelles que soient les souffrances du prisonnier, il sait qu'elles ne sont pas arbitraires. Il peut, dans sa solitude, se croire encore *libre*, car il subit la sentence de la loi ; mais il ne dépend pas des caprices de ceux qui l'entourent. Chaque prisonnier est un esclave à Charleston. Sa punition est illimitée, elle n'est mesurée que par la conscience du geôlier. Les avantages sont tous du côté de la prison solitaire. Non-seulement la société est délivrée de la présence d'un criminel, mais ce dernier se trouve encore dans la position la plus favorable à sa conversion. Éloigné de toutes les séductions du monde, entouré des conseils salutaires de la religion, obligé de réfléchir pour la première fois de sa vie, il est impossible qu'il ne soit pas disposé à

revenir à de meilleurs sentimens. Par l'autre système, les passions du coupable sont dans une irritation continuelle. On les force à l'obéissance en usant des mêmes moyens qu'on emploie pour les bêtes. Les législateurs américains devraient se rappeler qu'il est plus facile de dégrader l'homme libre, que d'élever l'esclave.

Le prisonnier de Philadelphie, en rentrant dans le monde, n'a pas à craindre d'être reconnu s'il est resté long-temps enfermé. La maladie ou la potence l'ont délivré de la plupart de ses complices, et dans un pays comme les États-Unis, il n'a besoin que de son industrie pour se créer une existence. Mais le coupable qui a été retenu dans les maisons de Charleston et d'Auburn, sera toujours un homme flétri. Il est connu d'un millier d'individus; l'histoire de sa vie passée le suivra partout.

On ne peut trop louer les Américains pour leur zèle à rechercher tout ce qui peut améliorer le sort des prisonniers. Il faut avouer qu'ils l'emportent jusqu'à présent sur toutes les autres nations de l'Europe. Les progrès de perfectionnement, dans nos vieux établissemens, ne peuvent être que lents à cause des difficultés qu'il faudrait surmonter, et qui sont immenses dans ce pays. Que les Américains poursuivent donc ce qu'ils ont commencé, ils auront plus de droits à la reconnaissance de leurs compatriotes, que s'ils excellaient dans les arts, ou s'ils se couvraient de gloire.

De tous les colléges américains qui se trouvent hors des limites de la Nouvelle-Angleterre, celui de Pensylvanie est le plus remarquable. Une école de méde-

cine est en grande réputation. L'Esculape, armé d'un diplôme de Philadelphie, peut, à son gré, assassiner ses semblables, car en lui réside toute la science moderne. Les études littéraires et scientifiques étaient fort négligées, il y a quelques années; mais une révolution complète dans un collége américain, est chose plus aisée que la plus légère innovation dans ceux de Cambridge ou d'Oxford. On chargea des commissaires d'examiner les statuts. Le système d'éducation fut amendé, et des hommes de talent furent nommés pour surveiller les différentes branches des études. On construisit un nouvel édifice beaucoup plus vaste. Le nombre des élèves s'accrut; et les études prirent en même temps une plus grande extension.

Personne, dans cet établissement, ne peut choisir un cours d'études spécial; quels que soient leurs projets pour l'avenir, tous sont obligés de suivre la même route. Il y a des branches sur lesquelles on fait bien d'insister, comme étant nécessaires au développement de l'intelligence; mais je trouve absurde de forcer tous les élèves à se casser la tête sur les mathématiques, la chimie et la philosophie. En Amérique, où le temps consacré à l'éducation est si court, pourquoi en dépenser une partie à l'étude des sciences qui ne peuvent que médiocrement contribuer aux progrès de l'esprit. A tout effleurer, c'est vouloir ne rien savoir à fond. Aussi les savans sont-ils beaucoup plus rares en Amérique que dans tous les autres pays, où les hommes, en général, mettent toute leur ambition à exceller dans un genre. Au reste, ce plan est tout-à-fait en harmonie avec l'état actuel de l'intelligence en Amérique. Je citerai, pour en donner une

preuve, un extrait du rapport fait par les commissaires sur cette université de Pensylvanie. Ces messieurs assurent : « que l'objet du cours est de donner aux élèves une connaissance profonde et critique des classiques, des notions étendues sur les différentes branches de mathématiques, de philosophie naturelle, de chimie, liées à toutes les sciences comprises dans la sphère de la philosophie morale, de la logique, de la rhétorique, de la métaphysique, des preuves du christianisme; ce cours d'instruction remplira l'espace de quatre ans.

Si les commissaires en avaient annoncé quarante, on aurait encore pu douter de la réalisation de leurs promesses. Personne n'aurait osé, en Europe, proposer un pareil réglement, dans la crainte de se couvrir de ridicule; mais en Amérique, les commissaires ne promettaient rien de plus qu'ils ne pouvaient tenir. Un jeune homme passe ici pour avoir une *connaissance profonde* des classiques, lorsqu'il peut faire la construction d'un passage de César ou de Virgile; et, avec le secours du dictionnaire, expliquer par hasard un trait de Xénophon ou d'Anacréon, ainsi de suite pour toutes les autres branches scientifiques. En mathématiques, on exige à peine de l'élève qu'il effleure les ouvrages de La Grange ou de La Place, et en métaphysique, qu'il lise ceux de Kant ou de Cousin.

Ainsi, ce qu'on appellerait dans tout autre pays un charlatanisme impudent, est regardé ici comme le langage de la vérité. Les mêmes mots expriment un sens différent, selon la position des hommes sur le globe; mais la cause en est trop claire pour être méconnue. Qu'il me soit donc permis de faire quelques

observations sur cette intéressante question, savoir : jusqu'à quel point les habitudes sociales et les institutions influent, dans les États-Unis, sur les progrès de la philosophie et de la haute littérature.

Après la guerre révolutionnaire, la population, depuis l'esclave jusqu'au planteur, marchait par degrés vers la civilisation. Elle partit d'assez bas, mais ne monta pas assez haut. La majorité des blancs, surtout dans les États du Nord, n'était pas dépourvue de toute éducation ; car dans un pays où la misère ne pénètre pas, tous peuvent se procurer une instruction élémentaire ; riches et pauvres étaient égaux sur ce point. La nécessité du travail étant imposée à tout le monde, personne ne se livre à l'étude de connaissances étrangères à ses affaires. La littérature doit offrir peu d'intérêt au cultivateur de tabac et d'indigo, au marchand de bois et autres de son espèce. Jamais l'Amérique n'a produit ce qu'on appelle un savant, et tous ses ouvrages réunis ne suffiraient pas pour former un écolier.

Il existe en effet des colléges dans plusieurs États ; mais ce sont tout au plus des pensions mal dirigées. Quand même leurs prétentions s'éleveraient plus haut, quel est le savant étranger qui voulût abandonner ses universités, pour celle de Yale ou de Harvard? D'ailleurs les Américains n'ont nulle envie d'attirer chez eux nos hommes instruits. Il est impossible que la science soit en grande faveur auprès d'une société telle que je viens de la dépeindre. Elever l'esprit, étendre les connaissances, purifier le goût, tout cela n'est rien à ses yeux ; le mérite de l'éducation n'est apprécié que d'après les services

qu'elle rend dans les affaires et dans la vie commune.

Lorsqu'elle est partagée par une nation entière, cette erreur si pernicieuse contribue sans doute à perpétuer l'ignorance, qui, jointe à d'autres causes, a tari pour les États-Unis une des sources les plus fécondes de grandeur nationale. Elle ne sera détruite, cette erreur, que par une génération nouvelle, délivrée de tous ces préjugés qui pèsent encore sur l'intelligence des Américains les plus éclairés.

L'éducation du clergé diffère peu de celle des laïques, la science théologique étant nulle, ainsi que les moyens de l'acquérir. Je pense qu'il eût été difficile de trouver dans les États-Unis une seule édition des Pères de l'église. Le protestantisme, il est vrai, s'inquiète peu de l'obéissance à l'autorité, surtout lorsqu'il se combine avec les idées démocratiques. Pasteurs et troupeau font peu de cas de l'autorité primitive, et chacun cherche à tirer des Saintes-Écritures une religion qu'il mesure sur ses goûts et sur ses connaissances. Expliquer la Bible dans la langue nationale, exposer ses doctrines à la satisfaction d'un auditoire non moins ignorant que lui, c'est tout ce qu'on exige du clergé. Jusqu'à présent, il n'y a qu'un seul collége qui ait songé à l'éducation cléricale; cependant plusieurs sectes ont fondé des académies de théologie, où leurs ministres peuvent acquérir les connaissances nécessaires pour l'exercice de leurs fonctions (1).

(1) L'almanach américain de 1831 contient un tableau de tous les établissemens théologiques des États-Unis, le nombre de leurs élèves et des volumes contenus dans les bibliothèques. Les élèves sont au nombre de six cent cin-

Jefferson, malgré ses défauts, connaissait toute l'ignorance de ses compatriotes. Voyant que les semences de l'instruction étaient répandues partout sans rapporter de fruits, il voulut essayer de remédier à ce mal, et fonda, dans son pays natal, une université dont il s'occupa avec zèle jusqu'à sa mort. Jefferson savait que les États-Unis, forcés d'avoir recours aux nations étrangères pour se procurer des ouvrages de science, se plaçaient vis-à-vis d'elles dans un rang inférieur. Quoique le commerce de l'esprit repose sur des principes plus libéraux et exige moins de retour, c'est vivre de charité que de recevoir toujours, sans jamais rien donner; c'est vouloir passer pour ineptes dans la grande famille des peuples.

Cependant il n'était pas au pouvoir de Jefferson de surmonter les obstacles qui s'opposaient à ses vues. Dans un pays où les richesses font la seule distinction, les hommes n'auront jamais de désirs que pour elles. Il existe en Angleterre différens genres d'aristocratie qui se corrigent mutuellement, et qui, en ouvrant à l'ambition des carrières nouvelles, stimulent davantage le zèle, et donnent plus d'étendue aux connaissances. Les idées, en Amérique, étant concentrées dans

quante-sept, les bibliothèques possèdent quarante-trois mille quatre cent cinquante volumes. Celle du collége royal en renferme huit mille; c'est la plus considérable. A New-Hampton il n'y a que cent volumes, et quatorze élèves. Sept de ces établissemens n'ont aucune bibliothèque, c'est l'inspiration qui doit faire les frais de l'éducation. Jusqu'en 1808, il n'y avait aux États-Unis aucun séminaire. On en a fondé un cette année, un autre en 1812, mais tous les autres sont d'une origine plus récente.

une seule aristocratie, sont d'autant plus fortes qu'elles se réunissent vers le même but. Jefferson échoua donc dans son projet.

On me répondra sans doute que cet état de choses dont je viens de parler, n'est que provisoire, que la population devenant plus nombreuse, les affaires commerciales seront moins lucratives, à mesure qu'elles prendront un nouvel essor, et qu'alors l'étude des sciences sera plus en faveur. Je désire qu'il en soit ainsi. Rien dans la génération actuelle n'annonce le plus léger symptôme de goût ou d'amour pour les sciences. J'ai au contraire acquis la certitude que les enfans sont bien inférieurs à leurs pères. Je n'hésite pas à prononcer que les jeunes Américains riches, comparés à leurs aïeux, sont moins instruits, moins généreux, et beaucoup moins aimables dans leurs manières.

En Angleterre, chaque génération nouvelle se montre supérieure à celle qui l'a précédée, chaque nouveau corps de législateurs se fait remarquer par le progrès de ses lumières. Tout ce qui distingue les nations a pris aussi une extension nouvelle depuis trente ans. La marche de l'esprit humain, loin de rétrograder, n'a fait qu'avancer; nous n'avons pas aujourd'hui de géans, il est vrai, mais la statue colossale du peuple n'est-elle pas une compensation? Nous comptons un pouce de plus que nos pères, et nous jouissons de la perspective d'être encore surpassés par nos enfans.

S'il en est ainsi en Amérique, je me suis trompé dans mes observations. Je n'entrevois pas encore la possibilité qu'elle répande de long-temps quelques

lumières sur le monde. L'instruction élémentaire a marché de pair avec l'accroissement de la population, mais si on dirige les jeunes gens vers le pied de la montagne des sciences, on néglige les moyens d'arriver au sommet. Il n'y a rien aujourd'hui dans les États-Unis qui soit digne du nom de bibliothèque. Un Américain pourrait donc étudier tous les livres qu'il possède dans son pays, et n'en être pas moins ignorant aux yeux des Européens et surtout des Allemands. Comment se fait-il qu'une aussi grande nation consente à vivre dans un état d'ignorance aussi humiliant? N'y a-t-il pas des bibliothèques à vendre en Europe? Ne pourrait-on pas faire venir des milliers d'ouvrages? Est-ce la pauvreté ou l'ignorance de leur valeur qui empêche les Américains d'en faire l'achat (1)? Je serais heureux de pouvoir m'arrêter à la première idée.

Ce préjugé qui existe avec tant de force contre le droit d'aînesse, est encore très-nuisible à l'avancement national. Car il met obstacle à l'accroissement des richesses individuelles, et à la formation d'une classe d'hommes qui encouragerait les arts et les sciences. Il n'est pas probable que ces obstacles disparaissent

(1) La valeur des ouvrages importés d'Europe en 1829, s'élève à dix mille huit cent vingt-neuf dollars, et je suis convaincu qu'une foule de livres nouveaux était comprise dans cette petite somme. L'Amérique semble résolue à se passer des trésors de la science. On a peine à croire que la seconde nation maritime du monde ne possède pas encore un seul observatoire pour l'astronomie, et qu'elle se repose sur les calculs de la France et de l'Angleterre pour diriger ses vaisseaux sur mer.

sous un gouvernement tel que celui-ci. Je hasarderai à ce sujet quelques observations.

Lorsque nous disons d'un gouvernement qu'il est populaire, ou tout autrement, nous voulons dire qu'il se laisse plus ou moins influencer par l'opinion et le sentiment général de ceux qui s'y soumettent. Un gouvernement tout-à-fait populaire est obligé de suivre la route que lui trace l'intelligence du peuple. Il ne peut ni avancer ni reculer; il faut qu'il soit, pour ainsi dire, le reflet de la force et de la faiblesse de l'esprit général; qu'il soit non-seulement le représentant de ses qualités et de ses vertus, mais en même temps de ses erreurs, de ses folies, de ses passions et même de ses préjugés.

On ne peut s'attendre à aucune indépendance de la part d'un gouvernement semblable; ce n'est que lorsqu'il s'élève sur des bases plus solides que celles de la faveur populaire, qu'il peut agir sans être influencé par les préjugés nationaux.

De tous les gouvernemens représentatifs, celui des États-Unis est regardé comme le meilleur. Cependant il n'agit que par la volonté d'un seul maître, qui est le peuple. Quelles que soient donc nos conjectures sur la situation actuelle ou future de l'Union Américaine, nous ne pourrions, sans folie, attribuer une influence quelconque à un gouvernement qui ne reçoit d'impulsion que de la volonté populaire.

L'Américain de talent n'a d'autre moyen pour satisfaire son ambition politique, que de rechercher les hautes places données par le gouvernement fédéral, ou par les États en particulier. Ces dernières fonctions n'ont de valeur que parce qu'elles mènent aux



premières, mais aucune ne s'obtient sans la faveur populaire. Aussi les connaissances qui ne sont pas appréciés par cette grande masse, ou qui sont au-dessus de sa capacité, deviennent-elles parfaitement inutiles, car elles ne procurent ni gloire, ni récompenses. Je dirai plus, le talent est non-seulement peu avantageux à l'homme qui aspire au pouvoir, mais il apporte encore un obstacle à sa nomination. Le peuple, souverain en Amérique, ne tolère que le mérite dont il reconnaît l'utilité immédiate; il ne permet pas celui dont la supériorité ne relève que l'esprit. C'est pourquoi il en veut surtout à la littérature. *Égalité pour tous dans l'éducation*, s'écrie le peuple de toutes parts, et il anéantirait volontiers dans les autres les talens auxquels il ne peut parvenir.

D'un autre côté, le peuple est bien aise de rencontrer un chirurgien habile, ou un savant médecin, car il profite de leur science. Il respecte un mécanicien-ingénieur; le théâtre est vaste pour le chimiste et l'ingénieur. Mais les brillans succès de la littérature ne sont à ses yeux que l'apanage de l'aristocratie, et ne peuvent s'obtenir selon lui qu'aux dépens de l'estime de l'homme moins instruit. J'ai moi-même entendu parler de la science avec un dédain qui ne fait pas honneur au pays. Je le répète, le peuple des États-Unis est le moins avancé de tous. Peut-être est-il naturel qu'on ne recherche pas les talens dont on n'admet pas encore la nécessité. Je suis loin de prétendre que les hommes d'État en Amérique ne soient pas capables de répondre aux exigences de leur patrie; mais si le but principal des institutions éclairées

est d'encourager le développement des facultés, si la science est un pouvoir, si l'affranchissement des préjugés, plus noble encore que la liberté physique, doit exister, je crains qu'il ne se trouve pas dans les Etats-Unis d'hommes capables de fonder un gouvernement semblable. Je ne veux pas non plus que la science et la littérature doivent tous leurs succès à un système d'encouragement, cela ne réussit pas toujours. Mais je trouve qu'un gouvernement doit, par *sa constitution même*, protéger le talent et l'aider à parvenir au plus haut degré. L'administration qui ne songe, en matière d'intelligence, qu'aux besoins, prouve une grande faiblesse. Il faut aussi que les hommes aient la vue bien courte pour vouloir imposer des limites aux progrès de l'esprit. Personne ne peut désirer faire partie d'une société où les qualités brillantes de l'esprit ne sauraient exciter la plus légère admiration.

Je ne saurais prédire à quelle époque l'influence qui a retardé jusqu'à présent l'avancement des Américains sera détruite, et remplacée par une autre plus favorable. On trouve certainement dans les États-Unis des hommes de talent et très-capables de rendre des services à leurs compatriotes. Mais quant à ces sciences dont tout le mérite réside dans la supériorité de l'esprit, il faut avouer que personne, en Amérique, n'en sait apprécier la valeur.

CHAPITRE XI.

PHILADELPHIE.

Les officiers de marine en Amérique. — Réimpression des ouvrages anglais. — Livres américains. — Cours de justice. — Mauvaise administration judiciaire. — Société de Philadelphie. — Joseph Bonaparte.

L'HÔTEL des États-Unis que j'habitais étant le séjour favori des officiers de marine, j'eus l'occasion de faire connaissance avec plusieurs d'entr'eux ; je n'ai qu'à me louer de leur politesse à mon égard. Il faut avouer que

ces républicains ont hérité d'une large part des connaissances maritimes de la vieille Angleterre; car il est impossible de rencontrer de meilleurs marins. J'ai souvent été à même de juger les officiers de marine pendant mon tour en Amérique; ce sont, en général, des hommes instruits, et remplis de prévenances envers les étrangers : chez eux, rien de cette fanfaronnade insupportable, si commune chez tous leurs compatriotes. Et, dans la conversation, je les ai entendus parler de leurs succès, dans la dernière guerre, avec une modestie qui acheva de me donner d'eux la plus haute opinion.

Accompagné d'un de ces messieurs, je visitai l'arsenal, et me promenai sur le *Pensilvania,* vaisseau de guerre de 144 canons, le plus vaste qui existe, je crois, dans le monde entier. J'inspectai aussi la magnifique frégate le *Raritan*. Ces deux vaisseaux sont encore sur le chantier; mais on m'assura que deux mois suffiraient pour les mettre en état d'aller sur mer. Ils sont tout-à-fait à l'abri des injures du temps, chaque fente est soigneusement remplie de sel de mer, pour empêcher la pourriture. Les Américains ont beaucoup de confiance dans ce préservatif.

MM. Carey et Lea sont les premiers libraires de Philadelphie, et même de toute l'Union. Ce sont des hommes actifs et entreprenans. Leur principale occupation consiste à réimprimer les ouvrages anglais, dont le mérite et la réputation leur en font espérer un débit considérable. Les publications originales sont rares en comparaison, quoiqu'on m'ait assuré que le nombre soit augmenté depuis plusieurs années.

Boston, New-York et Philadelphie, sont les villes

qui impriment le plus dans les États-Unis; j'y ai remarqué d'assez beaux caractères; mais, en général, l'impression des ouvrages anglais est commune et mal soignée. On a bien tort de s'imaginer que les livres sont à meilleur marché en Amérique qu'en Angleterre. Si le droit de copier n'existait pas, et que les Anglais voulussent consentir à lire des ouvrages sur un papier détestable, et imprimés de la manière la plus grossière, ils les vendraient à un prix plus bas encore. Ainsi, nos éditions, pour lesquelles le droit de copie n'existe plus, sont de beaucoup supérieures à celles des Américains, et bien moins coûteuses.

Un étranger n'a pas le droit de copier en Amérique, tandis qu'un Américain jouit de ce privilége en Angleterre. Il en résulte qu'un auteur anglais ne tire aucun profit d'une publication nouvelle de son ouvrage en Amérique, et qu'un Américain, qui vend ses productions à un Anglais, en recueille un bénéfice. Il n'y a donc pas de réciprocité. Il n'est pas facile de savoir pourquoi M. Washington-Irving, ou M. Cooper, jouissent de plus grands priviléges dans notre pays qu'on n'en accorde à M. Bulwer, ou à M. Théodore, aux États-Unis. Un vieux proverbe dit : « *Ce qui est bon pour l'un, est bon pour tous.* » Ce qui est tout aussi applicable à l'administration du parlement qu'à celle d'une basse-cour. Il faut espérer que le sens de cet adage vulgaire n'échappera pas au gouvernement; et que, par un acte de justice, on privera en Angleterre les Américains du droit de copier, ce qui obligera ces derniers à adopter un système plus sage et plus libéral.

Tous les romans, bons, médiocres ou mauvais, qui

paraissent en Angleterre, sont réimprimés en Amérique. Il paraît que l'avidité de ce pays pour ce genre de lecture rivalise avec la nôtre. Un grand nombre d'ouvrages de littérature anglaise sort aussi de la presse de Philadelphie, mais sous la forme la plus démocratique. Je me suis souvent amusé à observer la complète métamorphose d'un de ces beaux volumes de M. Murray. Un in-quarto de trois guinées devient, dans la boutique d'un libraire américain, un in-douze de quinze sous. On dirait un grand seigneur qui a changé ses magnifiques vêtemens contre les haillons d'un mendiant. C'est bien le même homme, mais il ne doit plus rien à sa toilette.

La prétention des Américains en littérature marche de pair avec toutes leurs autres prétentions; et cette importation continuelle de livres étrangers leur donne vis-à-vis d'eux-mêmes une réputation d'infériorité dont ils sont très-blessés. Plusieurs projets qui tendent à se débarrasser de cette dépendance intellectuelle sont maintenant sur le tapis. Les uns proposent d'exclure tous les ouvrages anglais et de défendre leur réimpression, sous peine d'une amende considérable. « Les Américains, disent-ils, n'écriront jamais, tant qu'ils pourront se procurer des ouvrages étrangers à si bon compte. L'esprit de la nation est comprimé, il faut le protéger contre la concurrence du génie européen. Accordez à l'esprit le monopole de la place, traitez avec lui comme s'il s'agissait d'une pièce de calicot ou d'une pièce de draps ; et n'obligez pas nos littérateurs à se mesurer avec des hommes qui ont sur eux tous les avantages possibles. » Ces messieurs veulent enfin que l'ignorance et la barbarie soient sanctionnées par

un acte législatif. Mais tout étranger trouvera, je crois, ce projet inutile, tant que l'Amérique ne partagera pas plus la science qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent.

Si le gouvernement n'a pas adopté ce plan, il n'en est pas moins observé en partie. On exige un droit de 30 pour cent sur les livres importés, ce qui est très-nuisible sous tous les rapports. D'abord, les livres américains n'exigent aucune protection, car la dépense de copie et de transport suffit, et au-delà, pour assurer aux libraires américains le remboursement de tous leurs frais. Quand un livre est recherché en Amérique, au point d'exiger un publication nouvelle, tout l'effet que produit l'impôt est d'obliger ceux qui pourraient désirer de plus belles éditions, à en prendre d'inférieures. Cela n'arrive pas souvent, car, dans ce pays, aussitôt qu'on a lu un ouvrage, on le met de côté pour n'y plus songer; à peine s'il obtient même la faveur d'une place dans une bibliothèque. C'est pourquoi les libraires préfèrent tous les formats les moins chers. L'effet nuisible de l'impôt se fait particulièrement sentir sur les ouvrages estimés, mais qui ne sont pas de nature à couvrir les frais de la réimpression. Dans ce cas, l'impôt n'est pas une protection, mais une taxe sur la science, ou, en d'autres mots, un encouragement à la propagation de l'ignorance.

Pendant mon séjour à Philadelphie, je fréquentai souvent les cours de justice; je n'y remarquai rien de saillant. D'ailleurs, j'ai déjà décrit l'intérieur d'un tribunal. Le peuple, en Angleterre, en parlant d'une question embrouillée, dit souvent : « *Cela embarrasserait un avo-*

cat de Philadelphie. » Cette idée est juste, car je ne connais pas d'hommes plus fins et plus instruits dans leur partie que ceux du barreau de cette ville.

Le lois anglaises jouissent d'une grande considération en Amérique; aussi, tous nos ouvrages qui traitent de ces matières, sont-ils imprimés ici, dès qu'ils paraissent. En effet, s'ils ne nous consultaient pas, rien n'égalerait la confusion de leurs cours de justice. Comment espérer trouver de l'harmonie entre vingt-quatre tribunaux, à moins qu'ils ne puissent se rallier à quelques principes généraux? Malgré leurs soins, les contradictions les plus étranges se font remarquer dans les décisions des différentes cours; et sans l'influence de la législation anglaise, les lois sur la propriété seraient envahies par une masse si forte de préjugés, qu'il deviendrait impossible de s'y reconnaître.

Le salaire modique des juges donne souvent lieu aux plaintes des membres du barreau, à Philadelphie, comme à New-York. Il est en effet si peu de chose en comparaison du revenu d'un avocat distingué, que les hommes de talent, pour la plupart, refusent de siéger au tribunal. Ainsi, pour économiser quelques milliers de dollars, le public consent à soumettre sa vie et ses biens à la décision de juges très-peu éclairés.

Dans plusieurs autres États, la démocratie, m'a-t-on dit, est renversée par ses propres excès. Les appointemens des juges y sont tellement diminués qu'ils ne peuvent accepter leur emploi, à moins de posséder une fortune indépendante, ce qui a répandu sur ces places une teinte d'aristocratie; aussi sont-elles maintenant plus recherchées que si elles étaient très-lucratives.

Tous les hommes de lois avec lesquels j'ai causé, sont convenus que rien n'est plus nuisible que cette multitude de lois diverses. Les statuts d'un État sont annulés par les tribunaux d'un autre, toutes les fois qu'ils ne s'accordent pas avec l'opinion publique. Il s'ensuit une faiblesse dans l'administration des lois municipales, incompatible avec un bon gouvernement. Le code criminel est aussi très-imparfait; et, par cette variété de juridictions, le crime peut rester impuni. Le coupable, qui parvient à s'échapper, ne peut être arrêté que sur la demande formelle du pouvoir exécutif de l'État dans lequel le crime s'est commis; avant que les procédures nécessaires aient suivi leur cours, le criminel peut s'échapper de nouveau, et il arrive souvent que la justice n'a pu faire valoir ses droits.

Le manque d'uniformité dans l'administration est donc contraire à la morale publique et à la sécurité privée. Ce mal est causé par la subdivision politique de l'Union; et la jalousie qu'excite le gouvernement fédéral empêchera toujours qu'on y remédie. Nous pouvons maintenant espérer, de la part des hommes d'État, une amélioration dans la législature, mais rien de parfait.

On peut appeler Philadelphie, le *Bath* des États-Unis. Les Américains, qui ont réalisé une fortune, viennent, pour la plupart, y fixer leur séjour. L'amour de l'argent y est plus modéré; tout s'y fait avec plus de calme. Le peuple s'occupe de ses affaires avec moins d'impétuosité que partout ailleurs. Il est vrai que la plus grande partie de la ville se trouve engloutie dans New-York, où le champ est beaucoup plus

vaste pour les spéculations brillantes. A Philadelphie, le commerce est inférieur à celui de Boston; mais il l'emporte, pour l'opulence,. sur toutes les autres villes de l'Union. C'est la capitale par excellence, c'est le grand trésor où viennent puiser toutes les branches de l'industrie. Il est du bon ton d'être savant à Philadelphie; les jeunes personnes même déploient un savoir qui paraîtrait effrayant dans tout autre pays. Je me souviens qu'à un dîner, une belle républicaine me fit part de ses connaissances sur la composition de l'atmosphère, m'assurant qu'elle voyait le moment où l'oxigène remplacerait le champagne, et où les jeunes gens et les femmes se noieraient dans le gaz. Alors le mot vulgaire de *sou* serait remplacé par celui de *trop plein*. Ce qui serait beaucoup plus harmonieux à l'oreille, et ces violens stimulans, tels que l'alcool et le tabac, seraient dédaignés sous toutes leurs formes.

Il n'y a pas de ville en Amérique, où le système d'exclusion soit plus strictement observé qu'à Philadelphie. L'admission d'un *parvenu* dans un cercle aristocratique est chose difficile. Il faut avoir, pour réussir, l'autorisation générale de la Sainte-Alliance, qui existe entre les membres de cette société; les droits y sont examinés et pesés; les manières, la fortune, le goût, les habitudes, scrupuleusement étudiées; et comme les juges sont sévères, les chances sont en général peu favorables aux vœux du prétendant. Un des membres proposa, dans une société où je me trouvais, d'égayer la tristesse de la ville, en donnant quelques bals publics. Le projet, après avoir été l'objet d'une longue discussion, fut mis de côté; car il se trouvait dans la ville plusieurs familles assez comme

il faut, qu'on n'avait aucun motif d'en exclure, mais qui n'étaient pas assez à la mode, pour être admises à ces bals, sans déroger.

J'ai déjà dit que ces idées aristocratiques se faisaient sentir à New-York; elles sont plus fortes encore à Philadelphie. En voici la raison : dans la première ville, les revers du commerce, l'accroissement et la perte des richesses y sont plus rapides. Les hommes riches surgissent comme des champignons; les fortunes se font et se défont dans une seule spéculation. Un homme se couche sans le sou, et se réveille, le lendemain, possesseur de millions de dollars. Il n'y a pas à New-York de corps de capitalistes influens; et cette ligne défensive qui se forme généralement entre des hommes liés par les mêmes intérêts et la même position sociale, devient beaucoup moins forte qu'à Philadelphie.

Le commerce, dans cette dernière ville, est plus borné; mais les affaires s'y traitent avec des maisons anciennes qui jouissent d'une telle confiance, qu'il est impossible aux nouveaux établissemens de soutenir la concurrence. Les grands spéculateurs se réfugient à New-York; et Philadelphie se trouve délivrée de cette agitation perpétuelle, si contraire à la bonne intelligence de la société.

Je fus assez heureux pour rencontrer en société le comte de Survilliers, plus connu sous le nom de Joseph Bonaparte. Il est propriétaire d'un château dans le voisinage; sa bienveillance et sa grande simplicité lui ont mérité l'estime générale du pays. Il vient souvent à Philadelphie, où il fréquente beaucoup la société. Je le vis plusieurs fois sans me douter que

ce fût un ex-roi; enfin, on me proposa un jour de me présenter à lui, ce que je refusai; ayant déjà parlé de lui dans mon ouvrage, avec justice, ou autrement, je pensai qu'il n'était pas délicat de me faire connaître.

Joseph Bonaparte est de grandeur moyenne, mais très-gras. Ses traits ont beaucoup de rapport avec ceux de Napoléon; l'ensemble de sa physionomie est toute différente. Je reconnus un jour Louis Bonaparte, au théâtre de Florence, à cause de sa ressemblance avec l'empereur; il m'eût été impossible de deviner aussi juste pour Joseph. Rien n'annonce en lui de grands moyens. Son œil est terne, ses manières dépourvues de cette grâce et de cette dignité que nous regardons, gens du vulgaire, comme attachés au titre de prince. Joseph n'était pas né roi, il est vrai; il semble même avoir été poussé au trône comme pour servir de plastron politique, aux dépens de ses goûts et de sa capacité pour régner. J'ai appris qu'il parlait sans réserve de son règne court et agité; il attribue la plus grande partie de ses malheurs à la jalousie et aux intrigues de ses maréchaux ambitieux, sur lesquels il n'avait aucun pouvoir. Il reconnaît son impopularité, mais il veut qu'on ajoute foi aux projets qu'il formait pour le bonheur du peuple.

Je finirai mon chapitre par une anecdote qui a rapport à l'embonpoint de Joseph. Il faisait très-chaud dans l'appartement; l'ex-roi le sentait mieux que personne; enfin, il tira son mouchoir de sa poche, et essuya son large front découronné, avec la violence d'un homme plus habitué à porter la broche que le sceptre.

J'attendis quinze jours un changement de temps.


Digitized by Google

Les chemins étant devenus praticables, je me fis conduire à Market-Street, où je pris place dans un traîneau fait comme un omnibus, et contenant autant de voyageurs. La neige était épaisse, le temps froid; l'équipage, après un peu de retard, se mit en mouvement, et lorsque nous arrivâmes au Schuylkill, qui est traversé par un pont de bois d'un mécanisme très-curieux, je jetai un dernier coup d'œil sur la ville Quaker, que j'apercevais encore dans le lointain.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

FIN DE LA TABLE.

22604



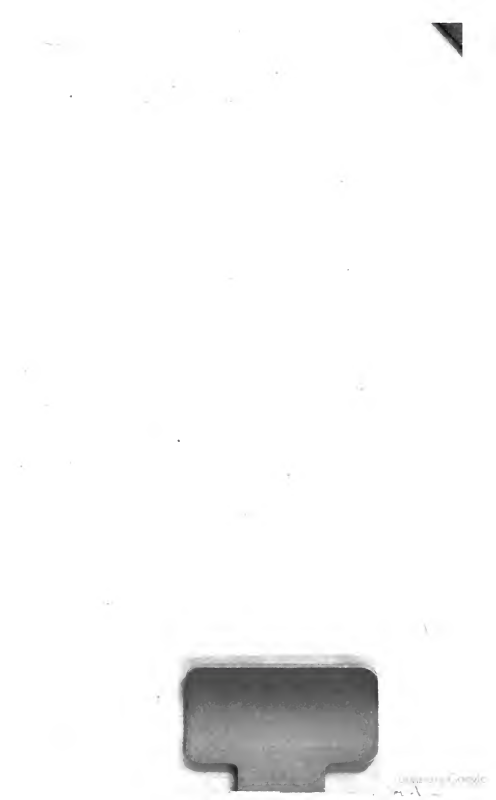
Digitized by Google

Google



22304

Digitized by Google



Digitized by Google


BIBL